

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

Pontigny

N° 116
XXX^e ANNÉE — VOL. XXV
OCTOBRE 1997

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 116

OCTOBRE 1997

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et
Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE,
Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Henri HEINEMANN,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE,
David STEEL, David WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité
de lecture. Les textes non insérés ne sont pas renvoyés.*

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 02.41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 03.22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TRENTIÈME ANNÉE — VOL. XXV, N° 116 — OCTOBRE 1997

André Gide — Armand Guibert

André GIDE : Notre « Afrique intérieure ».	343
Armand GUIBERT : Avec André Gide en Tunisie.	347

Pontigny

François CHAUBET : Les Décades de Pontigny et la N.R.F.	351
David STEEL : Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny, 1910-1939.	367
David STEEL : Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny.	395
Henri HEINEMANN : Retour à Pontigny.	423

*

Carol L. KAPLAN : En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Pous- sin.	425
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : <i>Dostoïevsky</i> (I. Michel Arnauld, Marcel Arland).	439
Lectures gidiennes : Russell West, <i>Conrad and Gide</i> [Patrick POLLARD]. — Généalogie(s)... [Cl. M.].	449
Cl. M. : Chronique bibliographique.	453
David H. Walker : Gill était-il vraiment aimable ?	458
VARIA.	460
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1997 DE L'AAAG.	464
Les nouveaux Membres de l'AAAG.	465
Tables et index 1995-1997 du BAAG, vol. XXIII à XXV, n ^{os} 105 à 116.	469

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1997
Paris, samedi 29 novembre
Voir page 464

ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Président d'honneur : ÉTIEMBLE
Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Claude MARTIN
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Secrétaire général : Henri HEINEMANN
Trésorier : Jean CLAUDE
Conseillers : Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Pierre LACHASSE,
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Sophie SAVAGE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM
Responsable : Elaine D. CANCALON
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

SERVICE DES PUBLICATIONS

Responsable : Claude MARTIN
(La Grange Berthière, 69420 Tupin-et-Semons,
Tél. 04.74.87.84.33, Fax : même n°)

SITE « GIDE » SUR INTERNET
(« ATELIER ANDRÉ GIDE »)

<http://www.u-paris10.fr/atag>
Courrier électronique : durosay@u-paris10.fr

André Gide
&
Armand Guibert

Nous reproduisons ici deux textes qui n'avaient jamais été réimprimés depuis leur publication, celui d'André Gide dans Fontaine en mars 1941 (n° 13, pp. 274-5), celui d'Armand Guibert dans Le Figaro littéraire du 18 février 1961 (p. 11).

Sur ARMAND GUIBERT (1906-1990), on pourra consulter le n° 9, janvier-juin 1992, des Carnets de l'exotisme, consacré à « Une famille de rebelles, Hommage à Armand Guibert » (souvenirs, études et inédits réunis sous la direction de Guy Dugas).

Notre « Afrique intérieure »

par

ANDRÉ GIDE

ARMAND Guibert, hier lauréat du « Prix de Carthage » pour son *Périple des îles tunisiennes*, nous entraîne à sa suite aujourd'hui dans sa *Méditation sur un timbre-poste*, petit livre qui vient de paraître à Tunis dans la naissante collection du *Monomotapa*, patrie des « vrais amis », où déjà figuraient deux livres de deux excellents poètes : les *Chants Berbères* d'Amrouche et les *Anges* de Patrice de la Tour du Pin ; et l'on a plaisir à voir s'asseoir à ce convivium ces quelques esprits valeureux qui forment dans notre Afrique du Nord une si prometteuse équipe.

Le timbre-poste qui fournit prétexte à la méditation d'Armand Guibert est à l'effigie de Henri le Navigateur, dont notre jeune auteur nous retrace la noble histoire. « L'Infant Henri naquit à Porto le mercredi des cendres de l'an 1393 », nous apprend-il. Du récit de sa vie, Guibert sait tirer des enseignements très profitables, non tant en historien qu'en poète et en sage, et nous le sentons, au cours du livre, tout frémissant des mêmes passions qui gonflent le grand cœur de son héros, se plaisant à reconnaître en lui « le véritable chef de la Première Internationale, celle de la Découverte, le patron de "nous tous" qui cherchons laborieusement à concilier le respect des frontières et la compréhension universelle ».

(Et comment, en lisant cette phrase, ne me sentirais-je pas englobé de plein assentiment dans ce « nous tous » ?) Armand Guibert ajoute aussitôt : « En vérité, son universalisme lui vaut des titres à notre admira-

tion, mais ce n'est pas tant par là qu'il précède son temps, que par un trait parfaitement nouveau (?) : la curiosité, cette passion révolutionnaire. Obstiné comme tous ceux dont l'impatience n'est pas foucade, mais méthode, il va contre la routine, la superstition, l'inertie ; il expérimente, dessine et fait suivre toute enquête d'une contre-enquête. Dût la descendance de Voltaire l'admettre difficilement » (je ne vois pas du tout pourquoi ?), « ce croisé de l'aventure est muni de la clef qui a ouvert la porte des temps modernes : l'esprit scientifique. »

Déjà précédemment nous lisions : « L'esprit critique, qu'il avait très aigu, lui permettait de faire le départ entre la hablerie et l'exactitude : il usait à l'insu de ses interlocuteurs (les Maures dont la langue lui était devenue bientôt familière : non seulement les notables mais les marchands venus de l'Afrique centrale, voire les esclaves qu'ils amenaient avec eux, et les juifs dont l'expérience était précieuse) d'une subtile maïeutique. Les renseignements ainsi recueillis, au cours de deux mois de séjour, sur le continent dont il occupait la pointe, devaient orienter à tout jamais les préoccupations de sa vie ultérieure. »

Et plus tard, nous apprend Guibert, l'Infant don Enrique fixe sa résidence à l'extrémité sud-ouest du Portugal, sur le promontoire de Sagres, voisin du cap Saint-Vincent. Il fait construire, en « ce belvédère de pierreaille », des corps de logis capables de résister à la violence des tempêtes et une sorte d'observatoire où il s'installe avec les cartes et les imparfaits instruments de travail, astrolabes et cadrans, que l'on pouvait se procurer au début du XV^e siècle. C'est là que veille ce guetteur de nuit, cet homme qui a reçu le surnom de Navigateur, encore qu'il ait fort peu navigué lui-même, mais « qui a mieux à faire que de naviguer, puisqu'il est le cerveau qui conçoit et qui organise ». Il inspire et dirige les aventureuses expéditions des explorateurs de la côte africaine : « et les caravelles partent une à une... non pas de Sagres, où la falaise est inhospitalière, mais du mouillage de Lagos, sur la côte sud de l'Algarve. Elles partent, fragiles sur la Mer ténébreuse, avec des équipages galvanisés par la foi de celui qui reste. »

Je ne fais point ici une critique de ce petit livre et ne puis jurer que soit exact le dessin qu'il trace ici d'une figure que je ne connaissais pas encore ; et ce n'est, du reste, pas elle seule qui me requiert et que j'admire, mais bien aussi tous ces navigateurs équipés et lancés par l'Infant, dont parle incidemment Guibert : Gil Eannes, Nuno Tristan, Lançarote ou Diniz Diaz qui « s'engage le premier dans l'embouchure du Sénégal et descend jusqu'au cap Vert, toujours plus au sud, toujours en quête de la route des épices » pour, comme dira Boileau :

Rapporter de Goa le poivre et le gingembre

et j'admire encore Camoens qui, un siècle plus tard, animera son épopée de ce même esprit d'aventure.

Certes, je n'ignore pas ce qui parfois se cachait, dans ces téméraires entreprises, le désir de conquête et de domination, où, lorsque la religion s'en mêlait, de propagande ; de sorte que, trop souvent, les découvertes étaient accompagnées ou suivies d'oppressions terribles, parfois sanglantes et que la vague générosité du départ cédait le pas aux intérêts les plus sordides. Il n'est sans doute pas, hélas ! de découvertes humaines dont le diable bientôt ne s'empare et que la malignité ne sache tourner à profit. Je songe à la détresse et à l'indignation de Brazza lorsqu'il put se rendre compte, lors d'un retour au Congo, que son glorieux effort, tout magnanime, avait incidemment fait le jeu des exploités... Aussi bien ne veux-je retenir de cette « vie exemplaire » que ce qu'Armand Guibert en retient lui-même et qui gonfle d'enseignement sa « méditation ». C'est lui-même qui nous invite à accorder à cette figure de l'Infant Henri une valeur plutôt symbolique, lorsqu'il parle d'une « Afrique intérieure », pendant de celle que l'Infant avait pris à cœur de découvrir ; et c'est par où son livre conseille aussi le sédentaire.

Pourquoi l'Afrique m'a-t-elle de tout temps attiré ? Sans doute en raison de tout l'inconnu qu'elle recèle. « L'Afrique apporte toujours quelque chose de rare », disait Rabelais. C'est dans la correspondance de Flaubert, qui la cite, que j'avais lu cette petite phrase (j'étais tout jeune encore), elle aiguilla ma destinée. Dès que je pus partir, c'est vers l'Afrique que me dirigea mon désir ; et sans doute ma carrière eût-elle été très différente si ce premier voyage que je fis m'avait fait connaître l'Islande et Terre-Neuve vers où m'invitait à l'accompagner un mien cousin naturaliste, Georges Pouchet, qui cinglait vers le nord en vue d'étudier les mœurs des morues et les déplacements de leurs bancs. L'attrait de l'Afrique du Nord l'emporta. Et le premier contact avec le monde musulman fut si prenant, l'incantation des oasis et du désert si ensorcelante que par la suite, d'année en année, je cédaï à l'impérieux besoin de me resoumettre à leur charme.

C'est bien aussi pourquoi, vers la fin de ma vie, et durant cette année tragique, me touche si particulièrement tout ce qui vient de cette autre France, et que je souris avec tant de joie à ce bel éveil de jeunesse, de l'est à l'ouest de notre Afrique du Nord, si ardente, si préservée, et sur qui nous fondons tant d'espairs.

Septembre 1942

Avec André Gide en Tunisie

Souvenirs
d'ARMAND GUIBERT

C'EST pas lui que j'allais voir, mais l'Afrique, dont j'étais depuis un an séparé, et les quelques êtres choisis qui, dans mon souvenir, faisaient corps avec elle. En un temps où le moindre déplacement exigeait enquêtes et visas sans nombre, quatre frontières franchies en quelques jours disaient la force de mon désir. Au moment où je touchais barre, un choc m'attendait. Dans la cour mal éclairée de la gare de Tunis, où baignaient dans une odeur de caroube et d'urine chaude les chevaux des *carrozzelle*, je vis à l'improviste s'avancer vers moi une Jeanne¹ au visage tiré par les veilles et les larmes.

Tout l'échafaudage s'écroulait : minée par une tumeur au cerveau, Mme R. devait prendre le bateau du lendemain pour Marseille, où un chirurgien de Paris avait obtenu de franchir la ligne de démarcation pour aller l'opérer. J'eus, avec cette sainte femme sans religion, un bref et unique entretien. Dans ses souffrances, elle rayonnait de charité. Théo devait l'accompagner le lendemain : ils me priaient de m'installer en leur absence dans la villa de Sidi-bou-Saïd, où le Grand Chef vivait seul (c'est ainsi qu'en ce temps de censure postale l'avaient désigné mes amis dans leurs lettres des deux derniers mois — avec, parfois, ces variantes : le Charmeur et l'Oncle André).

1. Les personnages ici mentionnés étant familiers aux lecteurs du *Journal* 1942-1949 d'André Gide, je crois bon de les désigner par les mêmes noms et superflu de m'étendre sur leur identité.

À peine le bateau avait-il levé l'ancre, après des adieux échangés derrière une grille close, je sautai dans le train électrique de la banlieue nord, probablement le seul au monde qui traverse un lac peuplé de flamants roses (les initiés le retrouvent en surimpression dans la *Pasiphaé* de Montherlant). À Sidi-bou-Saïd, une rampe assez raide conduit à la villa des R., difficile d'accès et tapie dans un amas de maisons arabes. Je m'attendais, lorsque je frappai à la porte cloutée, à voir paraître un des nombreux enfants d'Ali le jardinier. Ce fut André Gide qui m'ouvrit.

— *Je vous attendais*, dit-il, la main tendue — cette main de fakir qu'il ne devait plus me donner, à l'anglaise, ou dans la meilleure tradition d'ancien régime, que le jour de mon départ. Nous avions échangé de rares lettres, il avait commenté dans la revue *Fontaine* un petit livre que je venais de consacrer à l'infant Don Henri, dit le Navigateur, mais jamais je n'avais cherché à l'approcher.

Vêtu d'un pantalon cabossé au genou et d'une veste de pyjama, il avait un regard très mobile derrière les lunettes rondes ; avec cela, une onction dans le maintien qui sentait un peu l'apprêt. Le teint était frais et assez vive l'allure, mais moins que je ne devais les trouver deux ans plus tard, à Alger, où il faisait dans l'interminable et unique rue de longues courses. En fait, il était las, à la suite de l'effort soutenu que lui avait imposé la traduction d'*Hamlet*. C'était précisément l'avant-veille qu'il avait mis le point final à ce travail entrepris de longues années plus tôt — et dont il semble que son esprit critique, pour une fois pris en défaut, se soit exagéré l'importance.

Il était à ce point investi par le sujet que son *Journal* du 1^{er} septembre ne fait aucune allusion au drame qui se jouait à ses côtés et dont il aurait pu raisonnablement se sentir pressé. Dans cette belle demeure de marbre et de cristal où le pied foulait les plus beaux des tapis anciens, mais où tout sonnait étrangement vide et où nous parlions bas, notre conversation en fut cependant toute nourrie. — « *À l'heure du départ*, dit, *j'ai fait remettre une lettre à Mme R. Tout à l'heure, alors que le bateau passait au large, j'agitais à son adresse une grande serviette blanche. Mais je crains fort que ce congé n'ait été un véritable adieu...* » Et son grand souci, qui s'exprima le même jour à plusieurs reprises, était de savoir s'il convenait d'entretenir le fils de la maison dans l'illusion ou de lui ouvrir les yeux (rentré de Raf-Raf à bicyclette depuis quelques heures, il n'avait pu suivre le progrès foudroyant de la maladie) : « *Cet enfant est si difficile à manier, si rétif, que je me pose à son propos mille questions.* »

À ce point survint, intérieurement choqué de n'avoir pas été mon introducteur, son habituel partenaire aux échecs, qui sans ambages jeta de l'huile sur le feu : non, toute sollicitude était vaine, le garçon était braqué

contre Gide et le détestait. La raison ? Sans doute parce que naguère encore il était le jeune prince incontesté et qu'il ne pouvait admettre de voir sa mère donner à un autre qu'à lui la première place au foyer. Des années après cette conversation, j'admire que les deux interlocuteurs, parfaitement instruits (ce qu'alors je n'étais pas) du motif véritable de cette antipathie — si du moins nous en croyons les ragots rassemblés plus tard par le garçon entre deux couvertures —, aient avec une si parfaite rouerie cherché à se donner le change ².

Dans la maison aux lignes pures dont les murs éclatants de blancheur, les azulejos et les faïences de Gamarth faisaient un asile enchanté, la vie s'organisa sans aucune contrainte. À l'heure des repas on voyait parfois paraître Suzy et son frère, que retenaient le plus souvent la ville ou les plages voisines. Encore que fréquemment des invitations m'appelassent au-dehors, il m'arrivait de prendre mes repas en tête à tête avec André Gide. Il occupait une des chambres de la terrasse, dont un jasmin vivace commençait à tapisser l'encorbellement. Pour moi, j'avais retrouvé la pièce monacale du patio, dont une rose toujours fraîche, renouvelée chaque matin sur l'ordre de la maîtresse de maison, égayait l'austérité — mais sur la table de marbre de la salle à manger le rond de serviette marqué A G à la pointe de feu avait changé de propriétaire.

Parfois, lorsque Jeanne cédait à la fatigue, nous allions prendre nos repas soit au luxueux restaurant du Dar Zarrouk, d'où l'œil embrasse le golfe de Carthage, le double pic du Bou-Kormine et la presqu'île du cap Bon, soit dans une modeste gargote de La Marsa, où l'air sentait l'eau-de-vie de figues, le poivron frit et les rognons en brochette — et je dois à la vérité, fort différente de la légende d'avarice qui a pris corps au sujet de mon commensal, de dire que je fus plusieurs fois son invité.

Il avait des goûts simples et ne buvait que de l'eau rougeie, tout en affichant certaines exécration : c'est ainsi qu'il avait horreur du thé à la menthe et de ces raisins dorés qui sont, de très mallarméenne façon, des grappes de lumière et de fraîcheur dans la fournaise de l'été africain. Après le déjeuner, il cédait vite à la torpeur et se retirait pour une longue

2 Dans un ouvrage où les inexactitudes et les contre-vérités passent tout dénombrement, *L'Envers du Journal de Gide*, publié en 1951 sous le pseudonyme de François Derais, « Victor » explique son antipathie par une agression de l'hôte illustre contre ce qu'il appelle son « immense pudeur » — une pudeur dont divers passages du livre donnent une notion plutôt flottante. On n'a pas encore trouvé la règle d'or qui mesure la sincérité des journaux — et, si je puis dire, des contre-journaux intimes — surtout lorsque les auteurs des uns et des autres brûlent du désir d'étaler devant le public leurs prétendues intimités...

sieste, tandis que j'allais lire dans la pénombre de la bibliothèque du bas.

Il n'était pas homme du soir. La brise de mer qui se levait lui dictait mille précautions vestimentaires ; alors que le ruban des plages se dia-
prait de milliers de feux auxquels répondaient les toujours pures étoiles, il se chargeait de tout un luxe de foulards et de lainages souples dont, l'ins-
tant d'après, en geignant doucement, il se décoconnait. C'est aux premiè-
res heures du jour qu'il se montrait en pleine forme. Il portait alors un
ample vêtement d'intérieur d'un bordeaux passé. « *C'est un don de
Staline*, me dit-il sans jactance. *Un jour, au cours de mon voyage en
U.R.S.S., où je visitais une usine de textile, le chef de la fabrication me
remît un coupon de ce tissu sur l'ordre du Père des Peuples.* » Dans une
allée du jardin, à l'ombre d'un figuier, il se livrait, tôt levé (il souffrait
d'insomnies qui l'épuisaient), à des exercices d'assouplissement ; mais, se
sentait-il observé — le plus souvent par Victor, qui ne manquait pas d'en
faire des gorges chaudes —, il arborait aussitôt un air grave, quelque peu
dépité, et battait aussitôt en retraite.

Sa première parole du matin, exempte de toute formule de salutation,
était toujours abrupte. L'une d'elles le fut particulièrement. Le lendemain
de mon arrivée, je lui avais rapporté mes entretiens récents, et fort chaleu-
reux, à Villeneuve-lès-Avignon, où vivait en toute amitié le groupe de
Poésie 42, avec le poète du *Crève-Cœur*. Aucun commentaire n'avait
alors ponctué mes propos. Six jours plus tard, au pied d'une touffe de
romarin, le vieil homme, qui souvent paraît distrait alors qu'il enregistre
la moindre syllabe, m'aborde sans préambule et, me regardant par-dessus
ses lunettes comme si j'étais un animal curieux, il jette sur un ton cou-
pant : « *Ce qu'Aragon a pu se fiche de vous ! C'est, avec tout ce charme
dont il joue si bien, un agent de la Guépéou... ou de la Gestapo... un
misérable...* » La mansuétude n'était pas son fort (sauf à l'adresse de
Claude Mauriac, avec lequel il ignorait alors que la lune de miel était ter-
minée). Une autre fois, alors que je l'avais emmené visiter l'atelier d'un
peintre scandinave fixé depuis de longues années dans le pays, il n'eut
d'autre réflexion, après deux heures d'examen muet devant les toiles de
toute dimension : « *Vous ne trouvez pas que ça sentait la m... ? Il est
certain que cet homme n'a été retenu ici que par une obsession sexuelle.* »

Il émanait de lui plus d'intelligence que de chaleur. Cette grandeur
qui en fait lui manquait, jamais il n'essayait de la simuler. L'audience de
quelques-uns excitait cependant sa verve, car il avait le sens du jeu. À la
fin d'une journée particulièrement chaude, je l'avais introduit à l'impro-
viste au Dar-el-Asram, vieux palais orné de faïences craquelées et de
beaux plafonds de stuc. Devant ses hôtes en émoi, il avait, ragaillardisé par
les rafraîchissements, conté quelques-unes de ces histoires drôles qu'il

avait en réserve et qui attendaient, dans le vide-poches du *Journal*, de faire le tour du monde : ainsi, dans un oreiller de l'hôtel de F., à Hammamet, sa découverte, au terme d'une nuit d'insomnie et sans lumière, du bec et des pattes d'un poulet qui n'avaient cessé de lui chatouiller l'oreille.

D'une anecdote qui devait voir le jour deux ans plus tard, il nous donna une version plus héroïque : « *J'étais à Vichy, à l'hôtel de Grande-Bretagne, au début de la débâcle. La nuit, dans le black-out, alors que j'étais à ma fenêtre, j'entends une voix déchirante crier sur le ton de la détresse : "Mon Pierre ! Mon Pierre !" J'imagine un réfugié en pleine crise de démençe qui appelle un être cher, je le vois errant dans la nuit et je m'apitoie sur lui. Le même cri se répète, je descends en toute hâte pour apporter à l'infortuné une consolation ; et là, dans le parc qui s'étend au pied de l'hôtel, je trouve un homme de la D.C.A. qui, sur un ton furieux, s'enroue à force de crier : "Lumière ! Lumière !" »*

De Vichy, il parlait avec un dégoût non feint, et sa phrase alors se terminait sur un grognement ou un raclément de gorge. Le double jeu, qui aurait pu séduire sa naturelle complexité, ne lui inspirait que méfiance. Plusieurs fois par jour il fourrageait les boutons du poste de radio pour tenter de capter les informations du monde libre — mais les brouillages et l'atmosphère chargée d'électricité ne laissaient passer que des borborygmes confus, si bien qu'il refermait rageusement la boîte à paroles.

Conscient de son impuissance, il se repliait sur l'univers des livres, et particulièrement dans le domaine anglo-saxon. Privé de ses propres ouvrages, il m'offrit cependant sa traduction du *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, sur quoi il me confia son désir extrême de lire *The Grapes of Wrath*, ouvrage encore inédit en français. M'étant mis en chasse, j'eus la bonne fortune de trouver le texte original entre les mains d'un jeune diplomate de la Résidence et de le lui remettre. Il s'enferma alors dans sa chambre avec son bien, pour en surgir parfois, avec l'air perplexe et agité d'un zigomar qui bondit hors de sa boîte, pour me consulter sur telle ou telle expression d'argot américain qui le décontenançait.

Malgré cette curiosité, il me disait : « *Je n'ai plus le goût de la découverte. Ce Portugal dont vous me faites de si alléchantes peintures, je m'aperçois que je n'en sais à peu près rien — et qu'au fond je n'ai pas le désir d'en savoir davantage. Je tourne en rond dans un monde connu, un monde qui tous les jours va se rétrécissant.* » Il restait sensible à l'énigme des êtres, particulièrement accentuée en ce pays d'Orient qui paraissait immuable au sein du bouleversement universel : ses audaces cérébrales avaient pour contrepartie d'incompréhensibles inhibitions. Entré tous lui paraissait impénétrable le peintre Jelal, avec lequel il passait, un échiquier faisant entre eux frontière, de longues heures muettes et sans échange

d'aucune sorte. Il levait parfois les yeux, avec dans le regard une expression qui ressemblait à de la souffrance, à la vue de tel visage adolescent avec lequel il sentait qu'aucune communication ne serait jamais possible.

Entre lui et Victor les ponts n'étaient pas entièrement coupés (il ne savait évidemment pas que le fils de ses hôtes, policièrement incliné et trop tard venu pour *Les Faux-Monnayeurs*, fouillait dans ses tiroirs pour y prendre connaissance au jour le jour du manuscrit du *Journal*). Un soir où le garçon dînait à la maison, il sut exploiter le goût de Gide pour ces petits jeux dont il était si féru (« *dans le train, me disait-il, et surtout en pays étranger, ils me servent à briser la glace et à faire régner rapidement une espèce d'ambiance unanime* »). Il conservait dans sa chambre des anneaux qui se séparaient magiquement, des boîtes à couvercle de verre où se déplaçaient totots, rectangles d'os et grains de plomb.

L'adolescent produisit ce soir-là, avec le sourire fat d'un triomphe prémédité, un petit objet qu'il avait dû payer quarante sous dans un magasin de farces et attrapes. C'était un léger piston de bois terminé par un chapeau qu'il s'agissait de faire jaillir d'un alvéole en imprimant à un minuscule élastique un mouvement de torsion. Cinquante fois Gide s'escrima en vain, le piston demeurant inerte sous ses doigts : il serrait les dents plus qu'il n'avait jamais dû le faire au cours de sa traduction d'*Hamlet*. Cramoisi de plaisir, Victor l'exhortait, se livrait à une démonstration, et puis laissait tomber du haut de ses quinze ans : « Décidément, vous n'êtes pas fort ! » — sur quoi le Grand Chef, qui avait veillé plus tard que de coutume, se retira en grognonnant.

Le lendemain, nous rejoignant à la table du petit déjeuner, il prononça sur un ton augural, selon une hypergidiennne démarche de l'esprit, et toujours à brûle-pourpoint : « *Cette fois, j'ai trouvé ; je n'ai pas dormi de la nuit... j'ai trouvé comment ça ne marche pas...* » Cette explication négative était elle-même erronée, et le garçon gloussant de gloriole s'en fut prendre le train en dédaignant de donner une explication. Je dévoilai alors le truc, qui consistait pour le joueur à s'humecter les doigts avec un peu de salive pour faire sauter le petit chapeau. Gide alors, très convaincu : « *Encore une pratique dégoûtante parmi d'autres... C'est ce qui me fait croire que cet enfant sera cocu si jamais il se marie — car il se pré-tend misogyne, sans très bien savoir ce que ça veut dire...* »

*

Nous n'étions pas toujours d'accord : ni sur les êtres qui nous entouraient — l'un d'eux, notamment, en qui il voulait bien toutefois découvrir esprit de tyrannie et « *fierté ruineuse* » —, ni sur les textes. Ses goûts poétiques me paraissaient frigides ; à lui, les miens aberrants. À la gran-

deur de Milosz il était fermé (mais c'est tant pis pour Gide) ; sur Patrice de La Tour du Pin, alors prisonnier de guerre, je ne pus lui tirer un mot ; quant à Pierre Emmanuel, il me dit ne pas le connaître (mais il avait le génie de la dérobade). Il prisait peu qu'on lui tînt tête ; si la chose advenait, il prétextait une migraine et se retirait sous sa tente. Il savait cependant s'inquiéter de son partenaire, de ses voyages, de ses travaux, de sa vie. Ce n'était pas exactement, chez ce privilégié qui n'avait jamais été heurté par les aspérités de l'existence, de la chaleur : plutôt un intérêt d'entomologiste.

De lui je garde cette image : sur la terrasse il a vu un essaim de fourmis rouges tenter de charrier une feuille de bougainvillée. Il l'observe longuement, puis il ameute à grands cris les femmes arabes du sous-sol, se fait apporter une pompe à fly-tox et officie avec la componction d'un diacre en train de pratiquer un exorcisme. À gestes lents et décomposés, il noie les bestioles plus qu'il ne les asphyxie. Sur quoi, satisfait, il va caresser dans le jardin mexicain, au pied des épineux phalliques dont doit rêver Théo dans son exil, une minuscule *kalankoé* qui paraît être son bien personnel, et il s'extasie tout haut sur son mode de reproduction, à quoi je n'entends goutte.

*

Après huit jours passé sur ce promontoire de Sidi-bou-Saïd qui est, dans un monde bouleversé, une des îles de l'oubli, vient le moment du départ. Je quitte la villa blanche à l'heure étouffante où j'y suis venu, l'heure de la sieste de Gide. Celui-ci, depuis quelques minutes, fait effort pour résister à la torpeur. Pressentant que l'Afrique du Nord, jusque-là préservée, est appelée à connaître des événements sanglants, j'ai ma pensée déjà orientée vers le pays que je regagne. « Pourquoi ne viendriez-vous pas chercher au Portugal, le pays le plus accueillant de notre Europe malade, une paix moins précaire ? » Mais lui, le regard rentré, avec toute la résignation et tout le regret du monde dans sa voix : « *C'est trop précipité maintenant. C'est pour moi l'heure de m'anéantir* » — et, sur une longue pression de la main, il glisse vers la chambre où l'attendent Shakespeare, Montaigne et les boîtes d'amusettes.

*

Futiles souvenirs, peut-être ; il en est d'autres, qui sont à jamais de l'ordre des *choses tues*.

Pontigny



Pontigny : l'allée des tilleuls,
vue du porche de l'abbatiale
(Photogr. David Steel).

Le Décades de Pontigny et la N. R. F.

par

FRANÇOIS CHAUBET

LÉTUDE de l'hégémonie exercée par le groupe de la « N.R.F. » sur la vie intellectuelle française au début du XX^e siècle relève, classiquement, de monographies ou d'analyses sur la revue. Auguste Anglès, dans sa magistrale étude de la « N.R.F. » d'avant 1914¹, présentait trois lieux originaux définis comme « annexes » de la revue. Celle-ci se démultiplia avec le théâtre du Vieux-Colombier (1913), le comptoir d'éditions géré par Gaston Gallimard (1911) et, enfin, avec la décade littéraire organisée dans l'ancienne abbaye cistercienne de Pontigny (1910). Ainsi la « N.R. F. » se dotait « d'un réseau alternatif d'institutions capables de soutenir le triomphe de sa position² », afin de passer outre les modes de consécration traditionnels (l'Académie, le Boulevard, les salons mondains de la rive droite).

Pontigny avait été racheté en 1906 par un professeur de lettres parisien, Paul Desjardins. Ce dernier décida en 1910 de prolonger, chaque été, les Entretiens qui se tenaient à Paris au siège de l'association qu'il

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, 3 tomes, Paris : Gallimard, 1978-86.

2. Anna Boschetti, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in sous la dir. de Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'Édition française : Le Livre concurrencé, 1900-1950*, Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, 1991, pp. 511-66.

avait fondée, l'*Union pour la Vérité* ; les *Entretiens d'été* s'inspiraient de modèles proches (les congrès internationaux, les réunions d'été des universités anglaises) ou plus lointains (les retraites de jadis). Un des objectifs primordiaux des *Entretiens* ou *Décades* visait à favoriser « le rapprochement international ³ » et les vertus de cette mise en contact devaient surgir de la confrontation raisonnée des opinions dans la grande tradition humaniste de la République des lettres. Les thèmes de discussion, choisis à l'avance, reflétaient la curiosité de Paul Desjardins et touchaient, à côté des questions littéraires, des thèmes sociaux, religieux, juridiques ou éducatifs.

La « N.R.F. » jusqu'en 1914, responsable avec Paul Desjardins de la décennie littéraire, ne représentait qu'une des cinq décades annuellement inscrites ⁴ mais celle-ci, gorgée d'une vivace sève, devint peu à peu l'expansion la plus prestigieuse de la vaste fronde pontignacienne. À la reprise des *Décades*, en 1922, Pontigny s'apparenta à une véritable « Thélème internationale » (Michel Trébitsch). Il parvint, aussi, à réunir des universitaires prestigieux, des écrivains éminents, des journalistes et hommes politiques de renom et, là était l'essentiel, à les froter les uns aux autres. Leurs succès, les *Décades* les durent incontestablement à la présence magnétique du noyau gidien (Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard) et à celle des principaux représentants de la revue : Ramon Fernandez, André Malraux ou Bernard Groethuysen.

Embrasser Pontigny à l'intérieur d'une recherche amène aussi, indirectement, à l'étude du milieu « N.R.F. ». De manière générale, l'analyse peut appréhender, pour l'entre-deux-guerres, « la diffusion de plus en plus large du fait littéraire en tant qu'emblème social ⁵ » dont témoignent, par exemple, les articles de Frédéric Lefèvre, « Une heure avec... » ; les *Décades* de Pontigny consacrent aussi, à leur façon, l'entrée des écrivains dans l'univers magique des champions. Avec une ambition ici plus circonscrite, nous voulons saisir des comportements, des pratiques, afin de mettre en relief les idées du groupe « N.R.F. ». Cette étude cherche à

3. *Programme des Entretiens d'été de l'Abbaye de Pontigny*, 1^{ère} année, août-septembre 1910, Versailles : Imprimerie Centrale de Seine-et-Oise, p. 9.

4. Il y eut cinq décades de 1910 à 1912 ; puis, en 1922, le nombre de trois fut adopté définitivement. Une décennie philosophico-artistique, une autre d'ordre politique, composèrent, avec la décennie littéraire, le programme annuel de Pontigny. Voir la liste complète dans *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, préface d'André Maurois, Paris : P.U.F., 1964, 416 pp.

5. Jacques Dubois, *L'Institution de la Littérature*, Paris : Nathan-Labor, 1978, p. 76.

reconstituer le fonctionnement de ce milieu, à décrire sa sociabilité pour mieux cerner ses valeurs ⁶ et, *in fine*, son influence. L'intelligence grâce à laquelle la revue dut d'acquérir sa position hégémonique de « rose des vents » de la littérature, trouve son écho à Pontigny où ses représentants font preuve de curiosité intellectuelle et humaine et d'un goût vif pour les confrontations avec de grandes personnalités étrangères.

Étudier l'attachement de la « N.R.F. » à l'égard de Pontigny et ses raisons, conduit à une évaluation de la prééminence exercée par le groupe au sein de l'abbaye. Mais cette influence n'est pas sans limites ; Pontigny ne se réduit pas au seul blason de la « N.R.F. » en dépit du prestige de cette marque.

*

En 1910, les relations entre Desjardins et la « N.R.F. » étaient déjà anciennes, fondées essentiellement sur une estime littéraire mutuelle. Gide avait admiré *La Méthode des Classiques* de Desjardins ⁷ et celui-ci se sentait proche ⁸ de l'esprit de la première « N.R.F. », avec sa direction collégiale, ses notes critiques signées des seules initiales de leurs auteurs et sa prétention d'« assainir les lettres ». De plus, Jean Schlumberger avait, en 1895, adhéré à l'*Union pour l'Action Morale*, association animée depuis 1892 par Desjardins pour œuvrer au service de la régénération morale du pays. Tous s'étaient regroupés dans le camp dreyfusard. Paul Desjardins, professeur de lettres supérieures à Condorcet depuis 1906 (classe de grec), avait dans sa jeunesse débuté une carrière de critique littéraire à la *Revue Bleue*. En abandonnant cette voie, il renonça davantage à une ambition sociale qu'à son amour des lettres. Il correspondit avec des écrivains aussi divers que Verhaeren, Tolstoï, Ibsen ; il en fit de même avec Gide, Copeau, Schlumberger, en approuvant chaudement leurs œuvres. Il témoignait à Jacques Copeau de son intérêt à l'égard de la revue et de son groupe : « aucune ligne presque ne m'échappe. Quel petit groupe excellent vous formez. André Gide me semble notre plus pur écrivain et le voici à l'heure de l'épanouissement. Jean Schlumberger est le plus homme de goût que je connaisse [...] il devrait s'établir un rendez-vous où nous prendrions une conscience plus nette de notre co-

6. Sur cette approche méthodologique, voir les *Cahiers I.H.T.P.*, « Sociabilités intellectuelles, lieux, milieux, réseaux », sous la dir. de Nicole Racine et Michel Trébitsch, n° 20, mars 1992, 200 pp.

7. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Bibl. de la Pléiade, 1955, pp. 200-9.

8. Jean-Pierre Cap, « Pontigny et la N.R.F. : Desjardins, Gide, Schlumberger », *BAAG* n° 69, janv. 1986, pp. 21-32.

opération. On s'y entretiendrait ⁹. » Or, quelques mois plus tard, la décade littéraire de Pontigny accomplissait ce vœu.

Trois raisons dictèrent, dans l'ensemble, l'attitude compréhensive de la « N.R.F. » à l'égard des *Décades*. Tout d'abord, la revue voulut, par ce biais, amplifier l'écho international de ses positions. Après 1922, les *Décades* s'inscrivirent dans une stratégie de « démobilisation des intelligences » (Jacques Rivière) et de réconciliation des peuples européens. Enfin, Pontigny fut un cadre propitiatoire pour les amitiés et les rencontres.

La première décade littéraire de Pontigny, consacrée à la poésie, s'ouvrit le 10 septembre 1910 ; le programme précisait que la réunion donnerait « une notion exacte des productions originales de l'année et dans les autres pays. Efforts, essais, courants nouveaux ¹⁰. » Le groupe gidien entendait promouvoir un « classicisme moderne » (Henri Ghéon) dont Baudelaire avait donné, en son temps, l'exemple aboutissement. Mais pour réaliser cette ambition, l'appui de poètes étrangers était recherché ; Gide écrivit à Rilke, à Verhaeren, en vantant l'originalité de ces *Entretiens* : « mon désir est de vous revoir à Pontigny et n'en est que plus vif. Mais vous avez compris que cette *réunion* est quelque chose d'unique et qui mérite qu'on fasse l'impossible pour ne la point manquer ¹¹. »

Verhaeren ne vint pas, ni Rilke. En revanche, en 1911 et 1912, Gide attira Edmund Gosse, critique et homme de lettres britannique. Celui-ci retraça quelques jours après sa première décade son souvenir émerveillé de ce séjour : « Ce fut une expérience charmante et délicieuse au-delà de presque tout ce que j'avais connu dans ma vie [...]. Pontigny appartient maintenant à un helléniste insurpassable, Paul Desjardins, qui rassemble un groupe de trente personnes autour de lui : ici sont présents André Gide, Vielé-Griffin, Jean [*sic*] Bédier qui est la première autorité dans le monde dans la chanson de geste, plusieurs professeurs du Collège de France, plusieurs femmes [...] l'une d'elles court vers le pré en face de ma fenêtre au matin dans une légère robe blanche [...] les nouvelles idées que j'ai reçues ici, les nouvelles impressions ¹² ! » La guerre interrompit les *Décades* mais dès 1920, les discussions roulèrent sur leur reprise ¹³.

9. Fonds Jacques Copeau, Bibl. de l'Arsenal, 11 décembre 1909.

10. *Programme des Entretiens d'été de l'Abbaye de Pontigny*, *op. cit.*, p. 21.

11. *Rilke, Gide et Verhaeren, Correspondance inédite*, recueillie et prés. par Carlo Bronne, Paris : Messein, 1955, p. 72.

12. Lettre à Evan Charteris du 27 août 1911, citée dans *The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse*, New York : New York University Press, 1959, pp. 64-5, note 1.

13. Le *Journal* de Jean Schlumberger, déposé à la Bibl. Jacques-Doucet et

En 1922, la réouverture de Pontigny s'effectua alors que Gide et la « N.R.F. » étaient en passe d'acquiescer ce statut d'excellence auquel ils postulaient. Les *Entretiens d'été* permirent de parachever brillamment cette stratégie. Gide se montra tout particulièrement soucieux du recrutement international et s'efforça de faire venir Bounine, Rilke, Middleton Murry, Galsworthy. Le bilan que l'auteur des *Nourritures terrestres* dressa fut mitigé : « on déplorait l'absence de Bennett, de Bounine, de Lytton Strachey. Bref, trop peu de pays étaient représentés [...] mais je doute que l'on parvienne à jamais réunir des éléments plus représentatifs et mieux choisis ¹⁴. »

La décade *Miroir de l'honneur, culture de la fierté par la fiction* regroupait en effet Robert de Traz (Suisse), Ernst-Robert Curtius (Allemagne), Prezzolini (Italie), Tillroe (Hollande), Dorothy Bussy (Angleterre), Mme Mayrisch (Luxembourg). Il avait manqué à cette décade l'éclat d'un grand nom. L'année suivante, cet échec fut réparé par les venues de Lytton Strachey et de Heinrich Mann. Le premier appartenait au groupe de Bloomsbury et se trouvait à son zénith littéraire. Âgé de quarante-deux ans, auteur de deux grands succès littéraires, *Eminent Victorians* (1918) et *Queen Victoria* (1921), il incarnait une tradition de francophilie ¹⁵. Mais, à Pontigny, le climat de la décade le déconcerta ; les discussions l'ennuyèrent ¹⁶. Quant au frère aîné des Mann, il gagna la France dans le contexte dramatique de l'occupation de la Ruhr par les Français.

C'est Félix Bertaux, professeur d'allemand à Jeanson de Sailly et traducteur, dès avant 1914, d'auteurs allemands pour la « N.R.F. », qui dut parler à Paul Desjardins de l'œuvre de Heinrich Mann et de son combat contre les valeurs prussiennes. Gide et le fondateur des *Décades* retenaient avant tout chez l'écrivain allemand le thème d'une « Église spirituelle européenne ¹⁷ ». Certains décadistes furent irrités par cette venue ;

que M. Pascal Mercier m'a très obligeamment communiqué, indique le 12 décembre 1920 : « Fin de journée chez Desjardins. On discute des prochaines décades. J'y allais hérisse d'objections. Mais les sujets proposés sont si riches que je me laisse gagner. »

14. André Gide, *Journal 1889-1939, op. cit.*, p. 741.

15. Il est l'auteur de *Landmarks in French Literature* (1912) ; voir David Steel, « Les Strachey, Bloomsbury, Gide et le groupe de la N.R.F. », *BAAG*, n° 84, octobre 1989, pp. 401-29.

16. Peut-être des débats sur le mode de la *conversation* le déroutèrent ; mais ce ne fut pas le cas pour Edmund Gosse.

17. Voir Ekkehard Blattmann, « Heinrich Mann Frankreichverehrung », *in*

mais Paul Desjardins, fasciné par la francophilie de Mann, imposa ce parfait représentant de l'Allemagne républicaine.

L'année 1924 marqua un tournant dans l'histoire de Pontigny. Dans son programme de présentation de 1925, Paul Desjardins revient sur l'année précédente : « dans l'été de 1924, les Entretiens de Pontigny, inaugurés en 1910, sont devenus célèbres. On les a contés et vantés dans vingt journaux et revues en quatre ou cinq langues. Aussi nous est-il venu tant d'hôtes à la fois, qu'il y eut du trop¹⁸. » Dès lors, Gide et les siens ont atteint un de leurs objectifs en contribuant, concurremment, au rayonnement de la décade littéraire et à celui de la revue. Mais dans ce début des années vingt, la grande préoccupation de Paul Desjardins, de Gide¹⁹, demeure d'ordre politique. Il s'agit de favoriser le dialogue des Européens et, en priorité, de renouer avec l'Allemagne. Pontigny, né du désir de rapprocher les hommes de diverses contrées, apparaît comme le cadre idéal de la réconciliation.

Les Décades tentent alors de féconder le vieux modèle de la « République des Esprits » qui traverse l'histoire européenne, du cabinet Dupuy au XVII^e siècle jusqu'aux Mardis de Mallarmé, en passant par les Lumières. Si la fin du conflit redonne voix à ceux qui répudient le nationalisme borné, des divergences n'en existent pas moins chez les partisans du dialogue international. Deux références majeures s'opposent ; l'une a pour foyer le communisme soviétique et inspire le groupe *Clarté* derrière Henri Barbusse ; l'autre reprend le schéma de « l'Europe des Esprits » fondé d'une part sur la vision d'une complémentarité des cultures européennes et, d'autre part, sur une représentation élitiste du rôle politique des intellectuels²⁰.

Ce rôle a deux incarnations possibles, et Gide tenta de les assumer toutes les deux. Selon la première, les grands hommes de culture envisagent comme solution aux désordres ambiants, l'établissement d'un gouvernement des Esprits, d'une Idéocratie. Incontestablement, le souci giddien de rassembler les grandes personnalités européennes telles que Ril-

sous la dir. de J.-M. Valentin, J. Bariéty et A. Guth, *La France et l'Allemagne entre les deux guerres mondiales*, Nancy : P.U.N., 1987, pp. 125-46.

18. *Programme de Pontigny 1925*, p. 1.

19. Ce rôle métapolitique de Gide est, d'habitude, peu mis en valeur ; on attend son voyage africain de 1925, puis son engagement philo-communiste pour parler de ses préoccupations politiques.

20. Michel Trébitch, « L'Europe des esprits : les réseaux intellectuels dans l'entre-deux guerres : Colpach et Pontigny », *Table ronde Berlin*, 1994.

ke, Curtius, Heinrich Mann, s'inscrit dans cette perspective ²¹. Mais, deuxième posture envisageable, le grand intellectuel conseille le prince (entrevue de Gide avec Walter Rathenau en 1920, au Luxembourg) ou s'efforce de relayer son action : la « N.R.F. » approuve Desjardins qui soutient l'action de la S.D.N., et notamment celle menée par Albert Thomas au Bureau International du Travail ²². Par la suite, ce fut Jean Schlumberger qui joua le rôle le plus actif en participant au Comité franco-allemand d'Information et de Documentation (ou Comité Mayrisch), au côté du jeune Pierre Viénot, pontignacien d'obédience récente.

Enfin, la dernière raison de l'attachement du groupe de la « N.R.F. » envers les *Décades* obéit à des considérations très largement affectives, mais où il entre aussi des aspects plus *intellectuels*. Pontigny fut à la fois le théâtre d'une activité cérébrale échevelée, épuisante même pour beaucoup, tout en sachant mêler aux conversations et à côté d'elles, jeux, rires et élasticité de l'humeur. Sans nul doute, le Pontigny d'avant-guerre fut, avec une assistance réduite à 20/25 personnes, un havre de simplicité raffinée, où le petit nombre permettait à certains érudits de se livrer en toute quiétude. Après 1924, Pontigny dut faire face à des décades de cinquante à soixante personnes. Mais le cadre merveilleux de l'abbaye, de son parc, de cette généreuse Bourgogne, tempèrent de beaucoup les mondanités qui ne manquèrent pas d'accompagner le succès croissant des *Entretiens*. Gide et ses amis se retrouvaient avant toute chose pour le plaisir et l'espérance de se revoir longtemps et de manière approfondie.

Mais aussi, Pontigny devint l'occasion de nouer de nouvelles relations (Gide et Maurois) ou de renforcer des amitiés (Gide-Mauriac, Gide-Du Bos). Les unes et les autres s'établirent surtout avec les jeunes gens qui étaient invités. Roger Martin du Gard, avec Jean Schlumberger, goûta particulièrement cet à-côté de Pontigny ²³ et ses causeries privées sous la belle charmille du parc. Cependant, l'auteur des *Thibault* avouait égale-

21. Pour apprécier les efforts de Gide en faveur de Ernst-Robert Curtius, voir *Deutsch-französische Gespräche 1920-1950. La Correspondance de Ernst-Robert Curtius avec André Gide, Charles Du Bos et Valéry Larbaud*, Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 1980, p. 55 notamment.

22. Une décade en 1922 et une autre, en 1923, sont consacrées à la S.D.N. ; cependant le groupe gidien n'y participe pas ; Albert Thibaudet et Georges Duhamel sont présents à la décade S.D.N. de 1922.

23. Les *Entretiens* ne duraient que l'après-midi (de 14 h. à 16/17 h.) ; le reste du temps était libre. Or, Paul Desjardins voulut, un temps, instaurer un entretien le matin ; ce dont s'émut Martin du Gard. Voir lettre à Jean Schlumberger du 11 juin 1927 in *Correspondance*, t. IV, 1926-1929, Paris : Gallimard, 1987, p. 169.

ment l'intérêt intellectuel qu'il accordait à Pontigny. Quoique muet lors des *Entretiens*, il faisait discrètement son miel des conversations : « il ne s'agit pas d'aller [à Pontigny] glaner dans l'amitié des gens qui nous sont supérieurs de quoi faire nos livres. Mais je crois que nous avons besoin de nous renouveler ou, seulement pour entretenir en nous une pensée qui vive et évolue, du contact des êtres qui remuent des idées, ont d'autres points de vue que nous ²⁴ ».

Cependant, des personnalités de la « N.R.F. », Jean Schlumberger fut celui qui maintint avec Pontigny les liens les plus étroits ; homme de devoir, attaché aux fondations solides, il donna beaucoup et avec constance aux *Décades*. Sa figure prend un singulier relief quand l'examen se porte sur les mécanismes d'influence mis en jeu par le groupe à Pontigny ; pour nombre de décadistes, les *Décades* et la « N.R.F. » ne formaient qu'une seule et même entité. Ce prestige des membres de la revue renvoyait aussi au statut central de la littérature en France, comme la forme la plus légitime de la consécration des énoncés : de toutes les décades, la décade littéraire brillait de mille feux.

La vie des *Décades* ne se bornait évidemment pas à un mois de discussions ; la préparation (choix des sujets, recrutement) nécessitait des soins attentifs ; dès ce stade, la « N.R.F. » jouait une fonction de conseiller avant d'assumer une fonction d'entraînement pendant le déroulement des *Entretiens*.

Paul Desjardins, soucieux de rassembler les hommes, avait instauré, d'emblée, une délibération collective quant au choix des sujets et celui des interlocuteurs souhaitables ²⁵. En 1912, dans la perspective de la décade *Roman*, Paul Desjardins laissait à la « N.R.F. » une grande autonomie ; en écrivant à Jacques Copeau, il suggérait quelques noms souhaitables : « je vous donne carte blanche pour Pontigny [...] je tiens à vous et à Mme Copeau, à Edmund Gosse, à Mr Thibaudet [...] heureux que nous eussions les Tharaud ²⁶ [...] ». Quelques jours plus tard, Desjardins envoyait une « esquisse » de programme qui semble avoir été assez fidèlement respectée par la suite ²⁷. Mais c'est dans l'immédiat après-guerre que l'on approche le mieux cette politique de recrutement, où Gide et les siens mettent toute leur notoriété dans la balance ; au-delà

24. Lettre à Léopold Chauveau, Fonds Martin du Gard, Bibl. Nationale.

25. Un comité de 10 membres est créé ; Gide en fait partie.

26. Lettre du 10 juillet 1912, Bibl. de l'Arsenal, Fonds Copeau.

27. Voir les notes prises durant cette décade par Jean Schlumberger et publiées par Pascal Mercier, « Marcel Drouin à Pontigny, août 1912 », *BAAG*, n° 99, juillet 1993, pp. 427-44.

des noms les plus connus (Rilke, Stefan George ou Rudolf Kassner), il est intéressant de relever quels étaient les critères d'une invitation souhaitable aux yeux du milieu « N.R.F. ». À ce propos, Mme Mayrisch, l'amie luxembourgeoise de Gide et Schlumberger, notait à l'endroit d'un certain Franz Clément : « brave type au fond, [il] n'est tout de même pas d'un niveau d'éducation et de délicatesse suffisant ²⁸ ». En revanche, une dame russe, Mme Krestovsky, recevait son imprimatur : « licenciée ès-lettres françaises, très calée sur la littérature russe, excellente tenue et grande distinction ²⁹ ». Pontigny fonctionnait à la manière d'un club ; cette sociabilité, non dépourvue d'accents mondains, correspondait assez bien aux valeurs élitistes synthétisées dans le thème de « l'Europe des Esprits ». Quant au choix des sujets, Paul Desjardins semble avoir réussi à imposer la plupart du temps ses préférences ; et il entendait maîtriser les questions d'organisation ou, du moins, ne pas en être dépossédé comme l'atteste la vivacité de sa réaction au printemps 1929. Une « conjuration » menée par Gide, Martin du Gard et Mauriac voulut substituer au thème « la Réussite classique » celui de la « Genèse de l'œuvre d'art ». Desjardins réagit promptement et dénonça la pusillanimité de Du Bos et l'inconstance de Gide ³⁰. Mais Martin du Gard voulut rappeler que les conjurés n'avaient, en fait, agi que dans l'intérêt de Pontigny et que les *Décades* de 1928 avaient en partie périclité : « mais Desjardins l'an dernier jetai délibérément tout par dessus bord ; et je crois qu'il n'y aurait eu de projet Pontigny 1929 sans cette réunion de bonnes volontés qui s'est faite autour de Mme Desjardins, en présence de Mme Théo, de Gide et de moi, le dernier jour de la décade dans la chambre de Jean ³¹ ». Ces problèmes d'organisation allaient à nouveau se reposer après 1933, quand Paul Desjardins décida de ne plus assumer directement Pontigny. Ramon Fernandez, investi des pleins pouvoirs, ne sut affronter cette lourde tâche.

Jacques Heurgon, le gendre de Paul Desjardins, vivait à Alger et ce brillant agrégé de lettres (1^{er} en 1926) ne pouvait diriger raisonnablement les *Décades*. Dès lors, ce fut Jean Schlumberger ³² qui, auprès des époux

28. Lettre d'Aline Mayrisch à Jean Schlumberger, 6 juillet 1926, Fonds Schlumberger, Bibl. Doucet.

29. Lettre du 8 mai 1925, *ibid.*, *idem*.

30. Voir le dossier de cette préparation de décade in *Cahiers Charles Du Bos*, n° 4, 1959, 47 pp.

31. *Ibid.*, lettre de Roger Martin du Gard à Charles Du Bos, 17 mars 1929.

32. « hélas oui, Pontigny. Les *Décades* menacent de me tomber sur le dos. Desjardins s'en désintéresse et chacun prétend n'en prendre que ce qui lui est agréable. » Lettre de Jean Schlumberger à Roger Martin du Gard, 12 mars 1934, Fonds Martin du Gard, MS. 19433, Bibl. Doucet.

Desjardins, veilla aux destinées de Pontigny en sollicitant les plus fidèles décadistes (Léon Brunschvicg surtout), en pourvoyant les comptes de la Société de l'Abbaye de Pontigny.

Dans ces années trente finissantes, le noyau « N.R.F. » a tendance à se déliter ; Gide est quasi absent de 1932 à 1936, Martin du Gard s'absorbe dans la fin des *Thibault*. Malraux ne revient plus après 1932 et Fernandez interrompt ses participations après 1936. Le déroulement des *Entretiens* ne pouvait manquer de perdre un peu de son brillant. En effet, Gide ou Malraux appartenaient à une civilisation de la conversation ; celle-ci, surtout chez Malraux, introduisait une continuité entre parole et écriture. Ce genre littéraire « gigogne ³³ » faisait courir la parole sur les sujets les plus variés, mais sans cérémonial et sans pédantisme. Pontigny était bel et bien un lointain avatar des salons du XVIII^e siècle, du cabinet Dupuy au XVII^e siècle, de ces formes de sociabilité ancienne qui prétendirent incarner les « États Généraux de l'Esprit humain » (Hume).

Gide, durant les entretiens, était peu disert ; mais il n'en exerçait pas moins un subtil rayonnement : « ses interventions étaient brèves mais toujours plein de suc. Il s'attardait parfois étrangement au sommet d'une phrase, sur une syllabe pâmée [...]. Quand il se taisait, son œil malicieux suivait plusieurs comédies sans cesser d'être attentif au progrès des idées. Il régnait sans le chercher par la seule force de son intelligence et de sa persistante jeunesse ³⁴ ». À partir de 1925, avec Ramon Fernandez, une autre puissante personnalité de la « N.R.F. » apparut à Pontigny, dotée d'une facilité intellectuelle qui l'amènerait à embrasser la philosophie, la littérature ou la politique avec un égal talent.

Entré à la « N.R.F. » en 1923 à l'âge de vingt-neuf ans, il s'imposa intellectuellement dès sa première participation aux *Décades*. En passe d'épouser Liliane Chomette, sévrienne préférée de Paul Desjardins, Fernandez fut adoubé dès 1925 comme futur successeur du fondateur : « Liliane et Ramon. Ils feront un jour un beau et important travail à Pontigny. Ils seront les fondateurs d'ordre ³⁵. » Il fallut attendre 1929 pour que Fernandez fût directeur de décade. Le thème de la « réussite classique » était inspiré par son article dans *La N.R.F.* ³⁶ où il défendait, à la suite de

33. Marc Fumaroli, « La conversation », in sous la dir. de Pierre Nora, *Les Lieux de Mémoire, III, Les Français, 2 : Traditions*, Paris : Gallimard, 1992, pp. 679-743.

34. Alfred Fabre-Luce, *Journal de la France, 1939-1944*, Paris : Fayard, 1969, p. 50.

35. Agenda de Paul Desjardins, 24 décembre 1925, Bibl. Doucet.

36. Ramon Fernandez, « De l'esprit classique », *La N.R.F.*, n° 184, janvier

Jacques Rivière, un « classicisme moderne ». Cette décade littéraire de 1929 coïncida avec le retour d'André Malraux à Pontigny. Son premier passage intervint en 1928 pour une décade intitulée *Génération d'après la guerre* ; l'auteur des *Conquérants* médusa l'assistance et notamment Roger Martin du Gard, qui fit un crayonnage sur le vif de ce nouveau décadiste : « André Malraux, grand, mince mais large d'épaules et distingué dans toutes ses attitudes. Se tient volontiers assis de biais, les jambes croisées, les bras à demi croisés, le buste un peu penché en avant [...]. Par la souplesse de ses gestes dès qu'il parle, par l'agitation de cette belle main au poignet souple qui est la plus vivante expression de tout l'organisme, il fait penser à un japonais [...]. Un coté flamme. Flamme perpétuelle. Une intelligence qui brûle sans arrêt et consume l'être vivant. Une flamme mais sans chaleur ³⁷. » Le dialogue qu'il eut avec André Chamson fut un des grands moments de la vie de Pontigny. Un des auditeurs relevait, à travers la description du révolutionnaire professionnel, l'autoportrait déguisé : « quelques techniciens cupides ou influencés par Nietzsche et Dostoïevski manœuvrent une masse amorphe — qui naît confusément au désir d'une individuation —. Puis nihilisme des chefs, d'où terrorisme. Pathétique de cette confession provocante, méprisante et pourtant courtoise [...] incompréhension générale. Rires lorsqu'il se déclara pro-chinois ³⁸. » Chamson soutint, à l'opposé, les idées de conservation et de perfectionnement de la vie et retrouvait des accents à la Péguy ou à la Alain pour exprimer sa méfiance envers l'histoire.

Mais si Pontigny réservait des moments admirables d'intelligence pure, il offrait à d'autres instants des plaisirs champêtres où les cœurs s'épanchaient avec plus de liberté qu'à Paris. C'est en dehors de l'entretien du début d'après-midi, dans les apartés du parc, que le groupe de la « N.R.F. » régnait véritablement. Là des conversations — confessions entre des écrivains prestigieux et des novices de la carrière littéraire — dessinaient une sociabilité par affinités électives. Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger remplirent avec beaucoup de disponibilité ce rôle de directeur littéraire et de guide moral dont la confiance des jeunes gens les investissait. Le jeune Albert-Marie Schmidt notait, des années après, ses souvenirs des conversations avec l'auteur de *Jean Barois* : « il s'intéressait au devenir des jeunes gens et tâchait de leur transmettre le trésor

1929, pp. 42-53.

37. Roger Martin du Gard, *Journal*, t. II, 1919-1936, Paris : Gallimard, 1994, p. 660.

38. *Journal* (inédit) de Jacques Heurgon, Papiers Jacques Heurgon.

de son expérience humaine [...] il les exhortait à se changer en eux-mêmes, à expérimenter leur résistance, à atteindre leurs extrêmes limites en exécutant des actes violents, subversifs [...] examinant avec diligence les écrits imparfaits que lui soumettaient ses jeunes disciples, il les surchargeait de notes ³⁹ ». Pontigny fonctionnait donc de telle manière que cette jeunesse s'affiliât à la carrière littéraire (pour les débutants) ou fût légitimée dans ses espérances (pour ceux qui avaient un commencement d'œuvre). Mais Gide restait la personnalité la plus fascinante : le culte laïque de l'homme de lettres lui était rendu, sans cérémonial excessif mais avec conviction. Pontigny permettait ses visites collectives au grand écrivain ⁴⁰ et la décade littéraire se gonflait de la curiosité, de la sympathie et de la ferveur de ceux désireux d'approcher le « contemporain capital » (Rouveyre).

Or, précisément, ce succès de la décade littéraire tendit à éclipser partiellement la décade politique ; Paul Desjardins en conçut de l'irritation ; de leur côté, les gens de la « N.R.F. » ironisaient sur le moralisme ⁴¹ et les artifices de la personnalité — complexe ⁴² — de leur hôte ⁴³. Cependant, au-delà de ces incompatibilités de caractère, Gide et ses amis reconnaissaient la force intellectuelle de Desjardins ; sur le tard, sa générosité ardente de héros cornélien leur arracha des remarques admiratives.

De fait, Pontigny ne se réduisait pas à la seule décade littéraire et la « N.R.F. » ne formait qu'un des cercles de la grande orbe pontignacienne.

39. Albert-Marie Schmidt, « Souvenirs sur Roger Martin du Gard », *Chroniques de Réforme 1945-1966*, p. 394.

40. Voir Olivier Nora, « La visite au grand écrivain », in sous la dir. de Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, t. II, *La Nation*, vol. III, Paris : Gallimard, 1986, pp. 563-87.

41. Quand Gide publia en mai 1924, dans une édition courante, *Corydon*, Paul Desjardins, incité par certains décadistes rigoristes, voulut interdire Gide des *Décades* ; Mme Max Lazard eut ce dialogue avec Desjardins : « Comment vous, Mr Desjardins, avec votre idéal, acceptez-vous Gide ? — Chère amie, il a un tel talent ! » Max Lazard contribuait à financer Pontigny.

42. Daniel Halévy qui avait bien connu Desjardins disait le 25 avril 1940 à Jacques-Émile Blanche : « On se heurtait en lui à des morceaux, morceaux de dilettante ou d'illuminé ou de chrétien à la saint Jean ou de scepticisme à la Montaigne », *Papiers Jean-Pierre Halévy*.

43. En 1913, sous la pression de Claudel, la « N.R.F. » s'abstint de venir à Pontigny ; le malaise durait depuis la fin 1911, quand le journaliste Jean Variot, de *L'Indépendance*, attaqua Pontigny. Voir le dossier de cette polémique qui inclut Georges Sorel, in *Cahiers de l'Herne : Georges Sorel*, Paris : Éd. de l'Herne, 1986, pp. 183-91.

On peut même parler d'un déclin relatif de l'influence exercée par les hommes de la revue durant les années trente.

Deux types de réflexion amènent à relativiser le poids de la « N.R.F. » au sein des *Décades*. D'une part, au sein de la décennie littéraire, un homme joua un rôle-clé : Charles Du Bos ; d'autre part, le poids croissant des décades politiques et philosophiques à partir de 1932 contribua à renouveler le public de Pontigny.

Charles Du Bos appartient à cette galerie de figures intellectuelles que la postérité recouvre d'un oubli peu miséricordieux. Éternel « outsider » de la république des lettres, il trouva à Pontigny l'espace d'un vrai accomplissement. Dès 1924, il joue le rôle de second de Paul Desjardins et anime jusqu'en 1934 la décennie littéraire. Une immense culture trilingue (anglais-allemand-français), un réseau de relation particulièrement ramifié, le désignaient comme le coadjuteur idéal ; en devenant « sergent recruteur » et animateur des *Décades*⁴⁴, il remplit utilement la place que Gide, peu à peu, se refusa à occuper. Ses dons de causeur, son caractère affable, firent de Du Bos un roi enfin couronné de la fête intellectuelle pontignacienne. Maria Van Rysselberghe fit de lui, lors de la décennie *Humanisme* de 1926 un portrait à la fois élogieux et narquois : « ceux qui prennent le plus souvent la parole sont au premier rang. Du Bos, maître de cérémonie, se tient à l'angle d'une table où il pose une quantité de volumes hérissés de signets, la citation étant son fort et son faible [...] [il] dirige les entretiens ; avec une indéfectible articulation de haut-parleur, une aisance extraordinaire et une précision sans défaillance, il introduit le sujet, rappelle le point exact où l'on est, ponctue un avis, résume un apport ; rien du reste n'a chez lui de défaillance, ni la courtoisie, ni la mémoire, ni la voix, ni la patience, ni le besoin de la nuance ni celui des superlatifs. Il est le grand metteur en scène : c'est à lui qu'on confie le désir que l'on a de faire un exposé, c'est lui qui sait sur quels apports on peut compter, qui les distribue dans le temps avec méthode et ingéniosité et qui les introduit⁴⁵ ». Jusqu'en 1928-1929, Du Bos eut, pour les *Décades*, toutes les attentions qu'il lui fut possible de prodiguer. Outre la préparation interne du déroulement de la décennie, il pesa sur les destinées de

44. Dès 1922, Du Bos conseille Gide et Desjardins dans le choix des invitations. Voir *Lettres de Charles Du Bos à André Gide*, Paris : Corrèa, 1950, pp. 42-5. Le poids croissant de Du Bos dépita quelque peu le noyau gidien : voir lettre du 2 août 1927 de Roger Martin du Gard à Maria Van Rysselberghe, in Fonds Maria Van Rysselberghe, Bibl. Nationale.

45. *Cahiers André Gide 4 : Les Cahiers de la Petite Dame 1918-1929*, Paris : Gallimard, 1973, p. 274.

Pontigny en choisissant des thèmes où l'interrogation religieuse induisait un dialogue entre croyants et non-croyants ; ou alors en ouvrant la culture française sur le romantisme anglais et allemand et sur le baroque, il permit de décentrer le débat franco-français sur le classicisme. Les années d'avant-guerre avaient été caractérisées par une vive querelle du classicisme et du romantisme ; après 1918, une réhabilitation du romantisme ⁴⁶ s'opère, même si, dans une certaine mesure, ce dernier paraît devoir être subsumé dans un néo-classicisme (bien défini par la « N.R.F. » de Jacques Rivière). À la décade *Romantisme* de 1927, Du Bos essaya de défendre l'homme romantique ; il le présenta comme un être « unifié », alors que le classique scinde son être en plusieurs activités (l'écrivain, le croyant, l'individu vivant en société). De plus, le romantisme lui apparaissait fondamentalement religieux ⁴⁷. À l'issue de la décade, le camp néo-classique s'exprimait par la voix de Ramon Fernandez : « je songeais ce matin au moment de vous écrire sur le faible intérêt de la décade. Ne pensez-vous pas que la faute en fut aux romantiques dont les réactions furent étonnement molles et hésitantes ? Je pense à Dieckmann ⁴⁸ par exemple et à quelques autres. J'ai constaté une fois de plus que le romantisme est en baisse. »

Du Bos ne se contenta pas d'être un grand lettré ; il exerça auprès de jeunes intellectuels des années trente une influence spirituelle indéniable. En 1934, il dut remplacer Raymond Aron pour une décade politique sur *La révolution et la volonté de justice* ; il sollicita alors l'aide de Maurice de Gandillac, Jacques Madaule, Denis de Rougemont, Yves Simon. L'homme et l'intellectuel Du Bos se renouvelaient sous l'influence de l'époque. De même, le Pontigny des années trente (approximativement après 1932) s'orienta plus résolument vers des thèmes politiques et philosophiques. Le public traditionnel des lettrés éprouva alors un certain désarroi. La « N.R.F. » se sentit un peu moins chez elle à Pontigny.

La décade politique, dans les années vingt, garda presque toujours un statut de laissé pour compte. Son public n'avait de cesse d'émigrer vers la décade littéraire (Alfred Fabre-Luce, Pierre Viénot par exemple). Or Paul Desjardins, secrètement puis ouvertement, considérait avec dépit cette in-

46. Sur ce point, voir Éliane Tonnet-Lacroix, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris : Publications de la Sorbonne; 1991, pp. 238-42 notamment.

47. *Cahiers Charles Du Bos*, n° 4, *op.cit.*, pp. 17-8.

48. Jeune Allemand, ami de Du Bos ; il fit une communication sur Schelling.

version (à ses yeux) des valeurs⁴⁹. Il tenta, en 1926, d'aiguiller Gide vers la décade politique pour susciter un nouvel élan de celle-ci. En 1928, la décade *Bourgeoisie* fut annulée faute de participants. Mais, peu à peu, les questions politiques revinrent au premier plan. Dès 1929, Desjardins invita Henri de Man et Georges Valois sur le thème, repris de l'année précédente, *Bourgeoisie*. À partir de ce moment, Pontigny et les *Décades* furent au service des idées de De Man et, plus généralement, accueillirent les groupes politiques et syndicaux proches du planisme. Désormais la décade littéraire passa au second plan.

De plus, les thèmes « philosophiques » eurent une importance accrue ; en 1935, le thème de *l'Ascétisme*, en 1936, celui de *la Volonté du mal*, en 1937, la question de *l'Unité de la philosophie* donnaient aux *Décades* une orientation qui faisait la part belle aux « spécialistes ». Le professeur de philosophie détrônait l'homme de lettres et Léon Brunschvicg devint très normalement une personnalité marquante dans la dernière décennie de Pontigny. À ses côtés, Raymond Aron, Vladimir Jankélévitch, René Poirier, Maurice de Gandillac, furent sollicités à plusieurs reprises. En 1937, Roger Martin du Gard constatait cette évolution : « tout porte à croire (c'est l'avis de Jean aussi) que cette décade [littéraire] sera la dernière des décades telles que nous les avons connues. Pontigny se transforme, s'oriente autrement ; vers des "congrès". Cette "décade d'écrivains" a bien failli être supprimée cette année. Nous avons tous battu le rappel, rejeté quelques brindilles dans le feu pour une dernière flambee⁵⁰. »

Cette lumière crépusculaire portée sur la décade littéraire⁵¹ devait aussi se propager à l'ensemble des *Décades* deux ans plus tard. Au début de septembre 1939, la deuxième guerre mondiale interrompait définitivement les *Décades* de Pontigny, installées dans ce petit « village magique » de l'Auxerrois et qui incarnèrent, pendant presque trente ans, l'idéal

49. Dans une lettre de Paul Desjardins à Roger Martin du Gard, le 23 juin 1929, le premier traite le public de la décade littéraire de « badauds qu'attire la gloire des auteurs » et il tente de justifier ses priorités en parlant « d'amener à Pontigny des éléments neufs et de tenter le monde des savants avec celui des révolutionnaires ou des réformateurs », Fonds Martin du Gard, vol. 114, Bibl. Nationale.

50. Lettre du 19 août 1937, *Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*, t. II, 1935-1951, Paris : Gallimard, 1968, pp. 111-2.

51. Jacques Heurgon essaya d'alimenter cet ultime feu en organisant la décade *Solitude* en 1938 et en tentant de déposséder les « philosophes de stricte observance, Jean Wahl à leur tête » du thème « Destinée » : voir lettre à Charles Du Bos, nov. 1938, MS. 31962, Fonds Charles Du Bos, Bibl. Doucet.

d'une petite république européenne exemplaire.

*

Les raisons de l'extrême séduction exercée par Pontigny et la décennie littéraire, dominée en grande partie par le groupe de la « N.R.F. », mêlent plusieurs considérations qui renvoient à la définition de la culture française. La fascination hexagonale pour la chose littéraire, point de convergence entre les orientations les plus diverses de l'esprit, l'impérialisme parolier qui transcende les frontières des genres intellectuels, rapprochent écrivains et un public, trié sur le volet, de lettrés. Ces derniers, souvent professeurs ou jeunes normaliens, sacrifient bien volontiers au culte laïque de l'écrivain ; Gide, Martin du Gard, exercèrent un « patriciat ⁵² » éclairé, soucieux de garder des relations vraies avec les jeunes, mais aussi de dialoguer avec les grands esprits européens, de comprendre les temps nouveaux « sans y porter leurs balbutiements ou leurs rêves » (Daniel Halévy).

Paul Desjardins et les amis de Gide voulurent que Pontigny demeurât le foyer de l'humanisme européen dans ce qu'il avait de meilleur : un effort de sagesse, de tolérance, émouvant dans ce début de XX^e siècle ; le groupe de la « N.R.F. » enrichit cette institution et y apporta une pierre éminemment précieuse ; mais la couronne des *Décades* était sertie d'autres joyaux. Chaque partie était admirable, le tout était unique.

52. Le mot est de Régis Debray in *Le Pouvoir intellectuel en France*, Paris : Gallimard, « Folio Essai », 1986, p. 100.

Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny

1910-1939 ¹

par

DAVID STEEL

L'Abbaye de Pontigny s'élève, dans le village bourguignon du même nom, à dix-huit kilomètres au nord-est d'Auxerre, à mi-distance entre Paris et Dijon. La belle construction cistercienne du XII^e siècle est flanquée d'annexes monastiques restaurées qui survécurent aux ravages de la Révolution. En 1906, après la difficile séparation de l'Église et de l'État, le gouvernement vendit aux enchères les jardins et bâtiments monacaux attenants à l'abbaye et notamment le dortoir des frères convers. Ils furent achetés, à prix modeste, par Paul Desjardins (1859-1940). L'abbatiale elle-même resta, comme elle le demeure toujours, l'église paroissiale.

Desjardins provenait d'une famille d'une grande distinction intellectuelle. Son père, Ernest Desjardins (1823-1886), professeur au Collège de France et à l'École normale supérieure, avait été le précepteur du Prince

1. Une version très abrégée du présent article, axée spécifiquement sur les rapports entre Pontigny et Bloomsbury, a paru en anglais, avec des illustrations, sous le titre « Pontigny anglais et Bloomsbury » dans *The Charleston Review*, Automne/Hiver 1996, pp. 14-22. Elle a fait aussi le sujet d'une causerie du soir à Cerisy-la-Salle, lors du colloque *L'Écriture de Gide* (24-31 août), le 26 août 1996.

Impérial. Enfant, Paul avait vu Lamartine, dîné avec Victor Hugo, rencontré Flaubert, Maupassant, Tourgeniev et Tolstoï. Après de brillantes études, rue d'Ulm, il devint un remarquable spécialiste des lettres classiques et un professeur talentueux, en province d'abord, ensuite à Stanislas, Louis-le-Grand et Condorcet, avant d'être nommé à l'École Normale de Sèvres. En 1892, après la publication d'une série d'articles percutants sur l'état de la nation, réunis en volume la même année sous le titre *Le Devoir présent*, et dans lesquels il adoptait une attitude morale non-partisane, il fonda l'« Union pour l'action morale » qui, par la suite, devint l'« Union pour la vérité ». Le groupement organisait des débats, des conférences et des réunions. Il était formé surtout de non-croyants distingués mais également de catholiques soucieux de promouvoir, autant par leurs écrits que par leur engagement personnel, la cause de la moralité, du progrès social, de la justice et des droits de l'homme. Desjardins publia bientôt son *Poussin, biographie critique* (1903), suivi de *La Méthode des classiques français : Corneille, Poussin, Pascal* (1904), jugés d'une grande originalité par des écrivains tels que Gide et Proust². Ce dernier alla jusqu'à lui faire l'hommage d'une mention, à double tranchant, il est vrai, dans *Du Côté de chez Swann*.

Son esprit réfléchi, alimenté par une vaste érudition, était simultanément attiré par le rationalisme et le spiritualisme mystique et il évoluait avec aisance entre ces deux pôles. Le philosophe spiritualiste Jules Lagneau l'avait influencé et quand, en 1908, Alfred Loisy fut excommunié pour avoir contesté l'authenticité de certains textes sacrés dans son *Évangile et l'Église* (1902), Desjardins, laïque d'esprit religieux, mais qui chérissait l'érudition et le doute éclairé, fit corps avec lui et avec le modernisme catholique, publiant, en 1905, *Catholicisme et critique. Réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy*³.

Issu d'une famille relativement aisée, Desjardins, sans être riche, n'était pas dépourvu de moyens financiers. En 1896 il avait épousé Marie-Amélie (Lily) Savary, la belle-fille de Gaston Paris (1839-1903), le plus éminent des médiévistes français de son époque, qui succéda à Pasteur à l'Académie française. Paris passait une grande partie de son temps au château de Cerisy-la-Salle, dans le Cotentin, que sa femme, née Marguerite Mahou, avait hérité de son premier mari Charles Savary. L'achat de Pontigny en 1906 fit que, après la mort de Marguerite Paris en janvier

2. Voir Gide, *Journal 1887-1925*, éd. Marty, 1996, Gallimard, pp. 512 et 524.

3. 1905, Les Livres Entretiens. Les deux mille premiers exemplaires avaient été édités par les *Cahiers de la Quinzaine*.

1917, Desjardins et sa femme se trouvèrent propriétaires de deux grandes demeures.

L'acquisition de Pontigny fut à l'origine d'une première tragédie. Jean, le deuxième fils de Desjardins, âgé de huit ans, se noya dans le bief du moulin attenant à l'abbaye. Quinze jours plus tard Desjardins perdit sa sœur Louise d'une typhoïde. Désireux d'exorciser le démon de la tragédie et animé par son évangélisme laïque, il sublima sa douleur en se réfugiant dans un grand projet, élaboré sur le modèle des *summer meetings* de certaines universités anglaises dont il avait entendu parler, des *coopératives de vacances* américaines également. Il est possible aussi que des échos lui soient parvenus de l'expérience des *abbayistes* de Créteil, d'où est né, en 1906-07, l'idéal socio-littéraire de l'unanimité⁴. Chaque été l'abbaye deviendrait un lieu de rencontre pour une série de discussions, les *entretiens d'été* de Pontigny : dix jours, une *décade*, seraient consacrés à débattre de chaque sujet, qui serait religieux, social, culturel, mais plus rarement politique (la Société des Nations figurera pourtant au programme). Tous les participants le seraient sur invitation. Avant tout, un esprit non sectaire de sereine tolérance et de respect mutuel serait de rigueur. Une bibliothèque fut fondée que Desjardins appelait modestement « la bibliothèque du village », mais qui, dès 1910, comptait cinq mille volumes. À la fin de 1930, Claude Mauriac écrivit qu'il avait « rarement vu une réunion de si beaux livres, ni mieux choisis ; oui, cette abbaye est noble, nobles ses hôtes⁵ ». Desjardins souhaitait attirer les plus fins esprits de France et d'Europe, du monde même, hommes et femmes, écrivains, universitaires, philosophes, administrateurs, pour peu qu'ils partageassent l'amour inconditionnel de la vérité. « Les femmes sont invitées [...] la vie familiale peut continuer », lit-on dans le premier pamphlet-annonce⁶. De jeunes gens pleins de promesse, des Normaliens, des Sévriennes, allégeraient les débats avec leurs rires et leur primesaut. Ils seraient utiles aussi

4. On sait qu'autour du peintre Albert Gleizes se sont groupés, dans le domaine abandonné de l'Abbaye de Créteil, en 1907, les jeunes Georges Duhamel, René Arcos, Henri Martin (Barzun) et Charles Vildrac, à qui se joindra Jules Romains — le groupe de l'Abbaye — dans une brève tentative de vie communautaire à aspiration artisanale, philosophique et littéraire.

5. Cl. Mauriac, *Conversations avec André Gide*, 1951, Albin Michel, p. 215.

6. Prospectus annonçant les *Entretiens d'été de l'Abbaye de Pontigny : Première Année. Août-Septembre 1910*, p. 14. Cette brochure initiale pour 1910, ainsi que deux prospectus semblables pour les années 1926 et 1927, tous trois déposés à la Bibliothèque Nationale, ont été reproduits et diffusés sur microfilm sous le titre : *Entretiens d'été de Pontigny*, par l'ACRPP, 4, rue Louvois, Paris 2^e, 1966.

pour déplacer les chaises. Jean-Paul Sartre, à l'âge de vingt-et-un ans, assista à la seconde décade de 1926.

On forma un comité, la *Société de l'abbaye de Pontigny*, car il devint vite apparent que la rénovation des bâtiments extérieurs, pour y créer des chambres d'accueil, dépassait les moyens des Desjardins. Les membres du comité étaient de loyaux amis aisés, parmi eux Jean Schlumberger et l'homme d'affaires havrais Georges Raverat, père du peintre Jacques Raverat, qui jouera un rôle important dans l'introduction des Anglais à Pontigny. Les décades commencèrent en 1910. À l'origine il en était prévu cinq par été, nombre qui fut réduit à quatre en 1912 et bientôt à trois, commençant au début août. La Grande Guerre, durant laquelle Pontigny devint un hôpital militaire de soixante lits, avec, à sa tête, Lily comme directrice-infirmière, mit fin au déroulement des décades. Elles ne reprirent qu'en 1922, continuant sans interruption de cette date jusqu'à 1939. La dernière réunion, du 26 août au 5 septembre 1939, fut organisée en collaboration avec Denis Saurat, professeur de français à King's College, Londres et en association avec le *Times Literary Supplement* ; le sujet en était *Les Relations intellectuelles, morales et spirituelles entre l'Angleterre et la France*. Elle fut annulée au tout dernier moment en raison de circonstances échappant au contrôle des esprits éclairés.

Certains des sujets peuvent paraître ésotériques aujourd'hui : *La Muse et la grâce* (1924), *L'Homme est-il humain* (1936), *La Solitude* (1939) — peut-être laissés délibérément flous pour introduire de la flexibilité dans les débats, bien que, de son siège à l'arrière, Desjardins, fort de son intelligence incisive, veillât avec discrétion et diplomatie à ce que le débat dépassât pas trop ses frontières. Souvent il le faisait avec une fausse modestie qui, selon certains, frôlait le comique, d'autant que ses interventions pouvaient être cinglantes. Roger Martin du Gard le tenait pour « l'esprit le plus remarquable et le caractère le plus déconcertant qu'[il] ai[t] jamais rencontré⁷ ».

Ci-contre : le chevet de l'abbatiale.

7. Voir l'important passage que R. Martin du Gard a consacré à Desjardins et à Pontigny dans les « Souvenirs » qui préfacent ses *Œuvres complètes*, t. I, 1955, Gallimard, Bibl. Pléiade, p. LXXXVII-XCIV.



Dès les origines, l'une de ses priorités avaient été d'encourager l'échange des idées et l'entente entre les nations en rassemblant à Pontigny l'élite intellectuelle de l'Europe, afin de « contribuer [...] à la formation d'un esprit public européen ⁸ ». Le Révérend Hugh Fraser Stewart (1863-1948), professeur de français et Fellow de Trinity College, Cambridge, qui assista, avec sa femme Jessie, aux entretiens et avant et après la guerre, a évoqué « l'ambiance internationale [...] dans laquelle nous pénétrions [...] quand le tortillard de province nous débarquait, ma femme, sa sœur et moi-même à la gare. Il y avait là pour nous accueillir Desjardins, accompagné d'un groupe cosmopolite, mélange d'Italiens, de Russes, de Français, d'Américains ou d'Anglais ou de quelques-unes de ces nationalités ⁹ ». Il se souvenait du chemin sablonneux qui conduisait de la gare à l'abbaye proche. C'était en 1913, date à laquelle Stewart n'était encore que Fellow et Dean (Aumônier) de St. John's College. Était également présent cette année-là Alfred Leslie Lilley (1860-1948), alors Archidiacre de Ludlow, plus tard Chanoine de Hereford, auteur de nombreux ouvrages de théologie, y compris un volume *Modernism* (1908). Stewart, lui, était spécialiste de Pascal et avait publié de nombreuses études sur son œuvre. Vers la fin de la guerre, lui et Desjardins — « deux amis soucieux de promouvoir l'amitié entre leurs pays respectifs, au sommet de leur effort militaire commun » — avaient collaboré à une anthologie qui ne fut publiée, sous leurs deux noms, qu'en 1923, *French Patriotism in the XIXth Century (1814-1833)* ¹⁰. Plus tard la fille de Stewart, Jean, fréquenta elle aussi Pontigny. Une photo de cette belle jeune femme, prise en 1926, date de la décade sur *L'Empreinte chrétienne, À quoi reconnaissable ?*, la représente en compagnie d'un jeune Jean-Paul Sartre agenouillé sur un coussin à ses pieds ; simulacre de déclaration d'amour ou conversion subite ? — allez donc savoir ¹¹. Martin du

8. Prospectus (voir note 6 plus haut), p. 13.

9. H. F. Stewart, « Pontigny », dans *Studies in French Language, Literature and History presented to R. L. Graeme Ritchie*, Cambridge, 1949, C.U.P., p. 221.

10. Notice liminaire à H. F. Stewart et Paul Desjardins, *French Patriotism in the XIX Century (1814-1833)*, Traced in *Contemporary Texts*, 1923, C.U.P. ; on en trouve un compte rendu à la fois tardif et ponctuel par Jean Schlumberger dans *La N.R.F.* de décembre 1939, pp. 913-20. Parmi les livres de Stewart figurent *The Romantic Movement in French Literature* (with A. Tilley), 1913, C.U.P. ; *The French Romanticists. An Anthology* (with A. Tilley), 1914, C.U.P. ; *The Holiness of Pascal*, 1915, C.U.P. ; *Les Provinciales* (ed. H. F. Stewart, 1920, M.U.P. ; *Pascal's Apology for Religion*, 1942, C.U.P. ; *The Heart of Pascal*, 1945, C.U.P.

11. Photographie dans les archives de Pontigny-Cerisy. Jean Stewart, née

Gard consigne dans son *Journal* la présence de la « famille Stewart », de retour, en 1928, accompagnée d'une certaine « petite Murray, qui chante d'adorables ballades écossaises ¹² ».

Deux participants britanniques d'une tout autre envergure avaient précédé Stewart à Pontigny, en l'occurrence H. G. Wells (1866-1946) et Edmund Gosse (1849-1928). Wells et sa femme assistèrent, semble-t-il, à la cinquième et dernière décade de 1910, celle organisée, du 10 au 19 septembre, sur *La poésie contemporaine*, par le groupe de *La N.R.F.* C'est du moins ce qu'il faut comprendre d'une lettre écrite à l'époque par Ruyters à Gide et où, dans un post-scriptum, il note : « Drouin est-il des vôtres à Pontigny ? Mes amitiés autour de toi. Pas de chance, ma foi ! de rater cette occasion d'approcher Wells ¹³ ». Bien qu'une photographie de Wells, conservée dans les archives de Cerisy-Pontigny, commémore ce séjour, il nous manque tout autre détail de sa visite. Quant à Gosse, parti à 8 h 20 de la Gare de Lyon, il avait accompli le voyage de trois heures, avec changement à Laroche, pour ensuite emprunter le petit train de 10 h 45 pour Chablis..., quatrième arrêt, à 11 h 28, Pontigny. De passage dans la région, en 1906, il avait déjà visité l'abbaye en tant que touriste, attiré peut-être par ses associations avec son saint patron Edme d'Abingdon, avec Stephen Langton et avec Thomas Becket, trois primats d'Angleterre qui, au cours du Moyen Âge, accomplirent de longs séjours à Pontigny, dans le chevet de laquelle saint Edme est enterré. C'est dire, au demeurant, combien anciens sont les liens spirituels entre Pontigny et l'Angleterre. Mais, en 1911, invité par Desjardins, par l'intermédiaire de leur ami commun Gide, avec qui Gosse correspondait depuis longtemps et dont il avait fait la connaissance à Londres le mois précédent, l'écrivain anglais, accompagné de son épouse, passa dix jours du mois d'août, du 19 au 28, à débattre *Art et poésie, libre conversations sur le « Tragique »*.

en 1903, était alors à la fin de ses études à Newnham College. Devenue l'épouse de James Pace, elle enseigna le français à Cambridge, où elle habite toujours, écrivit *Poetry in France and England* (1931) et fit, sous son nom de jeune fille, de nombreuses traductions en anglais d'ouvrages de Stendhal, Zola, Simenon, Louis-René des Forêts et Butor — renseignement aimablement communiqué par Michael Tilby.

12. R. Martin du Gard, *Journal*, 1993, Gallimard, t. II, pp. 660-1. « Quelques Anglaises et beaucoup de sévriennes », note-t-il dans une lettre du 20 août à sa femme, *ibid.*, p. 1318.

13. Gide-Ruyters, *Correspondance 1895-1950*, Lyon, 1990, P.U.L., t. II, pp. 91 et 289, lettre sur laquelle mon attention a été aimablement attirée par Michael Tilby.

Le romancier Arnold Bennett, lui aussi correspondant de Gide, mais alors trop pris par la rédaction d'une pièce de théâtre, avait décliné une invitation¹⁴. Pour l'une des séances du soir, sous les voûtes de la bibliothèque, Gosse avait lu à haute voix, en anglais, des passages de la *Duchess of Malfi*, qu'il traduisait, au fur et à mesure, en français. Le 27 il écrivit à Evan Charteris : « J'ai vécu dans ces lieux une expérience qui dépasse en charme et en délicatesse presque tout ce que j'ai connu jusqu'ici [...] sont présents André Gide, le poète F. Vielé-Griffin, Joseph Bédier, qui est le plus grand spécialiste du monde des chansons de geste, plusieurs professeurs au Collège de France, plusieurs dames... l'une d'entre elles... court, le matin, dans le pré au-dessous de ma fenêtre vêtue d'une robe blanche légère qui dissimule à peine ses contours ; elle ressemble à un Botticelli. Bon ! Nous nous asséyons en cercle sous les ormes et nous discutons en libres conversations le Tragique, *you know* et non pas la Tragédie. Paul Desjardins mène la discussion, fermement, modestement, lentement, avec profit et gaieté. Ce n'est pas du tout pédant ou scolastique... des éclats de rire interviennent, des calembours, je ne sais quoi !... Hélas ! nous nous séparons demain... Les nouvelles idées que j'ai glanées ici, les nouvelles impressions ! Je pourrais sangloter de chagrin à la pensée que j'ai soixante-deux ans, pas vingt-deux... Profitez de la vie tant que vous le pouvez¹⁵. » En guise de remerciement il fit don à la bibliothèque de plusieurs lettres que lui avaient adressées son ami Robert Louis Stevenson.

Ci-contre :
L'abbatiale et le dortoir des frères convers.
Au premier plan, le « lavabo aux moines ».
(Photogr. David Steel).

14. *Correspondance Gide-Bennett 1911-1931*, Genève, 1964, Droz, pp. 65-6.

15. Lettre à Evan Charteris, 27 août 1911, citée dans *The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse 1904-1928*, éd. L. F. Brugmans, 1959, N.Y., New York U.P., pp. 64-5. Voir aussi Evan Charteris, *The Life and Letters of Sir Edmund Gosse*, 1931, Harper and Bros., pp. 325-7.



À Pontigny, plus tard cet été-là, on relève les noms de Vernon Lee et d'une Miss Taylor, sa compagne peut-être. La mère de Lily Desjardins, Marguerite, née Mahou, qui, après la mort de son premier mari Charles Savary, avait épousé Gaston Paris, avait traduit de nombreux œuvres d'écrivains anglais, parmi eux Dickens, Scott, Ruskin, Newman et Violet Paget¹⁶. Née en France, Violet Paget (1856-1935) vivait à Florence et, sous le pseudonyme de Vernon Lee, avait publié des essais marquants sur la Renaissance italienne, les voyages en Italie et l'esthétique. On la remarquait autant à son élégance voyante qu'au brio de son éloquence. « De loin la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée », a écrit à son propos Maurice Baring¹⁷. De son côté Pierre de Lanux a évoqué sa silhouette âgée, aperçue à Pontigny, « haute et maigre, au profil voltairien ». Elle avait connu Browning. Elle aurait réussi, semble-t-il, à accomplir le petit miracle de faire sortir Gide de son silence farouche¹⁸. Desjardins, qui entretint une correspondance avec Gosse entre 1911 et 1914, lui écrivit, le 2 octobre 1911 : « Cher invité, aucun Français n'a de la France une compréhension plus subtile que vous. En outre personne n'a cette année fait sur nous meilleure impression que vos compatriotes — Mme Gosse et vous, Mlle Petrie et Mlle Taylor et Vernon Lee, qui est arrivé la semaine dernière comme une rafale au milieu des tempêtes d'équinoxe¹⁹. »

Gide, Desjardins et Copeau — ce dernier avait aussi rencontré Gosse à Londres à la fin d'octobre 1911 — lui écrivirent chacun de son côté pour le persuader de l'absolue nécessité de sa présence à Pontigny en 1912. Il revint donc y passer les dix derniers jours d'août, cette fois sans son épouse. À sa grande satisfaction, comme il en avait curieusement fait la demande, il était le seul Anglais présent à la décade du 19 au 28 août qui portait sur *Art et poésie : du roman*. Une invitation à Galsworthy avait donc été annulée. Gosse parla sur Richardson et sur Fielding. Le 23 août il écrivit à Robert Ross : « J'accomplis ici ma "retraite" annuelle.

16. Je suis redevable à Jacques Peyrou pour ce renseignement sur les traductions faites par Mme Gaston Paris, qui utilisait parfois le pseudonyme de Robert de Cerisy.

17. Propos cités dans l'entrée « Paget » du *Dictionary of National Biography*.

18. Pierre de Lanux, « Décade à Pontigny » dans « Mes années auprès d'André Gide », *BAAG*, oct. 1995, p. 569. Lanux se souvient que Lord Stanley, fils de Lord Derby, et qui avait alors dix-huit ans, séjournait chez les Desjardins, mais il ne cite pas de date et il semblerait que ce fût plutôt à Paris qu'à Pontigny.

19. *Correspondance Gide-Gosse*, p. 65. Les mots de Desjardins sont retraduits en français à partir de la traduction anglaise donnée par Brugmans.

Nellie n'est pas là et je suis le seul Anglais. Vingt personnes de sexe et de charme variables, qui lisent *Father and Son* tous à la fois, voilà qui représente un phénomène enivrant ²⁰. » Malgré une longue lettre de Desjardins en août 1913, le pressant d'assister cet été-là, il ne semble pas qu'il se soit rendu à l'invitation.

Ces années-là on remarque également la présence de Maud Petre (1863-1942), habituée des décades de leur début jusqu'à leur fin en 1939. Membre énergique du mouvement catholique moderniste en Angleterre, elle avait une prédilection pour les hérésiarques et avait été invitée à parler, à la seconde décade de 1911 sur *La Religion*, du Père George Tyrrell et de son ouvrage *Christianity at the Crossroads* (1909). Elle était une admiratrice et une amie de Tyrrell ainsi que de l'abbé Bremond et d'Alfred Loisy. Tyrrell a illustré les vains efforts des catholiques modernistes pour pousser sur une autre voie la locomotive du « rapide de Rome », immobilisé sur les rails, dans un dessin humoristique portant comme légende ce quatrain quasi intraduisible en français :

Lo, in the rear, an Amazon who shoves,
And murmurs to herself « I feel it moves » ;
Herself immobile, nothing can defeat her ;
Rock versus Rock and Petre versus Peter.

(Derrière, regardez, une amazone qui pousse
Se murmurant : « je sens une indéniable secousse » ;
Quant à elle, indomptable, rien ne peut la défaire,
Roc contre roc et Petre contre Pierre.)

Maud Petre, auteur de plusieurs livres sur la question religieuse, aimait que Pontigny fût mi-havre de paix, mi-creuset de débats modernistes. Ce fut elle qui y introduisit le romancier et critique anglais Bernard Wall ²¹.

Peu à peu Maud devint l'infatigable bras droit de Lily Desjardins, cette « abbesse de Pontigny » comme l'appelait Jean Schlumberger ²², toujours vigilante et indispensable, « le cœur chaud et humain de l'entre-

20. Cité par Brugmans dans *Correspondence Gide-Gosse*, pp. 81-2 ; voir aussi Charteris, p. 334.

21. Maud D. Petre, *My Way of Faith*, 1937, Dent, p. 309. Voir aussi Maud Petre, Alfred Loisy, *His Religious Significance*, 1944, C.U.P., et Clyde F. Crews, *English Catholic Modernism. Maud Petre's Way to Faith*, 1984, Burns and Oates. Bernard et Barbara Wall étaient des voisins de Duhamel à Naze-Valmondois, Oise. Voir Bernard Wall, *Headlong into Change. An Autobiography*, 1969, Harvill Press, pp. 56-8.

22. Voir les pages que J. Schlumberger lui consacre sous ce titre dans son « Paul Desjardins » dans *Rencontres*, 1968, Gallimard, pp. 115-27.

prise tout entière », selon la formule d'Enid McLeod²³. À elles deux, elles dirigeaient l'énorme maisonnée que devenait l'abbaye pendant les entretiens. « J'aime déjà Mme Desjardins », écrivit Claude Mauriac lors de sa première visite, « courageuse, charitable, active et qui mène avec une douce autorité, ses soixante-dix invités²⁴. » Dans une certaine mesure l'institution se suffisait à elle-même. Sous la direction de Lily et de Maud une petite compagnie d'ouvriers agricoles travaillaient les champs et les vignobles attendant à l'abbaye, ainsi que le grand potager (pelouse actuellement), au fond duquel, sous les charmes, se trouvait un large bassin en pierre baptisé le « lavabo des moines ». Le blé, le vin, les œufs, les légumes et les fruits étaient presque tous produits sur place.

Peut-être le vecteur le plus important pour la présence de Cambridge — et bientôt de Bloomsbury — à Pontigny fut-il le fils de Georges Raverat (1860-1939), Jacques (1885-1925). Après lecture de *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* d'Édouard Demolins, Raverat père envoya Raverat fils parfaire son éducation à Bedales School dans le sud de l'Angleterre, ensuite à Emmanuel College, Cambridge. Jacques y rencontra Gwen Darwin qu'il épousa par la suite, s'installant près de la ville avec sa femme. Petite-fille de l'auteur de *L'Origine des espèces*, membre donc d'une des grandes familles intellectuelles de Cambridge, voire de l'Angleterre, Gwen (1885-1957) devint un graveur sur bois connu ainsi que l'auteur du charmant *Period Piece* (1952). Georges Raverat, sorte de saint laïque, était l'ami intime de Paul Desjardins, son conseiller financier, et membre fondateur du comité de soutien des entretiens. Ainsi Jacques était-il au courant des activités de Pontigny et, peu avant son mariage, assista, ainsi que Gwen, à l'une ou plusieurs des toutes premières décades, celle du 21 au 30 août 1910, sur *Le Sentiment de vie religieuse*, du 31 août au 9 septembre sur *La Vie ouvrière actuelle* et du 10 au 20 septembre sur *La Poésie contemporaine*, à la deuxième décade de 1911 aussi, sur *La Religion*: « They are all infinitely learned and honest and wise here », écrivit-il de Pontigny à ses amis Cornford, le 22 août 1910. « But Oh Pan ! O Maia ! Where are the gods I knew; so fair, so young, so wise [...] And here am I amid these old sad mortals with kind grave eyes and shrivelled bodies [...] I want to draw these great vaulted rooms. This library might do for Faustus, his study²⁵. » Il était à cette date l'apprenti

23. Enid McLeod, « Pontigny 1924-25 », dans *Living Twice*, 1982, Hutchinson Benham, p. 61.

24. Cl. Mauriac, *Conversations avec André Gide*, p. 215.

25. Lettre inédite de Jacques Raverat à Frances Cornford, 22 août 1910, British Library ; « Ici ils sont tous d'une érudition, d'une sagesse et d'une hon-

de C. H. St. John Hornby à l'Ashendene Press, une presse à bras où l'on imprimait des livres d'art à tirage limité, et Desjardins, qui caressait l'idée d'établir à Pontigny un atelier de production de livres d'art (le groupe de l'Abbaye, à Créteil, avait imprimé en moins d'un an vingt-et-un volumes sur leur presse à bras), était désireux de bénéficier de son expertise. Ce fut probablement à la décade sur *La Poésie*, celle qui accueillit Edmund Gosse, organisée par les écrivains de *La Nouvelle Revue Française*, que les jeunes Raverat rencontrèrent pour la première fois André Gide dont Jacques deviendra l'ami proche. A Frances Cornford, dans une lettre non datée, mais d'août 1910, Gwen, qui avait vingt-cinq ans à l'époque, écrit irrévérencieusement : « We got here this morning. Jacques says practically all the best French poets are here... and Mr and Mrs Edmund Gosse ! which is a blow because Mrs Gosse is so fat and wiggly and we thought it might be Mr and Mrs G. B. Shaw. André Gide is wonderful to look at. There's something inhuman and Augustus John-like about him but he doesn't look so like a convict as this picture makes out. It's more the feeling he gives you when you look at him than an actual portrait. And his tie !!! the apotheosis of spots and artisticness. And there's a musician like Roger Fry with an imperial and some with black beards and some with bristly hair. But the nicest person of all is Mme Desjardins. I've gone flat before her in reverence and love and M. Desjardins talks best ²⁶... » En août 1912, Gide et les Raverat se retrouvèrent à Pontigny.

nêteté infinies. Mais ô Pan ! ô Maya ! où sont les dieux que j'ai connus, si beaux, si jeunes, si sages ? [...] Et me voici parmi ces mortels vieux et tristes aux yeux graves pleins de bonté, aux corps desséchés [...] je veux dessiner ces grandes salles voûtées. Cette bibliothèque conviendrait à Faust, pourrait être son bureau. »

26. Lettre de Gwen Raverat à Frances Cornford, inédite et non datée, de l'Abbaye de Pontigny, British Library. Elle est accompagnée d'une esquisse par Gwen de Gide ; « Nous sommes arrivés ici ce matin. Jacques dit que presque tous les meilleurs poètes français sont là... et M. et Mme Edmund Gosse, ce qui est une déveine, car Mme Gosse est tellement grasse avec les cheveux comme une perruque et nous avions pensé que ce seraient M. et Mme G. B. Shaw. André Gide est merveilleux à regarder. Il y a en lui quelque chose d'inhumain et d'Augustus John, mais il ne ressemble pas autant à un forçat que ne le suggère ce dessin. J'ai plutôt essayé de saisir l'impression qu'il vous fait quand vous le regardez que vraiment dessiné son portrait. Et sa cravate ! L'apothéose des pois et de la bohème. Et il y a un musicien ici qui ressemble à Roger Fry avec une barbe en pointe et certains ont la barbe noire et d'autres les cheveux ébouriffés. Mais la personne de loin la plus gentille c'est Mme Desjardins ; je suis tombée raide de

Le père de Jacques, riche homme d'affaires havrais, possédait le château de Vienne à Prunoy dans l'Yonne, ce qui permettait de faire coïncider vacances familiales et assistance à Pontigny. Ce fut Jacques Raverat qui, par l'intermédiaire des relations universitaires cambridgiennes de Gwen, fit entrer Stewart en relations avec Desjardins, spécialiste, comme l'était le révérend anglais, de Pascal. Lors de la reprise des Entretiens après la guerre, Jacques Raverat, frappé par la sclérose en plaques, était trop malade pour y assister. Mais après la mort prématurée de son mari en 1925, Gwen revint au moins encore une fois à Pontigny en 1930, avec Elisabeth, sa fille aînée adolescente, probablement à l'occasion d'un séjour à Prunoy. C'est cette année-là qu'elle grava sur bois son image de l'abbatiale.



Martin du Gard, dont la fille Christiane avait déjà rencontré Gwen à Londres, fit alors sa connaissance : « nature d'une authenticité exceptionnelle, d'une qualité très particulière, un peu limitée dans ses vues, mais toujours très sympathique ; petite-fille de Darwin, elle offre le bizarre équilibre de moralisme anglais, qui se passe de tout appui religieux, et pour qui la morale est une sorte d'habitude indispensable et presque raisonnée, comme l'hydrothérapie. Elle était avec sa fille, bel animal vigoureux et charnu, de quatorze ans, au visage sensuel, au regard attentif et lent ²⁷. »

Ce premier lien avec Cambridge, établi par Raverat, fut par la suite développé quand Gide, grâce à l'entremise de son ami Jacques, passa tout l'été de 1918 dans cette ville, y faisant la connaissance de la famille

respect et d'amour devant elle, et celui qui parle le mieux c'est M. Desjardins... »

27. Martin du Gard, *Journal*, t. II, pp. 863-4.

Strachey qui avait loué une maison à Grange Road pour la saison. 1918, on s'en souvient, fut l'année de la publication par Lytton Strachey (1880-1932) de *Eminent Victorians*. Il s'agissait d'un recueil de portraits-charges biographiques peu respectueux des mythes qui jusque-là avaient nimbé nombre de héros et d'héroïnes de l'époque victorienne. Sa sœur aînée Dorothy (1865-1960), mariée au peintre français Simon Bussy, offrit de donner des leçons d'anglais à Gide. Celui-ci, bientôt impressionné par l'envergure culturelle des Strachey, de même que par l'intellectualisme de leur milieu, sans parler de ce qu'il avait pressenti sur l'idiosyncratisme sexuel et autre de certains d'entre eux, comprit la contribution qu'ils pourraient apporter à Pontigny, d'autant plus que, en 1922, quand reprirent les entretiens après la guerre, Dorothy était sur la voie de devenir la traductrice anglaise attitrée de ses œuvres. Elle était par ailleurs tombée désespérément amoureuse de lui. Un autre lien entre les Strachey et la France était constitué par une sœur puînée de Dorothy, Pernel Strachey (1876-1951) qui, comme Stewart, enseignait la langue et la littérature françaises à l'université et qui devint plus tard Rector de Newnham College.

Ce fut ainsi que Dorothy et Pernel assistèrent à la seconde décade de Pontigny du 17 au 26 août 1922, mystérieusement intitulée *Le Miroir de l'honneur. Culture de la fierté par la fiction*. Toutes deux figurent, assises sur des chaises de jardin blanches, au premier rang de la photographie du groupe ; le visage de Dorothy, à demi cachée par son chapeau, aussi souriante que sa sœur est sobrement sardonique²⁸. Peut-être cette photo fut-elle prise avant l'aveu traumatique que lui fit Gide, dont les propensions sexuelles avaient facilité la résistance à sa passion, qu'Élisabeth van Rysselberghe attendait un enfant de lui. Ce fut une nouvelle qui la remplit de colère et de jalousie et qu'il avait pris soin de ne lui communiquer que lorsqu'ils descendaient ensemble les marches du réfectoire pour aller dîner, de façon à ce que la bienséance empêchât une explosion en public. Assistait également à cette même décade Miss Mary Burns, personnage sur lequel malheureusement les renseignements nous manquent.

À mesure que Charles Du Bos jouait un rôle grandissant dans l'organisation des décades, l'ouverture vers l'Angleterre se faisait d'autant plus souhaitée. À propos de l'Angleterre il confia à son *Journal* de 1927 « à quel point elle m'est native, indispensable, indiciblement chère²⁹ ». Avec

28. *Paul Desjardins et les décades de Pontigny* (éd. Anne Heurgon-Desjardins), 1964, P.U.F., pl. IV, p. 65.

29. Du Bos, *Journal*, t. III, p. 284, 31 mai 1927.

Gide il discute des présences britanniques souhaitables et il arriva qu'il y ait différence d'opinion. « J'espère beaucoup que l'on aura invité (Middleton) Murry et qu'il aura accepté ; si important que soit Wells, je pense qu'il serait regrettable que l'Angleterre ne fut représentée que par lui surtout étant donné l'absence de Strachey. Pearsall Logan Smith, l'auteur de *Trivia*, serait précieux à cause de l'étendue de ses connaissances et de la subtilité infinie de son goût [...]. Avez-vous envisagé [...] Berenson ? », écrit-il à Gide en juin de cette année 1922³⁰. Sur Smith, Gide était d'un avis différent. La présence du romancier Galsworthy avait été sollicitée, mais, et cette année-là et les suivantes, il avait décliné l'invitation. Dans une lettre à Schlumberger du 12 juillet 1922, Gide écrit : « Je reçois une lettre de Galsworthy qui me dit son espoir de me rencontrer "à Londres ou à Paris"... n'est-il donc pas convenu qu'il viendra à notre décade ? Relance Desjardins, je t'en prie, et éperonne-le. Qu'attend-il ? Tout risque de rater s'il ne se presse. » C'est Desjardins qui, dans une lettre à Gide du 20 avril 1922, lui avait demandé de contacter Galsworthy, Joseph Conrad et Lytton Strachey³¹. Bennett aussi avait été de nouveau pressenti. Devenu à cette date ami de Gide, il avait entre temps, grâce au succès de ses écrits, fait fortune. « Pontigny n'est indiqué ni dans les plus grands ni dans les meilleurs atlas anglais », écrivit-il, « mais j'ai eu le génie de le chercher dans le Grand Larousse. Je vois que c'est près d'Auxerre et tout à fait inaccessible à partir des côtes françaises. Pourquoi tenez-vous ces élégantes réunions dans ces pays perdus. Je serai sur mon yacht tout l'été [...] si Pontigny avait été près des côtes, je serais venu avec le plus grand plaisir³². » Lytton Strachey, lui aussi, avait résisté aux invitations pressantes de Gide, malgré ou peut-être, qui sait ?, à cause de la présence annoncée de Middleton Murry, critique littéraire, veuf de la romancière Katherine Mansfield et ami de Paul Valéry.

30. *Lettres de Charles du Bos et Réponses d'André Gide*, 1950, Corrèa, p. 44, lettre à Gide du 17 juin 1922.

31. Voir *Correspondance Gide-Schlumberger*, 1993, Gallimard, p. 649, et *Deutsch-Französische Gespräche 1920-1950: La Correspondance E. R. Curtius avec Gide, Du Bos et Larbaud*, Frankfurt-am-Main, 1980, Klostermann, p. 181. Les éditeurs de la *Correspondance Gide-Schlumberger* précisent que la brochure intitulée *Reprise des Entretiens d'Été* réunissent les noms de Bennett, Galsworthy, Meredith et Wells comme auteurs de livres qui ont « façonné des hommes d'une certaine qualité, pour qui le bien-être matériel n'est pas chose suprême et sur qui l'intimidation n'a pas de prise », *op. cit.*, p. 649.

32. Lettre à Gide du 28 mai 1922 dans *Letters of Arnold Bennett* (éd. J. Hepburn), 1970, O.U.P., vol. 3, p. 163.



Ce qui reste aujourd'hui
de la célèbre charmille...
(Photogr. David Steel).

À Pontigny les jours se déroulaient avec une douce régularité, au contraire des nuits, du moins dans les dernières années : « dans la nuit, le long de l'église trapue, des couples fuient. Mille liens charnels se mêlent ici à ceux de l'esprit, mille drames du cœur, mille joies aux joies et aux drames de l'intelligence. Jankélévitch m'avait prévenu, "il y a un charme à Pontigny, une grâce spéciale, un mystère" », a écrit Claude Mauriac³³. Le petit déjeuner, où chacun s'asseyait sans ordre préétabli, était servi à 8 h 30, sous les voûtes du réfectoire des moines. Les matinées se passaient chacun en sa chaudière, en études dans la bibliothèque ou en paisibles conversations ou en promenades par deux ou trois le long du Serein, sous la charmille ou *unter den Linden*. Pour le déjeuner de 12 h 30 on était placé en un ordre qui changeait trois fois par décade, de façon à varier les groupements. À Pontigny, tout le monde en convenait, on mangeait bien et le vin était bon : « on ne prétend pas à l'ascétisme », avait dit la brochure préliminaire de 1910, mais « le luxe serait une faute » — il y avait le téléphone aussi, le n° 7 à Pontigny, et deux distributions de courrier. Café sous les charmes, puis vers 14 h 00 on assemblait des chaises en un large cercle, soit au salon, soit, si le temps le permettait, au jardin, pour l'entretien de l'après-midi — trois heures de discussion jusqu'à ce que sonne la cloche invitant à prendre le goûter, au jardin ou dans le réfectoire. Ensuite il y avait encore du temps libre pour la lecture, l'écriture ou la baignade jusqu'à 19 h 30, heure du dîner, après lequel, selon les goûts, promenade digestive ou lecture, musique ou jeux de société, ou encore, pour les couche-tard ou les amoureux, conversations ou rendez-vous sous les ormes à minuit. Le réveil matutinal à la Gosse, par une nymphe diaphane, était strictement hors programme.

La mystérieuse Miss Burns était de nouveau présente, l'été suivant, pour la troisième décade de 1923, de même que Pernel et Dorothy. Une fois de plus Bennett s'était désisté, tout en admettant que « Pontigny, oui, je devrais y aller [...]. Ma vulgarité choquerait certains de vos esprits raffinés, mais j'en tirerais grand profit » ; il suggéra que Maurice Baring pourrait, à l'avenir être invité³⁴. Le sujet en était : *Y a-t-il dans la poésie d'un peuple un « trésor réservé » ?* Pernel avait amené avec elle une collègue de Newnham College, l'helléniste Jane Ellen Harrison (1850-1928), qui vint avec sa compagne, la jeune romancière américaine Hope Mirreles, auteur de *The Counterplot* ; cette présence américaine fut encore renforcée par Edith Wharton (1862-1937) et Walter Berry (1859-1927), un Américain cultivé, né à Paris et fort répandu dans la haute société de la

33. Claude Mauriac, *Conversations avec André Gide*, p. 207.

34. *Correspondance Gide-Bennett*, p. 127.

capitale. Le comte Jean de Pange écrivit à son épouse : « Miss Jane Harrison lut un essai sur le culte de Mnémosyne et le "rite de passage", le bain d'oubli qu'on fait subir aux initiés [...] elle est, paraît-il, une autorité en matière de religion grecque. Elle a enseigné à Cambridge (connaît très bien Frazer) et vit maintenant à Paris avec son amie Miss Mirrlees, qui est ici et qui écrit des romans. Miss Harrison est très âgée et Miss Mirrlees est jeune ³⁵. » Cette fois Lytton avait également été persuadé d'assister à la décade en compagnie de Dora Carrington (1893-1932) et de Barbara Bagenal. Les deux femmes ne séjournaient pas à Pontigny, mais à l'Hôtel du Commerce dans la jolie ville voisine de Vermenton-sur-Yonne où Carrington peignit ³⁶.

Comme Michael Holroyd l'a relaté avec humour, le séjour de Lytton ne fut pas sans désagréments, de même pour Dorothy qui n'envisageait pas avec grand plaisir la perspective de se retrouver là « en famille ». Gide lui avait écrit pour lui dire quelle joie il se faisait de la présence de Lytton, mais quelle inquiétude à la pensée qu'il les trouverait tous idiots. Il n'était pas loin de la vérité. Lytton trouva que les petits déjeuners ainsi que le sanitaire étaient déficients et éprouva presque les mêmes sentiments concernant les discussions, qu'il jugeait soit ternes, soit bien trop sophistiquées. Il ne fut pas impressionné non plus par la lecture que fit Gide un soir d'extraits de l'un de ses ouvrages, « comme un pasteur psalmodiant en chaire ³⁷ ». Parler français le déprimait, bien qu'il le comprît parfaitement, de même que le déprimait encore plus l'indifférence du jeune fils de Desjardins, Blaise, âgé de dix-neuf ans, tout à fait imperméable à ses attentions. Avec Alfred Fabre-Luce, cependant, il s'entendit très bien. Pendant les discussions il demeurait silencieux, ne se détendant vraiment que dans le calme de la bibliothèque. Il fut probablement heureux de partir, bien que sur une des photos de groupe il apparaisse manifestement captivé par l'élégante silhouette du jeune docteur Pierre Lauzel, dont le bras repose sur le dossier de sa chaise ³⁸. Et pourtant les quarante et quelque participants — ils pouvaient être encore plus nombreux — étaient tous remarquables à leur façon et comprenaient Gide, Lacretelle, Martin du Gard, Maurois, Mauriac, Du Bos et Chestov.

Peut-être Lytton pensa-t-il, comme c'était souvent le cas aussi pour Gide, que le vieillissant Desjardins apportait aux débats une surdose de

35. Lettre du 10 août 1924, citée dans *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, p. 396.

36. Jane Hill, *The Art of Dora Carrington*, 1994, Herbert Press, p. 88.

37. Michael Holroyd, *Lytton Strachey*, Penguin Bks, p. 860.

38. *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, pl. VII, p. 160.

gravitas ou que Charlie Du Bos, devenu son aide de camp et l'animateur des décades — « papal [...], luxuriant, recouvrant notre vieux Socrate comme un plant de dahlias son tuteur », *scripsit* Schlumberger, « roi de la fête, ineffablement suave, ductile et disert », *scripsit* Gide, — se montrait d'une ingéniosité excessive³⁹. Il est vrai qu'on était loin de l'intellectualisme bon enfant et du paganisme libertaire de Bloomsbury, du moins en surface, et dix jours ne suffisent guère à dépasser les apparences. Lytton ne revint jamais à Pontigny mais, au milieu de l'hiver suivant, envoya à Gide une « lettre exquise » accompagnant un exemplaire de *Nightmare Abbey* de Peacock, évidemment, nota le destinataire, qui sut apprécier la plaisanterie « en souvenir de Pontigny !!! ». Et Gide de répondre avec humour : « J'apprécie moi-même l'œuvre de Peacock, qui n'a pas son équivalent en France, sauf, peut-être dans nos séances à Pontigny⁴⁰. »

Parlant de Pontigny dans ses *Mémoires*, André Maurois télescope les années 1923, séjour de Lytton, et 1925, séjour de Roger Fry et sans doute d'autres années encore, mais laisse une esquisse humoristique et pointue de l'atmosphère qui y régnait dans les années vingt : « Après le déjeuner, on s'asseyait sous la charmille et la discussion commençait. C'était chaque jour un petit drame car, très vite, se heurtaient la susceptibilité malade de M. Desjardins, la gravité méticuleuse et désespérée de Charles Du Bos, la diabolique malice de Gide et la naïveté de certains étrangers. Roger Martin du Gard, silencieux, son visage de notaire normand doucement impassible, écoutait et, de temps à autre, tirait un carnet pour prendre une courte note. Edmond Jaloux, philosophe, s'ennuyait avec patience et attendait le moment d'aller, à l'auberge de Pontigny, boire un bourgogne honorable. Les Allemands, Curtius et Groethuysen, enveloppaient les idées claires des Français de profondes et vagues abstractions. Charles Du Bos [...] approuvait des yeux Curtius et Groethuysen. Lytton Strachey croisait l'une au-dessus de l'autre ses longues jambes, fermait les yeux, s'étonnait de notre manque d'humour, et s'endormait. "Et à votre avis, Monsieur Strachey, quelle est la chose la plus importante du monde ?" demandait soudain Paul Desjardins. Il y avait un long silence. Puis de la barbe endormie de Strachey sortait une minuscule voix de fausset : "La passion", disait-il enfin avec une suave négligence. Et le cercle

39. *Correspondance Gide-Schlumberger*, p. 794, lettre à Gide du 4 oct. 1925 ; Gide, *Journal*, 3 sept. 1922.

40. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, 1979, Gallimard, t. I, p. 452, et D. A. Steel, « Escape and Aftermath. Gide in Cambridge 1918 » dans *Yearbook of English Studies*, 1985, vol. 15, p. 151, et « Les Strachey, Bloomsbury, Gide et le groupe de *La N.R.F.* », *BAAG*, oct. 1989, pp. 401-29.

solennel, un instant délivré, riait. À quatre heures, la cloche annonçait le thé. On le prenait, comme le déjeuner, dans le réfectoire. Après le dîner, on se réunissait au salon pour des jeux subtils et savants. *Portraits par comparaison*: "Si c'était un tableau, qu'est-ce que ce serait ?" "Une Vénus de Raphael retouchée par Renoir", répondait gravement Roger Fry. *Portraits par cotes*: "Intelligence ?" (il s'agissait de Benjamin Constant) "Dix-neuf", répondait Gide. "Cher ami", interrompait anxieusement Charles Du Bos, "si vous le permettez, je dirais plutôt: dix-huit trois quarts...". "Sensibilité ?". "Zéro", disait Gide. "Comment ?" reprenait Charlie, désolé, "mais au moins la moyenne, cher ami, sinon même douze... ou, plus exactement, douze et demi". Un jour que le mot de l'énigme était Méphistophélès : "Est-il de vos amis ?" demandait à Gide celui qui était sur la sellette. "Je m'en flatte !" affirma Gide, entre ses dents, de sa voix la plus métalliquement infernale⁴¹. »

Deux Anglaises, qui fréquentaient toutes deux les écrivains de *La Nouvelle Revue Française*, commencèrent d'assister aux décades à partir du milieu des années vingt. Il s'agissait d'Ethel Whitehorn et d'Enid McLeod. Ethel Whitehorn (1894-1979) avait rencontré Élisabeth van Rysselberghe au Swanley Horticultural College en 1912 et était devenue son amie intime. Ce fut par son intermédiaire qu'Ethel entra dans le cercle des amis de Gide. Enid McLeod (1896-?), l'une des premières femmes à étudier à l'Université d'Oxford, l'avait rencontrée à Camberwell (Londres) en 1921 et les deux formèrent une amitié durable. Au milieu des années vingt, Enid, plus intellectuelle qu'Ethel (elle devait traduire Colette et publier des biographies d'Héloïse, Charles d'Orléans et Christine de Pisan) avait aussi été agréée par Gide et un grand nombre de ses amis. Ce fut la raison pour laquelle on l'invita à Pontigny en 1924 et de nouveau, avec Ethel, en 1929 ; à partir de cette date elles vinrent fréquemment — Martin du Gard note leur présence en août 1930⁴². En 1924, Jane Harrison et Hope Mirrlees étaient de nouveau présentes ainsi qu'un couple d'Américains, Sandford Griffiths, du *Wall Street Journal*, et son épouse Kate.

Enid McLeod a laissé une bonne description du déroulement des journées : « L'organisation de la décade était en un sens stricte, mais en un autre moins rigoureuse. Le nombre des participants étaient limité à environ cinquante, dont trente-cinq hommes et femmes éminents, tandis que les autres, quinze, étaient en majorité de jeunes gens, souvent des

41. A. Maurois, *Mémoires*, I, *Les Années d'apprentissage*, New York, 1942, Éd. de la Maison Française, pp. 280-2.

42. Martin du Gard, *Journal*, t. II, p. 864.

Normaliens, qui avaient été recommandés par quelqu'un d'important, comme cela avait été le cas pour moi-même. Pour les deux repas principaux, qui étaient remarquablement bons, il y avait un plan de table, qui, je l'imagine, avait été ordonné par Mme Desjardins : chaque jeune personne était assise entre deux célébrités, arrangement plutôt intimidant, qui se révéla, en raison de la bienveillance ambiante, être très stimulant. De toute façon ces places étaient changées tous les trois jours, si bien qu'on avait l'occasion de connaître six des personnalités éminentes. Les entretiens avaient lieu l'après-midi, à un moment où il était assez difficile de rester éveillé après ces bons déjeuners ; ils se déroulaient soit dans le salon au rez-de-chaussée, s'il faisait froid, ou dans le jardin, sous la charmille, une sorte de long tunnel de branchages, quand il faisait chaud. Le matin était laissé libre pour des promenades, au cours desquelles se nouaient maintes amitiés, ou pour des lectures dans la superbe bibliothèque. Le soir les jeunes gens organisaient pour notre divertissement de spirituels jeux intellectuels, des charades ou même des pièces improvisées. À ce que j'ai entendu dire plus tard, l'excellence de ces distractions de 1924 n'a jamais été surpassée⁴³. » On peut se faire une idée de l'atmosphère à la fois sérieuse et légère qui régna à Pontigny vers cette époque en regardant le film d'amateur, tourné en 1925 par les frères Berge, qui aidèrent au financement des réunions, film muet Pathé Baby, conservé dans les archives de Cerisy et où l'on voit Ramon Fernandez, Louis Martin-Chauffier et Jean Fayard se livrer à une danse « espagnole » endiablée⁴⁴.

Dorothy Bussy ne se rendit à Pontigny ni en 1924 ni en 1925. En revanche, cette année, on note la présence d'une certaine Miss Sergent à la décade sur *Nous autres Européens*⁴⁵. Il n'était pas toujours facile à Dorothy de faire entrer Pontigny dans ses plans, car Simon et elle d'ordinaire fuyaient la canicule de Roquebrune et passaient l'été à Londres, au 51, Gordon Square, à Bloomsbury, d'où, de temps à autre, ils faisaient quelques incursions dans la campagne, voire en Écosse. Les frais des entretiens n'étaient pas démesurés : 600 francs tout compris par personne

43. Enid McLeod, *Living Twice*, p. 61.

44. André Berge, médecin né en 1902, est l'auteur de *Réminiscences, souvenirs de ma première vie*, 1975, Émile-Paul, qui contient, pp. 164-87, un chapitre intitulé « Pontigny ». François Berge (1896-1979), ingénieur agronome, avait fondé, en 1924, avec son frère, les *Cahiers du mois* (26 numéros, mai 1924-juin 1927). Voir, pour une courte notice nécrologique de François Berge, le BAAG, juillet 1979, p. 114.

45. Dans les archives de Pontigny-Cerisy figure une photographie d'elle à côté de Du Bos en 1925, cliché aimablement communiqué par Catherine Peyrou.

par décade en 1926 (l'on ne séjournait pas pour moins d'une décade), 350 francs pour les membres du corps enseignant, six élèves des Grandes Écoles étaient accueillis gratuitement. De toute manière, la grande attraction de Pontigny pour Dorothy c'était Gide. Irréductible libre penseuse, elle fut d'abord rebutée par « l'épouvantable charabia » de la brochure diffusée avant les entretiens de 1926 et par la perspective de discuter, pendant dix jours, l'âme et la chrétienté avec Ramon Fernandez et Charles Du Bos. Mais quand Gide confirma qu'il serait là et lui offrit sa compagnie pour quelques jours après Pontigny, elle accepta de venir avec enthousiasme. Ce n'était pas que les non-croyants fussent rares aux réunions de Desjardins, selon le sujet discuté, mais, comme Dorothy, nombreux étaient ceux qui trouvaient l'atmosphère monastico-agnostique des débats peu respirable, et succombaient plutôt au charme des lieux et à l'occasion de revoir, dans les coulisses, de vieux amis, d'en faire aussi de nouveaux. « Je me fous des entretiens, je peuple seulement la charmille », écrivit assez franchement Martin du Gard à Gide en 1937⁴⁶. Après 1926 Dorothy ne visita Pontigny qu'irrégulièrement, en 1929 par exemple, quand Gide et elle saisirent l'occasion d'y réviser son brouillon de traduction de *L'Immoraliste*⁴⁷. Elle vint pour la dernière fois en 1937.

Après Lytton, la personnalité la plus importante de Bloomsbury qui visita Pontigny fut Roger Fry (1866-1934). Écartant les récits d'abbaye cauchemardesque rapportés par Lytton, il y accompagna son ami français Charles Mauron en 1925. Gide connaissait Fry depuis l'été de 1918 et lui avait probablement procuré l'invitation, mais, à la date en question, lui-même se trouvait au plus profond de l'Afrique. Le sujet de la décade, qui se termina le dimanche 6 septembre, était *L'autobiographie et la fiction*. Il y avait une cinquantaine de participants, y compris Mauriac et Maurois. Le précédent samedi matin, Fry fit une communication bien accueillie sur *J. S. Mill*, suivie par une autre de Mauron sur *La Beauté littéraire*. Ses lettres de Pontigny à Helen Anrep et à Marie Mauron sont riches de couleur locale. La première personne qu'il rencontra fut un personnage d'aspect monacal qui le hêla d'un « Salvemini ! ». Fry, croyant entendre une salutation latine, chercha désespérément une réponse romaine appropriée, avant de se souvenir qu'il existait un éminent historien italien de ce nom. Jane Harrison était là « en grande forme et tout à fait grivoise », mais Roger apprécia moins Hope Mirrlees. De même que Lytton, il trouva l'expérience très rhétorique et métaphysique et fort axée sur la reli-

46. *Correspondance Gide-Martin du Gard*, 1968, Gallimard, t. II, p. 112.

47. *Correspondance Gide-Dorothy Bussy*, 1981, Gallimard, t. II, pp. 236-9.

gion, mais malgré tout « ne fut pas dénué d'appuis dans [s]on approche plus modeste et plus empirique ». Néanmoins il trouva divertissant d'observer les agissements de la faune intellectuelle française et fut sincèrement ébloui par les interventions géniales de Ramon Fernandez et du philosophe marxiste Bernard Groethuysen. Avec ce dernier il eut une longue conversation sur « la tyrannie des pédérastes et des sapphistes ». Ainsi que Lytton, il s'entendit bien avec le jeune historien et commentateur politique Alfred Fabre-Luce, qui, à son grand plaisir, lui dit qu'il ressemblait à Érasme. En réponse à ses commentaires, Virginia Woolf lui écrivit : « Vos discussions sur le roman me semblent fascinantes et incroyables — incroyables ici, où tout tournerait au colloque d'été, et la politique et la vie simple et l'idéal et la laideur féminine et la rectitude masculine du pire type s'y immisceraient inévitablement ⁴⁸. »

Bien qu'il appréciait la nourriture et le vin, la campagne environnante ne lui plut pas mais inspira un tableau d'un grand marronnier aux feuilles couvertes de poussière. À Chablis, après avoir quitté Pontigny, il rencontra par hasard le prince Mirsky, Russe émigré et participant de la décennie, avec qui il dîna et eut une discussion intense. Plus tard il la reproduisit sous forme de dialogue. C'est un texte qui confirme l'orientation rationaliste et pragmatique de Fry ainsi que son engagement intellectuel envers la psychologie ⁴⁹.

Fry ne semble pas être revenu à Pontigny. À l'exception de Dorothy aucune personnalité de Bloomsbury ne paraît avoir assisté aux entretiens après 1925. Et pourtant on ne peut s'empêcher de penser que Leonard Woolf, Maynard Keynes ou même Clive Bell (que représentait Pontigny sinon cette *Civilisation* à laquelle il consacra un livre en 1928 ?) y aurait été dans leur élément, aux côtés d'Ernst Robert Curtius, de Malraux, de Saint-Exupéry, de Rivière, de Brunschvicg, pour n'en nommer que quelques-uns. Mais peut-être pas. Après *The Economic Consequences of the Peace*, par exemple, Keynes n'était guère *persona grata* en France, et quant à Virginia Woolf, elle écrivit à T. S. Eliot, en août 1927 : « Qu'est-ce qui peut bien vous faire penser que je suis allée à Pontigny ? On ne m'a jamais sollicitée et il semble qu'on ne s'y rende que sur invitation ⁵⁰. » Pour ce qui était des peintres Vanessa Bell et Duncan Grant, du côté plus bohème de Bloomsbury, si impeccablement haute société qu'il

48. *A Change of Perspective. The Letters of V. Woolf, III, 1923-28, 1977*, Hogarth, p. 208.

49. Reproduit dans Denys Sutton, *Letters of Roger Fry*, vol. 1, pp. 70-4. Pour les lettres de Fry de Pontigny voir *ibid.*, vol. 2, pp. 577-83.

50. *A Change of Perspective*, p. 413.

fût, ce n'était pas tout à fait le genre de Pontigny. Et Pontigny n'était probablement pas assez païen pour eux. Bien qu'il aimât ses séjours bourguignons et les à-côtés informels des entretiens, Roger Martin du Gard, incroyant enclin à l'athéisme, considérait la moralité laïque de Pontigny comme une forme camouflée de la religion et voyait volontiers en Paul Desjardins, malgré sa tête de faune, un moine manqué. L'image de la « cathédrale désaffectée » à laquelle on a comparé Renan (ou était-ce Pater ?) a aussi été accolée à Pontigny. Quand, en 1931, on considéra la très désirée présence de H. G. Wells pour la décade sur *La Colonisation et ses crises actuelles* — rappelons qu'il était déjà venu en 1910 et on avait vivement souhaité sa participation en 1922 — un certain frisson se propagea parmi les rangs des décadistes à la pensée qu'il se présenterait ouvertement accompagné de sa maîtresse et secrétaire⁵¹.

Au fil des ans il y eut d'autres présences anglo-saxonnes épisodiques — et des absences. Bernard Berenson ne vint jamais, malgré une invitation de Du Bos, qui espéra également y attirer T. S. Eliot : « Parmi vos compatriotes j'ai demandé leur présence à Logan Pearsall Smith, T. S. Eliot », écrit-il dans une lettre à Middleton Murry du 13 juillet 1927 enjoignant ce dernier à venir, accompagné de l'auteur de la *Waste Land*, à la deuxième décade de l'année sur *Le Romantisme en sa profondeur*, d'où sans doute l'écho, relevé plus haut, que renvoya à Eliot Virginia Woolf dans sa lettre de 1927. Le poète y assista-t-il, avec ou sans Murry, cette année-là, qui fut celle et de sa conversion à l'église anglicane fin juin et de son adoption, en novembre, de la nationalité anglaise⁵² ? Selon le Guide Vert Michelin et le Guide Bleu Hachette *Guide Littéraire de la France*, Eliot a effectivement participé aux décades. En ce qui nous concerne nous n'avons trouvé aucune trace documentaire certaine de son passage⁵³. À la décade sur *La Solitude* de 1935 on vit Alan Boase, pro-

51. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, dans *Cahiers André Gide* 5, 1974, Gallimard, p. 149.

52. Voir « Neuf lettres inédites » dans *Cahiers Charles Du Bos*, n° 3, pp. 30-1. Nul éclaircissement sur la présence ou non d'Eliot à Pontigny dans le *Journal* de Du Bos ni dans le chapitre que Charles Dédéyan a consacré aux « Entretiens de Pontigny » dans son livre *Le Cosmopolitisme littéraire de Charles Du Bos*, 1967, SEDES, chap. 8. C'est à l'amabilité de Michael Tilby que je dois l'indication de ces références.

53. Guide Vert Michelin *Bourgogne-Morvan*, p. 129 ; Hachette « Guide Bleu », *Guide Littéraire de la France*, 1964, Hachette, p. 327. Du Bos fait mention d'Eliot dans une lettre à Berenson du 21 juin 1926, dont un fragment est reproduit dans *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, p. 196. Le volume de la correspondance d'Eliot concernant ces années-là n'a pas encore été publié. Au-

fesseur de français à l'Université de Glasgow, ainsi que Green, professeur à Oxford⁵⁴. Au printemps de 1937, l'organisation du programme *Anti-Babel*, distinct des entretiens d'été, rassembla un certain nombre de jeunes britanniques des deux sexes, parmi eux « deux descendants de Darwin » (dont l'un qui enseigna plus tard à Cambridge), « un facteur anglais » et le poète gallois Alun Lewis, qui sera tué plus tard à la guerre. Ensemble ils représentèrent trois scènes de *Roméo et Juliette*. Le Révérend Hugh Stewart parla de nouveau sur Pascal⁵⁵. En outre, à partir de la fin de 1928, le programme éducatif pour adultes du « Foyer d'études et de repos » attira un certain nombre de visiteurs anglais⁵⁶.

Gide, qui avait participé, dès le début, à l'organisation des entretiens — avec ceux de Desjardins, Arthur Fontaine et André Michel, son nom est l'un des quatre qui figurent sur la toute première brochure publicitaire de 1910 —, joua un rôle fondamental dans la présence des Anglais à Pontigny, comme du reste, bien entendu, dans la participation des écrivains de quelque nationalité qu'ils fussent. En fait les Anglais à Pontigny se séparent en deux catégories : ceux qui étaient des amis directs de Gide ou des amis d'amis ou des correspondants et ceux que, avant leur venue, il ne connaissait guère ou pas du tout, ce dernier groupe étant de loin le moins important et comprenant, notamment les visiteurs ecclésiastiques ou universitaires tels Stewart et Lilley ou les catholiques modernistes telle Maud Petre. Mais la présence des grands noms du monde anglo-saxon littéraire ou intellectuel, Gosse, Wells, Strachey et tous les rapports avec Bloomsbury sont attribuables, par l'entremise de Jacques Raverat parfois, au réseau de communication que Gide avait commencé d'établir, à partir de 1910 environ, c'est-à-dire précisément à la même époque que les débuts de Pontigny, avec l'Angleterre. C'est sa rencontre, à Pontigny, avec Jacques Raverat qui élargira, à son tour, le cercle de ses contacts outre-Manche.

Pontigny avait commencé dans la tragédie — la noyade dans le bief du petit Jean — et finit en tragédie. Le jour de la déclaration de guerre, on annula la décade anglo-française qui allait commencer. Les participants se dispersèrent. Aline Lion, une « décadiste » anglaise excentrique, qui prétendait être la fille naturelle d'Édouard VII, conduisit Gide dans le

cune mention de Pontigny dans les biographies publiées jusqu'ici.

54. Renseignements aimablement communiqués par Pascal Mercier, d'après les carnets inédits de Jean Schlumberger.

55. *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, pp. 144 et 146.

56. *Ibid.*, pp. 133 et 212.

Midi. Le troisième fils des Desjardins, Blaise, qui avait tant charmé Lytton Strachey, allait être tué au combat en 1940 (la guerre précédente leur avait enlevé leur second fils, Michel), mais seulement après la propre mort de Paul Desjardins en avril de la même année, peu après la débâcle. On l'enterra, sous une simple dalle, dans le cimetière de l'abbaye. Mme Desjardins et son unique fille Anne étaient les seules survivantes de la famille. Hugh Fraser Stewart rapporte une histoire émouvante : « Un officier allemand, en uniforme, et claquant les talons, se présenta à Mme Heurgon, la fille de Desjardins, laissée seule à la maison et demanda à en voir le maître. En apprenant qu'il était décédé, il exprima ses regrets, car il avait entendu dire qu'il était un ami de la paix qui avait fait preuve de bienveillance à l'égard des Allemands. Sa propre femme (ou belle-sœur) avait eu le privilège d'assister à un entretien par le passé et il aurait été heureux de l'en remercier : "Madame, puis-je vous être d'aucun service ?". "Oui, vous pourriez aider ma mère à entrer en contact avec mon frère qui est blessé dans un hôpital". Ceci fut fait et le contact dûment établi, mais trop tard ⁵⁷. » Quelque temps après, les Allemands pillèrent Pontigny, détruisant le contenu de sa riche bibliothèque. Mais même aux heures noires de la guerre l'esprit de Pontigny survécut... aux États-Unis, à Mount Holyoake, South Hadley, où deux exilés français, le médiéviste Gustave Cohen (1879-1958) et le poète-philosophe Jean Wahl (1888-1974) recréèrent une tradition estivale qu'ils avaient connue et perdue, sur les pelouses d'un collège pour jeunes filles du Massachusetts ⁵⁸.

Après la guerre, aidée par Paule Crespin (1889-1967), ancienne étudiante de Paul Desjardins de l'E.N.S. de Sèvres, devenue sa dame de compagnie, Lily Desjardins vendit l'abbaye et ses terres de façon à concentrer ses efforts sur le sauvetage de son château familial à Cerisy-la-Salle, qui avait lui aussi subi des dégradations — moins cependant que le village de Cerisy, à quelques centaines de mètres, anéanti par les bombardements américains. C'est grâce à ses efforts, à ceux d'Anne Heurgon-Desjardins, de ses filles Catherine Peyrou et Édith Heurgon, de Jacques Peyrou aussi, que le château de Cerisy est devenu, dans la tradition de Pontigny, le Centre International Culturel que l'on connaît, renommé pour ses colloques internationaux, dont deux colloques Gide en 1964 et 1996 ⁵⁹.

57. H. F. Stewart, « Pontigny », dans *Studies in French Language...*, p. 223.

58. Voir Nadia Margolis, « Exiles in Arcadia : Gustave Cohen and the Colloques de "Pontigny-en-Amérique" (1942-44) », *French Studies Bulletin*, Winter 1995, pp. 12-4.

59. *Les Entretiens sur André Gide*, sous la direction de Marcel Arland et de Jean Mouton, Paris/La Haye, 1967, Mouton, 303 pp., reproduisent les communi-

Quant à cette seconde « fille » de Cîteaux qu'est l'abbaye de Pontigny, ou du moins cette partie qui appartenait à Paul Desjardins, après avoir été de nouveau occupée par des ecclésiastiques, dans la période de l'après-guerre, d'abord par les Pères de Saint Edme, ensuite, à partir de 1954, par les prêtres de la Mission de France, qui y gardent toujours leur siège officiel, elle appartient depuis 1968 à l'ADAPT, un centre qui s'occupe de la formation et de la réinsertion dans la vie active des handicapés sociaux. L'Association des Amis de Pontigny, fondée en 1985 et forte de quelques 400 membres, y tient une librairie, tout en organisant différentes activités culturelles, dont des concerts renommés⁶⁰. Elle veille ainsi à la sauvegarde et à la mise en valeur de l'abbaye et de ces bâtiments conventuels qui, sous l'égide de Paul Desjardins, furent, pendant un mois, chaque été, dans la période de l'entre-deux-guerres, un des hauts lieux de l'intellectualisme et de la culture français et européens.

cations du colloque de 1964 (6-14 sept.).

60. Association des Amis de Pontigny, BP 6, 89230 Pontigny, tél. 03.86.47.54.99, Fax 03.86.47.84.66. L'Association publie d'occasionnels bulletins, dont un, Pontigny. Les Décades de Pontigny (réédition), 32 pp., avec illustrations, est consacré aux Entretiens d'Été (30 F).

Ajoutons que l'on retrouve Pontigny dans *L'École du Sud* de Dominique Fernandez (1991, Grasset), dans la deuxième partie de laquelle, sous guise de la fiction et avec la liberté qu'elle confère, l'auteur évoque, sous son nom véritable, le personnage de Desjardins et l'amour entre son père (Ramon Fernandez) et sa mère dans le contexte de leur participation aux Entretiens d'Été ; renseignement dû à l'amabilité de Mme M.-O. Rolland.

Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny

par

DAVID STEEL

ROGER FRY avait cinquante-neuf ans lorsqu'il assista aux « Entretiens » de Pontigny en 1925, où la décade du 27 août au 5 septembre était consacrée à « L'Autobiographie et la fiction » (voir l'article précédent). C'est par l'entremise de Gide qu'il s'y trouva, bien que, cet été-là, celui-ci ne pût être lui-même présent, étant parti, au mois de juillet, avec Marc Allégret, pour le Congo.

Gide avait rencontré Fry pour la première fois chez les Strachey au 8, Grange Road, Cambridge, lors du séjour qu'il fit dans cette ville en l'été 1918. Les deux hommes, qui avaient un ami commun en la personne du mécène allemand le comte Harry Kessler, étaient contemporains ou presque, l'écrivain français ayant deux ans de moins que le critique d'art anglais. Élevé dans une des grandes familles quaker de Londres — son père, Sir Edward Fry, botaniste amateur, était un éminent juriste —, Fry avait poursuivi des études scientifiques à Cambridge, où la fréquentation du philosophe John Ellis McTaggart, de l'historien Goldsworthy Lowes Dickinson le firent bientôt dévier vers les sciences humaines et notamment la littérature et les beaux-arts. À la consternation de ses parents, puritains assez sévères, il voulait non seulement étudier la peinture, mais, pire encore, devenir peintre, une vocation que confirma un séjour qu'il fit en Italie, suivi d'un voyage en France. C'est la France qui, selon Virginia

Woolf, « devait signifier plus pour Roger Fry qu'aucun autre pays ¹ ». Reconnu spécialiste de Bellini et de Giotto, devenu critique d'art pour l'*Athenæum*, il se fit vite un nom comme conférencier, avant d'être attiré à New York par le grand collectionneur Pierpont Morgan, auprès duquel il consentit à servir de conseiller-expert. Peu après, il accepta un semblable poste auprès du Metropolitan Museum dont Morgan était le mécène principal. L'appétit culturel, ou social, de Morgan était parfois difficile à concilier avec les besoins du musée en matière d'acquisitions. Fry revint en Angleterre, où il ressuscita le *Burlington Magazine* (revue fondée en 1903 et consacrée, comme actuellement, à l'histoire de l'art). Ayant pris connaissance, dès 1906, de l'œuvre de Cézanne et conscient de son importance (il traduisit pour le *Burlington Magazine* l'important essai que Maurice Denis consacra au peintre dans *L'Occident* en 1907), il entreprit de présenter la nouvelle peinture française à ses compatriotes. L'exposition, fort controversée, *Manet and the Post-Impressionists*, qu'il organisa en novembre 1910 à Londres, suivie bientôt d'une seconde manifestation en octobre 1912, ébranla le public, dessilla les yeux de beaucoup et représenta un moment décisif dans l'histoire de la peinture et du goût esthétique en Angleterre. Peu à peu Fry, qui entre temps ne cessait lui-même de peindre, devint, de par ses écrits et ses activités, le chef de file intellectuel de la critique d'art contemporaine en Angleterre.

Son désespoir devant le sort de sa femme, internée à vie dans un asile psychiatrique, fut dissipé par un amour naissant pour le peintre Vanessa Bell, sœur de Virginia Woolf et femme du critique d'art Clive Bell. Depuis ses débuts vers 1910, Fry faisait partie du Bloomsbury Group, en était devenu, avec Lytton Strachey et Virginia Woolf, un des piliers et faisait de fréquents séjours à Charleston Farmhouse, la retraite campagnarde de cet ensemble d'amis peintres, écrivains et critiques, qui comprenait également l'économiste Maynard Keynes. Y étaient de rigueur la libre pensée, l'engagement au travail créateur, l'esprit de sérieux, le don aussi du propos léger... ainsi qu'une tolérance sexuelle absolue. C'est avec l'aide de plusieurs de ces amis du groupe, dont Duncan Grant, que Fry, pendant la première guerre mondiale, fonda les Omega Workshops, atelier de production de meubles, de tissus et d'objets d'art d'un style décoratif moderniste. Le talent de Grant dans ce domaine fit que Jacques Co-

1. Virginia Woolf, *Roger Fry*, Londres : Hogarth Press, 1940 (Peregrine Books, 1979, pp. 233-4). Depuis est paru, de Frances Spalding, *Roger Fry, Art and Life*, Londres : Elek/Granada, 1980. Notons aussi le livre de Donald Laing, *Roger Fry : an Annotated Bibliography of the Published Writings*, Londres-New York : Garland, 1979.

peau l'invita, en 1913, à créer les décors pour *La Nuit des Rois* qu'il montait au Vieux-Colombier².

Plutôt que de Lytton Strachey, plus jeune que lui et auquel ne le lièrent jamais de profondes affinités électives, Fry était un ami de ses sœurs, Dorothy Bussy (née Strachey) et Philippa. En l'absence permanente de sa femme, Hélène, il habitait avec sa fille Pamela, née en 1902 (plus tard Pamela Diamand), encore lycéenne, qui avait le même âge à peu près que Marc Allégret. Il avait établi lui-même les plans novateurs de sa maison « Durbins », près de Guildford dans le Surrey où il logeait une belle collection de peintures et de sculptures, dont des œuvres de Lhote, Vlaminck, Thiesson et Marchand. Dans l'été de 1918 Gide et Marc (Marc et Pamela furent bientôt amis) y passèrent le week-end des 14 et 15 septembre avant de raccompagner leur nouvel ami à Londres, le soir du 16, assister à une représentation de *Prince Igor* au théâtre du Coliseum à Charing Cross, montée par les Ballets Russes. C'est avec émotion qu'ils rencontrèrent Diaghilev et Massine dans les coulisses après le spectacle.

La rencontre de Gide signifiait beaucoup pour Fry. « Cambridge était exquis », écrivit-il à Vanessa Bell, le 23 août 1918, « surtout Gide, qui semble déjà un vieil ami. Nous avons discuté littérature surtout, mais manifestement il s'y connaît en peinture. Nous devons aller ensemble à Dulwich voir les Poussin pour lesquels il a une véritable passion³ ». Fry et les Bussy dînèrent avec Gide à Merton House, que le mathématicien Harry Norton avait temporairement prêtée au voyageur français, invités par Betty et Lucy Norton, les sœurs du propriétaire absent. Gide dit combien il aimait les tableaux de Simon et admira un Picasso et un Duncan Grant que Norton possédait. Depuis plus d'un an Fry s'était attelé à la tâche de traduire Mallarmé en anglais. Il était ravi de rencontrer non seulement quelqu'un qui partageait son admiration pour le poète mais aussi un écrivain qui l'avait connu personnellement. Il soumit ses brouillons à Gide pour qu'il les commentât. Lorsque l'édition posthume des traductions de Fry parut à Londres en 1936, l'aide de Gide, de Valéry et de Pip-

2. V. Denys Sutton, « Jacques Copeau and Duncan Grant », *Apollo*, n° 86, août 1967, pp. 138-41.

3. *Letters of Roger Fry*, ed. Denys Sutton, Londres : Chatto, 1972, 2 vol., t. II, p. 431 ; les références ultérieures à cette édition des lettres de Fry seront placées après les citations dans le texte de l'article. Le premier volume de cet ouvrage contient un court essai biographique sur Fry et une utile chronologie des faits marquants de sa carrière.

pa Strachey fit l'objet des remerciements de l'auteur⁴. Cet effort de travail en commun, bien que de courte durée, servit à renforcer leurs liens. À Charles Vildrac Fry écrivit le 10 octobre : « André Gide était là, il est resté quelques jours à Guildford et nous avons tant à nous dire. Il vous admire énormément. Il compte beaucoup sur vous et sur votre influence, mais, actuellement, il est fort pessimiste et prévoit une lutte féroce entre les idées réactionnaires et superstitieuses d'un côté et les attitudes grossièrement matérialistes de l'autre et il ne sait pas lesquelles seraient les plus répugnantes. C'est un personnage très sympathique et nous nous trouvons presque toujours en accord. Sur ses conseils je viens de lire le *Péguy* de Daniel Halévy, l'avez-vous lu ? » (II, pp. 435-6).

Fry s'était aventuré fort loin dans la littérature française ; il avait lu Proust, Romains, Bloch, Charles-Louis Philippe, Jouve et était un ami de longue date de Charles Vildrac, qui était non seulement poète et dramaturge mais aussi marchand de tableaux avisé, tenant galerie 16 (plus tard 11), rue de Seine de 1909 jusqu'à 1930. Gide, Gallimard, Rouveyre, Bourdelle y passaient. Fry ne se sentait aucunement inférieur à Gide dans son appréciation de la poésie de Mallarmé : « André Gide », écrivit-il à sa sœur Agnes, « un grand mallarméen, est venu ici, et j'ai eu le plaisir de comparer mes notes et de lui montrer mes traductions. À ma grande surprise, il n'a pas pénétré aussi loin que certains d'entre nous dans le désenchevêtrement des mystères subtils de son sens » (II, p. 432, 5 sept. 1918). L'importance de la rencontre avec Gide se révèle aussi dans d'autres de ses lettres : « Gide a passé ici le week-end dernier. C'était merveilleux », écrivit-il avec enthousiasme à Pippa Strachey, « il est un grand événement dans ma vie. Je n'aurais jamais soupçonné que quelqu'un puisse correspondre mentalement de façon si exacte à ce que je veux. C'est passionnant au plus haut degré. Et quand il s'est installé au clavecin et a joué tous les vieux airs italiens comme jamais personne avant lui et comme j'ai toujours rêvé qu'ils soient joués, cela semblait trop beau pour y croire » (II, 433 ; 5 sept 1918). Le clavecin, précisons-le, était une création d'Arnold Dolmetsch et décoré par Fry lui-même. Dans des lettres à Charles et Rose Vildrac, il loue le charme de son nouvel ami, son libéralisme et son goût pour la poésie de Vildrac. Ses correspondants, qui considéraient

4. Mallarmé, *Poems*, translated by Roger Fry with commentaries by Charles Mauron, Londres : Chatto, 1936, p. 308. Dorothy Bussy en fit le compte rendu dans *Time and Tide*, 9 janv. 1937, pp. 46-7, texte reproduit dans Erica Foulkes, « Un texte perdu — et retrouvé — de Dorothy Bussy », *BAAG*, n° 84, oct. 1989, pp. 473-7 ; cet article contient aussi une esquisse des rapports Fry-Mauron-Bloomsbury.

Gide comme un réactionnaire catholicisant, étaient sceptiques. Fry n'en démordit pas. « Je ne suppose pas qu'il soit capable d'être vraiment réactionnaire. S'il l'avait été aurait-il recherché la compagnie de gens tels que Lowes Dickinson qui est l'un de nos propagandistes les plus pacifistes et progressistes ? » (II, 444, à Charles Vildrac, 9 février 1919).

Avant son départ pour la France, Fry peignit un portrait à l'huile de Gide, dont il vendit plus tard l'esquisse, mais à contre-cœur, à Arnold Bennett et qui était accroché au mur de l'appartement que celui-ci occupait à Cadogan Square. Il s'agit d'une huile sur bois (48 x 63,5) qui avait au verso un paysage. En en prenant livraison, Bennett ne vit que le paysage, crut à une erreur et le renvoya avec un vif mot de protestation. Fry le réexpédia, avec une note d'explication, lui souhaitant « que de savoir le paysage au verso ne vous gâche pas le plaisir du recto ». Bennett se méfiait de Fry qui avait, semble-t-il, fait livrer par inadvertance une table de fabrication Omega à la femme de l'écrivain au lieu de sa maîtresse ⁵. Quant au portrait, il en fit don à Gide, accompagné du cadeau d'un petit livre de gravures sur bois ⁶. Une correspondance s'ensuivit qui continua de façon sporadique jusqu'en 1927. Les lettres de Gide à Fry semblent avoir disparu. On connaît quatre lettres de Fry à Gide, toutes en anglais et qui sont conservées au Fonds Gide de la Bibliothèque Doucet. La première lettre de Fry date du 26 décembre 1918 ⁷. Fry envoya à Gide *The Mark on the Wall* de Virginia Woolf ; Gide, en retour, un volume de Léon-Paul Fargue, *La Jeune Parque* de Valéry, que Fry, malgré quelques réserves, trouva excellent. Il s'intéressait à monter une exposition d'art moderne anglais à Paris (il en avait déjà organisé une en 1912) et sollicita les conseils de Gide. Quand Fry n'écrivait pas, Dorothy Bussy tenait Gide informé de ses activités. Les deux hommes se rencontrèrent brièvement au début d'août 1920 lorsque Gide se trouva de nouveau en Angleterre. Un autre échange de vues sur Mallarmé eut lieu, Gide approuvant les traductions de Fry (II, 486). En août 1921 ils se rencontrèrent tout à fait par hasard sur la plage d'Hyères, se revirent le 9 avril 1922 à Paris à la Villa Montmorency et à l'hôtel de Lady Colefax, puis la première

5. V. Frances Spalding, *op. cit.*, pp. 217-9.

6. Il s'agit de Roger Fry, *Twelve Original Woodcuts by Various Artists*, Londres : Omega Press, 1918.

7. Cette première lettre est publiée dans D. A. Steel, « Escape and Aftermath. Gide in Cambridge, 1918 », *Yearbook of English Studies* (MHRA), vol. 15, 1985, pp. 146-7 ; les trois suivantes, du 9 févr. 1919, 15 déc. 1922 et 27 sept. 1927, sont publiées (celle de 1922 en partie seulement) dans *Letters of Roger Fry*, II, pp. 445-7, 530 et 616-7 respectivement.

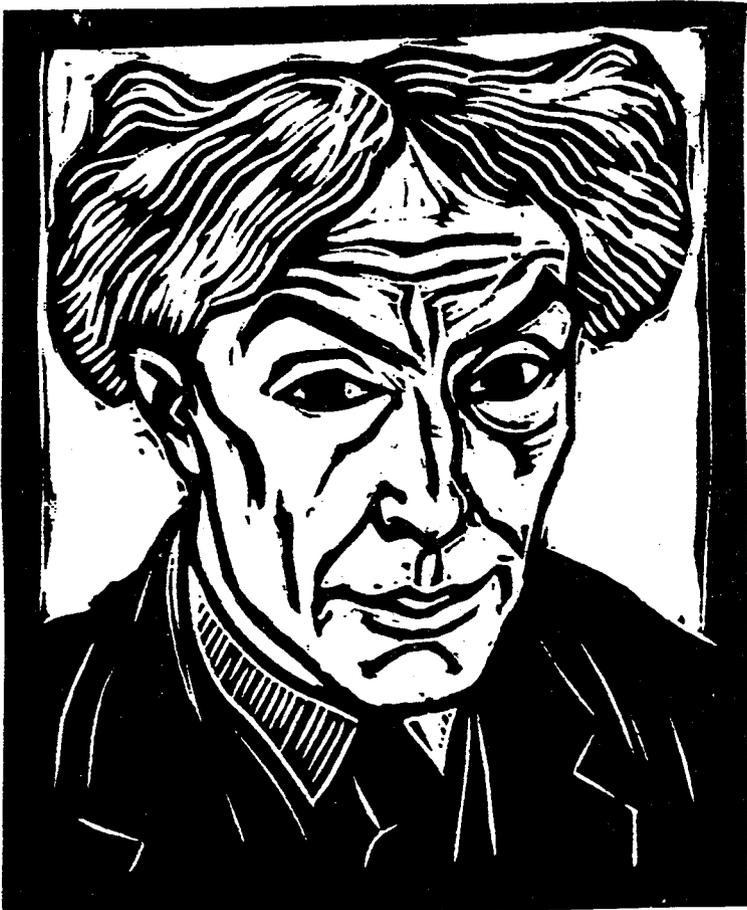
semaine de septembre 1924 à Chartres ⁸. Dans cette période d'après-guerre, Fry, qui avait publié son plus important livre, *Vision and Design*, en 1920, était à l'apogée de sa carrière et de sa réputation.

Dans l'été de 1925, il se fit accompagner à Pontigny par Charles Mauron, alors âgé de vingt-six ans et inconnu en France, comme du reste en Angleterre. Desjardins ou Du Bos (mais aucune lettre d'eux dans les Fry Papers à Cambridge) ou Gide avait sans doute cédé au plaidoyer de Fry en ce qui concerne la présence de ce jeune homme qui connaissait déjà de sérieux troubles de la vision. Lorsque Gide avait visité Cambridge en 1918, Fry ne connaissait pas encore Charles et Marie Mauron. Il avait fait leur rencontre tout à fait par hasard aux Baux en 1919, lors d'une de ses randonnées dans cette Provence devenue sa terre d'élection et où il adorait peindre. Elle était institutrice et lui étudiant en chimie à la Faculté de Sciences de Marseille ; il avait vingt ans, Fry cinquante-trois. Mais vers 1924-1925, menacé d'une cécité incurable, Mauron avait dû se retirer d'un poste de maître de conférences en chimie industrielle à la même Faculté. Si Fry tenait tant à l'aider, c'était non seulement à cause de son manifeste talent intellectuel et du malheur qui le frappait, mais parce que Mauron faisait partie intégrante de cette Provence de Cézanne que l'Anglais aimait tant (plus tard Mauron sera maire socialiste de Saint-Rémy-en-Provence), et qu'il représentait en outre ce que Fry avait été, un jeune scientifique, fidèle au pragmatisme de la méthode expérimentale, mais tenté par l'art et l'esthétique. Isolé dans sa province et par sa cécité grandissante, malgré son courage et ses dons intellectuels, il manquait d'appuis pour s'établir dans le monde des lettres de la capitale.

Comptant sur un séjour en France pour le guérir d'une infirmité affectant son genou, Fry s'établit, pour une partie du mois d'août, à l'Hôtel du Commerce à Auxerre, afin de peindre dans la région. Mauron l'y rejoignit le 24 et les deux amis partirent pour Pontigny le 27. Dès le 29 août, Fry écrit, de Pontigny, à Helen Anrep, la femme du sculpteur en mosaïque Boris Anrep ⁹, qui était devenue sa compagne (les mots en italique sont en français dans l'original) :

8. V. *Journal 1887-1925* (éd. Marty, Gallimard, 1996), pp. 1134 et 1257, et *Correspondance Gide-Bussy*, Gallimard (CAG 9), t. I, p. 342. Fry était connaisseur aussi de l'art gothique. Lors de l'achat par le Victoria and Albert Museum d'un ange en pierre du XII^e siècle, de l'école française de Chartres, Fry le compara à ceux du grand portail ouest de la cathédrale, v. « A Chartres Sculpture for South Kensington », *Burlington Magazine*, juillet 1929, p. 3.

9. Fry publia « Modern Mosaic and Mr. Boris Anrep » dans *The Burlington Magazine* de juin 1923, pp. 272-8 (illustr.).



Autoportrait.
Bois de Roger Fry
(*Twelve Original Woodcuts by Various Artists,*
Omega Press, 1918).
Reproduit avec l'aimable autorisation de Mme A. Cole.

Je t'ai promis un rapport sur cet endroit curieux. Les cartes postales te montreront à quoi il ressemble. Un assez vaste enclos, entouré de hauts murs à l'intérieur desquels des champs, des vergers, un ruisseau, des avenues, un jardin, le bâtiment monastique et puis, d'un côté, la grande église. En arrivant, la première personne que le hasard nous fit rencontrer ressemblait à un jovial moine en civil qui m'aborda en disant « Salvemini ». Mon Dieu ! me suis-je dit, c'est la salutation monacale et il faut que je réponde quelque chose comme « Salvebitis ». Il me semblait vaguement que « Salvemini » devait faire partie d'un verbe latin signifiant « saluer » et j'avais honte de ne pas savoir la forme correspondante appropriée, mais après quelques instants d'hésitation m'est revenu à l'esprit le nom d'un savant italien et, bien que je le crusse enfermé dans une prison fasciste, je devinai que ce pouvait bien être lui, donc répondis par mon nom et tout s'est bien passé¹⁰.

Au dîner, comme c'était le premier soir, on appela le nom de chacun pour lui désigner une place. On la garde pendant trois jours, après quoi on nous alloue une place différente. Une cloche monastique nous appelle pour les repas que nous prenons au réfectoire. Lorsque nous sommes arrivés, tout le monde prenait le thé et tu remarqueras qu'autour du pilier central a été aménagé un petit bassin avec une ou deux marches qui y descendent. Scrutant vaguement la foule inconnue afin d'y repérer quelque visage familier j'ai presque fait un début archisensationnel — j'ai failli tomber dans le bassin. On m'a placé entre Mme Salvemini et Jane Harrison. C'est une chance car Jane est toujours charmante et en excellente forme et tout à fait grivoise et Mme Salvemini est assez âgée pour ne pas être férue de mysticisme, de métaphysique ou de nationalisme forcené. En fait c'est une femme très cultivée et très charmante, d'apparence qui ressemble curieusement à Virginia [Woolf], sauf, bien entendu, qu'elle est loin d'être aussi belle ou d'avoir le quart même de son génie. Mauron et moi habitons une annexe à l'extrémité de l'enclos monastique. Le petit déjeuner est à 8.30, on est libre jusqu'au déjeuner à 12.30 — après lequel *l'entretien* commence, dans le salon. Le tout est présidé par le vieux M. Desjardins, qui ouvrit la cérémonie avec une longue présentation, infiniment *soignée*, sur les buts et les intentions, l'esprit de coopération cordiale *et patati patata*.

Il y a une sorte de Vice-Président, féroce rival, soit dit en passant, de Desjardins (qui est plutôt vieux et frère) en la personne de Charlie Du Bos, qui sert de rapporteur, faisant sans cesse le bilan, dirigeant la discussion et invitant les gens à parler. L'une des clefs de tout le contexte est que Desjardins et Du Bos ont des tempéraments d'hommes d'église, mais sans chaire et ont l'occasion ici d'élaborer et de mener une à une à leur fin de grandes phrases déclamatoires, tout en se pourléchant de termes abstraits.

Du Bos, qui parle le plus, énonce avec l'extrême lenteur, la délibération et

10. Gaetano Salvemini (1873-1957), historien et intellectuel engagé, publia de très nombreuses études sur l'Italie ancienne et moderne ; opposant au fascisme, il dut fuir l'Italie en 1925.

l'intonation onctueuse d'un prédicateur né. Il adore toute les sortes de subtilité analytique et d'abstraction métaphysique et à chaque pause dans les débats il réussit à complètement *embrouiller* les choses en enveloppant le sujet dans une fine brume métaphysique. Et lui et Desjardins sont toujours en train de trouver quelque chose « qui *me paraît particulièrement frappant* ».

La première question concerne la nature de l'autobiographie. On a commencé avec une brève communication sur saint Paul par un jeune homme qui fit une analyse géniale de l'attitude de saint Paul, qui a révélé un état d'introspection morbide tout à fait choquant (je veux dire chez St. Paul ¹¹). Tout ici revient *au christianisme*, soit dit en passant. Il paraît que, en parlant de lui-même, saint Paul se sentait justifié, parce qu'il était *élu de Dieu*, puisqu'on avait proposé que seul l'esprit chrétien pouvait attribuer à l'âme individuelle une signification qui méritait la recherche autobiographique. Ici j'ai suggéré qu'il était tout à fait impossible d'obtenir l'objectivité nécessaire pour tout jugement de valeur scientifique ou artistique, si l'on était déraisonnable au point de supposer que l'on fut *élu de Dieu*, et qu'en fait l'esprit chrétien, quel qu'il fût, impliquait une sorte d'orgueil incompatible avec une telle objectivité.

Comme tu vois le débat s'est engagé tout de suite et depuis j'ai de temps à autre mis un bâton dans les carillons à roues des prières chrétiennes qui, sans cela, continueraient à tourner librement. Si métaphysico-chrétien que soit le ton officiel, je ne manque pas d'appui, bien au contraire, pour mon approche plus modeste et empirique. Il y a un Allemand qui m'est une joie continue, le Professeur Groethuysen, aux étincelants petits yeux de cochon et au bizarre visage si informe qu'on dirait un masque délicieusement humoristique. Chaque fois qu'il prend la parole il dit des choses à la fois géniales et d'un bon sens admirable, puisées dans une culture livresque d'une envergure étonnante à laquelle je ne peux pas prétendre. J'ai bien cru que parmi tous ces jeunes chrétiens agressifs, ces mystiques et ces métaphysiciens, je faisais piètre figure ici, mais Jane Harrison m'assure qu'ils sont ravis d'avoir un Anglais prêt à participer et à rire. L'entretien se termine à cinq heures avec le thé, on est libre jusqu'au dîner et puis le soir il y a une communication ou bien une conversation générale ou bien on chante (assez bien) de médiocres chansons françaises et Ramon Y. Fernandez [*sic*], qui est un personnage étonnant, danse un tango avec une ravissante jeune Américaine.

Avoir à écouter des généralités métaphysiques, tournées en une rhétorique exquise, m'ennuie terriblement parfois, mais la plupart du temps tous ces nouveaux visages m'intéressent. J'aime bien simplement regarder les gens.

Je passe la plus grande partie de la matinée à peindre et entre le thé et le

11. Il s'agit, affirme Denys Sutton (Fry, *Letters*, II, p. 578, note), de Ramon Fernandez. Si c'est le cas, ses propos sur saint Paul ne semblent pas avoir été retenus. Sa communication, « L'autobiographie et le roman : l'exemple de Stendhal », faite à Pontigny le 28 août 1925, est reproduite dans *Messages*, Gallimard, 1926, pp. 78-109. La date du 28 septembre donnée en bas de page dans *Messages* est sûrement erronée.

dîner, et d'habitude me retire tôt le soir, comme aujourd'hui, ce qui me donne le temps d'écrire ceci.

Salvemini est charmant. Il glousse de plaisir parce qu'il a trouvé un recoin à l'abri où il peut sommeiller pendant l'entretien et il déclare que c'est un raffinement de l'hospitalité de Mme Desjardins d'avoir son chien là, parce que, s'il lui arrivait de ronfler, on croirait que c'était l'animal.

L'endroit n'est pas propice à la peinture, paysage alentour plat et sans intérêt, mais je trouve *mes petits coins* où il est possible de faire quelque chose, mais, lorsque le moment viendra, je partirai sans regret. En ce qui me concerne c'est un peu une perte d'effort. On est assez bien nourri, très bien presque, et on nous sert de bons vins. Dans l'ensemble l'organisation est formidablement réussie, pour faire en sorte que plus de cinquante personnes de nationalités diverses aillent tout le temps bon train. C'est un triomphe de l'organisation française, de sa civilisation et de ses dons pour la communication. Je doute qu'aucun autre peuple soit capable de posément entamer la discussion prolongée d'un tel sujet. Ce qui m'empêche de participer efficacement aux débats, c'est que je ne parviens absolument pas à me rappeler le moindre détail de toutes les autobiographies que j'ai lues.

Ah, aujourd'hui, lorsqu'on laissait circuler la notion que l'âme consciente seule était la source de toute autobiographie, j'ai osé suggérer que la pure curiosité de savoir si l'on possède ou non une âme pourrait être un motif encore plus adéquat et j'ai ajouté une citation de Montaigne, ce qui a mené à une longue période de discussion assez serrée et intéressante [...].

Vers la fin de la décennie, Fry, sur la demande de Charles Du Bos, intervint de nouveau, comme en font preuve quatre pages inédites de texte manuscrit, conservées, dans l'épais dossier de lettres à Helen Anrep, parmi les Fry Papers à King's College Library, et que nous reproduisons telles quelles ici, erreurs de français comprises, car c'est ainsi que l'on pourra juger du français de Fry (les expressions en italiques correspondent aux expressions soulignées dans le manuscrit) :

M. Du Bos me demande de communiquer un peu mes idées sur la question générale.

Dans ces entretiens que j'ai suivis avec un intérêt et une admiration extrêmes je me suis trouvé dans une position un peu à côté du courant général et cela non seulement à cause de mon *ignorance* dont je commence à reconnaître la vaste étendue [ici, en marge : « mon *empiricisme* d'anglais », n.d.l'a.], mais aussi p.c.q. *mon point de départ* c'est la plastique visuelle tandis que vous en tant qu'artistes envisagez le problème esthétique du point de vue de la plastique littéraire. Je triche un peu p.être en employant ce mot. Je veux par là constater ma conviction profonde que le problème esthétique est fondamentalement identique dans tous les arts.

La grande question il me semble c'est *la relation entre les sentiments de la vie et le sentiment esthétique*. Pour moi la question est résolue pour les arts visuels. Évidemment même en peinture les sentiments de la vie peuvent être

exprimées, quoiqu'ils y occupent une position relativement inférieure. Quand même il y a les drames dessinés et peints par Rembrandt pour citer un cas extrême ou bien les drames religieux que Giotto déployaient sur les murs de la Chapelle des Arènes. Mais je crois que c'est possible de montrer que c'est après tout *les relations formelles qui résultent de ces expressions dramatiques et non les drames mêmes qui font la valeur esthétique de ces œuvres*. Que ce n'est qu'en tant qu'organisations formelles qu'ils ont droit d'entrer dans le domaine esthétique.

J'ai donc la conviction qu'en dépit des difficultés plus évidentes suscitées par la littérature le cas est identique. Seulement il faut comprendre l'organisation formelle d'une autre façon, une façon qu'il n'est pas aussi aisé de saisir.

Les sentiments que nous éprouvons dans la vie forment ici une grande partie du sujet (il ne faut pas quand même oublier les natures mortes merveilleuses de Proust et aussi de Mallarmé) et en plus c'est évident que ces sentiments de la vie doivent être plus ou moins communiqués au lecteur. Mais pour moi dans un œuvre d'art pur de la littérature (et il faut admettre que la pureté est plus rarement atteint dans le roman que dans la peinture) que dans un œuvre d'art pur ces sentiments sont communiqués non pas pour être *partagés* — non pas pour être *re-vécus* (si on me permet cette expression) mais pour devenir l'objet de la contemplation esthétique. Que le véritable expérience esthétique est né non pas des sentiments (qui sont la matière première) mais de *la courbe qu'ils dessinent* dans le développement du thème — on voit tout de suite l'analogie exacte avec la musique. Donc le moment que le romancier pour n'importe quelle raison se laisse aller dans l'évocation d'un sentiment qui lui tient à cœur *au dépens de ce mouvement* son œuvre devient impur.

Pour moi donc le romantisme tel que je l'entends est toujours un art impur. Il existe toujours dans le romantisme des éléments qui trouvent leur valeur hors de l'expérience esthétique qui le déborde.

Mais pour cela je ne nie pas la valeur des œuvres romantiques — je nie pas non plus la valeur de l'art impur. Il existe en vérité tout un monde d'expériences spirituelles et de vie imaginative qui se place entre la vie actuelle et l'expérience esthétique. Et c'est surtout dans ce monde que se trouvent la plupart des romans et disons-le d'autobiographies.

Je peux concevoir le roman comme œuvre d'art pur, je crois qu'il en existent.

Mais je vais plus loin. Je peux concevoir une autobiographie qui soit un œuvre d'art pur et cela sans aucune falsification des faits. C'est-à-dire que tous les faits peuvent être littéralement vrais. Je pars de mon expérience personnelle. Je crois que je peux faire un tableau d'après nature où rien n'est changé — rien n'est déplacé et simplement par la mise en page et la manière le rythme et l'accent avec lesquels je les [mot illisible : « arrange » ?] il peut en résulter un œuvre d'art pur.

De même l'autobiographie peut sans changer ni falsifier quoi que ce soit faire un œuvre d'art — je crois que ça doit être très exceptionnel. Mais je le

crois possible. Évidemment je ne nie pas que tout ça est déformation, mais on ne peut ne pas avoir déformation dans toute représentation. On ne peut jamais atteindre à l'identité entre une description et la chose décrite. Seulement que les faits peuvent être exacts et placés dans leur ordre exact. La plupart sûrement ne visent pas l'émotion mais la curiosité et la sympathie morale du lecteur.

Une semaine plus tard le voyageur est à l'Hôtel de l'Étoile à Chablis, d'où, le 7 septembre, il adresse à Helen Anrep une autre longue lettre, dont Virginia Woolf, dans sa biographie de Fry, a cité d'assez longs extraits¹² :

Ma chère Hélène, Pontigny s'est mis en vacances aujourd'hui. Je me suis esquivé avant la cérémonie finale sous prétexte que le train qui me convenait le mieux partait d'ici le matin, et pourquoi perdre une journée à ces sortes de parolotes officielles. À la fin on nous a fait travailler dur, de façon à traiter tout ce qui avait été prévu. Samedi 10.30 déjeuner à midi et demi et reprise immédiatement après jusqu'au thé de cinq heures et puis d'autres lectures de poésie, etc., dans la soirée. Ma communication sur J. S. Mill a été finalement bien reçue samedi matin — je te l'envoie pour que tu la déchiffres si tu peux, ainsi que les notes pour l'exposition de mon point de vue sur l'ensemble du sujet. Je pense que les deux causeries ont été bien accueillies et il est vrai de dire que samedi a été le jour où finalement Mauron et moi avons eu notre tour et avons ramené les choses à un niveau moins abstrait. Je me suis pas mal étendu sur mon empirisme et dit avec quelle admiration pleine d'envie j'avais observé toutes ces merveilleuses évolutions *dans l'empyrée de la pensée*, mais que, en ma qualité d'Anglais, je ne pouvais pas me défaire de mon *empiricisme* [sic] que, quelque fut mon désir de progresser, *je n'étais pas* [sic] *capable de quitter le sol que d'un pied à la fois* et ainsi de suite, ce qui les a passablement amusés. Puis Mauron a lu un essai sur la beauté littéraire qui était de loin la contribution la plus créative et la plus magistrale (à l'exception peut-être de l'Augustin de Groethuysen) de toute la *décade*¹³. C'était très bien écrit, d'une grande limpidité, parfaitement développé et riche en idées très originales. Cela résoud toutes sortes de questions et parachève mon esthétique. Maintenant je peux écrire ma préface à Mallarmé, parce que Mauron y a apporté la dernière pierre. Il déclare toujours que mon travail est le seul point de départ possible.

L'enthousiasme, quand il a eu terminé, était tel que tout le monde a applaudi, ce qu'on ne fait jamais au cours des entretiens. Ainsi donc l'esprit scientifique avait réellement le dernier mot et remportait une grande victoire sur les tenants de l'abstraction et les métaphysiciens. À nous deux nous avons fait sortir la question au grand jour, dissipant les brumes de l'ingéniosité dia-

12. Virginia Woolf, *Roger Fry*, p. 70.

13. Groethuysen publia son « Essai sur la pensée de saint Augustin » dans *Commerce*, n° XI, printemps 1927, pp. 147-60.

lectique.

Le génie de ces hommes est tout simplement extraordinaire. Fernandez et Fayard composent des piécettes en alexandrins, qu'ils improvisent, ou chantent des chansons à partir de *bouts rimés* qu'on leur propose. Un soir nous eûmes des conférenciers qui devaient parler pendant deux minutes sur des sujets tirés au sort dans un chapeau, sujets toujours farfelus. Je leur ai suggéré « l'ichtyosaure précurseur de Charlie Du Bos ». Du Bos lui-même était l'un des conférenciers et ce qu'il y avait d'amusant c'était que sa conférence fantaisiste ressemblait tellement à ses interventions trop fréquentes pendant les *entretiens* que cela jetait sur ces dernières une lumière assez crue. On se livra ensuite à un divertissement de *caf'conç'* avec des acrobates qui faisaient semblant d'accomplir d'incroyables tours de force et, bien entendu, ne faisaient rien du tout, mais le meilleur était Martin-Chauffier, un petit Breton solennel, avec un visage de pasteur non-conformiste compassé qui a deux spécialités, Chateaubriand (sur lequel il a fait une excellente communication) et Charlot, qu'il imitait à la perfection — surtout les pieds, aussi une splendide dame funambule mimée au plancher¹⁴. Chauffier est un trésor ; j'ai bien aimé aussi Fabre-Luce, un jeune homme d'une précision et d'une politesse exquise — immensément riche — qui a écrit une version extrêmement brillante, osée et anti-France de l'histoire contemporaine¹⁵. Il était la seule personne avec laquelle Lytton s'entendait et il a encore plus de *morgue* qu'un Strachey, mais je l'ai trouvé plutôt sympathique bien qu'inquiétant. Il m'a dit que je ressemblais à Érasme : *je ne demande pas mieux* .

Après ma déclaration de foi esthétique, un très charmant jeune homme, à qui je n'avais pas parlé, s'est approché de moi et m'a dit qu'il avait trouvé dans ce que j'avais dit la solution de choses qui l'avaient tracassé depuis longtemps. Sa passion, c'est Flaubert et j'avais expliqué en quoi consistait sa grandeur, si bien que nous nous sentîmes en sympathie et je dus lui faire un cours sur les thèmes de la *La Tentation*, *L'Éducation* et *Bouvard et Pécuchet* et j'ai promis de le rencontrer plus tard à Paris. En fait, j'ai réussi à plus ou moins communiquer avec un bon nombre des jeunes — les silencieux se révélant beaucoup moins métaphysiques et mystiques que les personnalités (les Mauriac, etc.). Si bien que j'ai ressenti plus d'espoir pour l'avenir. Je n'ai jamais réussi à dessiner ma belle grosse Juive ; je n'en ai pas eu le temps.

14. Louis Martin-Chauffier, romancier et critique, né en 1894, avait publié *La Fissure* (Bloud et Gay, 1923) et *Correspondances apocryphes : Mme de Vandeuil, Diderot, Laclos, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Proust, France, Maurras, Chateaubriand, Barrès, Mme de Noailles, Giraudoux* (Plon, 1923) ; il fera paraître *Chateaubriand ou l'obsession de la pureté* en 1943 (Gallimard). En 1930 il publia un essai, *André Gide, aux Cahiers de la Quinzaine*. Simone Martin-Chauffier traduira le roman de Hope Mirrlees, *Le Choc en retour* (Plon, 1929).

15. Alfred Fabre-Luce, né en 1899, avait débuté avec *La Crise des alliances, essai sur les relations franco-britanniques depuis la signature de la paix (1919-1922)* (Grasset, 1922) et *La Victoire* (Gallimard, 1924).

J'ai réussi à peindre une toile en utilisant mes matinées. En voici l'esquisse faite de mémoire. C'est un grand marronnier, aux feuilles toutes couvertes de poussière (car il est proche de la route), de sorte que sur le vert foncé cela rend un effet qui ressemble à du zinc, derrière, il y a un moulin sans intérêt, mais une curieuse lumière bleue et jaune sur le mur. Le mur à l'avant-plan est d'une teinte brune verdâtre et dorée et le ruisseau est très sombre.

Cela compose une étrange harmonie. Ce qui m'a préoccupé c'était le marronnier. Les feuilles étaient si grandes que j'ai dû tenir compte de la forme de chaque feuille et néanmoins saisir le mouvement des masses. Il a fallu que je m'applique très fort pour réussir à faire cela et même maintenant je n'en suis pas tout à fait satisfait — peu importe, ce n'est pas tout à fait raté.

Groethuysen m'a de plus en plus fasciné. Il n'a pas assisté à ma séance du matin, pour une raison ou une autre, aussi lui ai-je prêté le *J. S. Mill* qu'il a aimé, parce que, a-t-il dit, c'était si « *plein de malice et je vous crois toujours plein de malice* ». J'espère qu'il viendra en Angleterre. Nous avons eu une longue conversation sur la tyrannie des Pédérastes et des Saphistes ; il dit que les Saphistes sont les plus intolérantes. Je lui ai parlé du club hétérosexuel de Virginia, ce qui l'a beaucoup amusé. Il dit qu'il doit supporter dans sa vie le fardeau de la persécution des Saphistes, qui montent la garde devant sa maison de façon à empêcher les dames de sa vie de lui rendre visite. Mais tu vois comme il est sympathique avec son immense érudition et son fantastique esprit spéculatif. Je pense qu'il te plairait ; il a été pour moi une rencontre sensationnelle.

Non, je me suis bien entendu avec Miss Mirrlees, mais je ne l'aime pas. Écris-moi s'il te plaît à l'Hôtel Cendrillon, Cassis, Bouches-du-Rhône où je serais aux environs du 12. (II, pp. 579-81).

C'est de l'Hôtel Cendrillon qu'il expédia une lettre à Marie Mauron le 26 septembre :

[...] les choses ne se sont pas trop bien passées à Nice pour Charles, après la débauche intellectuelle de Pontigny. Cela fait un bout de temps que j'ai l'intention d'écrire pour vous faire mon rapport sur Pontigny, en particulier sur l'effet que Charles y a produit. Nous nous sentions un petit peu hors de notre élément parmi ces jeunes écrivains avec leur manie de tout envisager du point de vue métaphysique, même mystique et parfois catholique. Le christianisme était partout présent, tout était expliqué par ce phénomène. Sans le christianisme l'autobiographie était supposé être impossible. À un moment j'ai eu le mauvais goût de suggérer que le chrétien est incapable d'écrire une autobiographie honnête, car étant incapable d'observer ses actions avec le sang-froid et l'objectivité nécessaires à ce projet. Enfin, après qu'ils nous eussent plutôt gavés d'autobiographies chrétiennes, le dernier jour j'ai parlé de Mill, dont l'autobiographie contredisait de façon assez agréable la plupart de celles qui avaient été acceptés jusqu'alors, et puis la communication de Charles fut un remarquable triomphe de la méthode scientifique par comparaison avec la méthode métaphysique. Pour commencer c'était déjà si bien écrit. Il a développé sa thèse avec une lucidité si parfaite et une absence de préjugés telle qu'il fit

grande impression. Puis, grâce à sa méthode, il produisit quelque chose de positif et de vraiment constructif, ce qui était des plus réconfortants après tant d'abstractions toutes trop problématiques et vagues. L'effort fut extraordinaire — pour la première fois de toutes ces discussions on n'a pu s'empêcher d'applaudir. Cela a vraiment été une triomphe et j'ai éprouvé la fierté de l'entraîneur dont le cheval a gagné le Derby.

Bien que je semble critiquer les discussions de Pontigny plutôt sévèrement, il faut dire que les gens étaient fort sympathiques et qu'ils ont accueilli Charles avec beaucoup de générosité et sans méfiance ; on ne peut qu'espérer les meilleurs conséquences des rencontres qu'il y a faites. Je suis très heureux qu'il ait eu la possibilité de venir. En outre ce n'était pas une mauvaise chose pour lui de se mesurer à ceux qui sont plus ou moins l'élite de la littérature contemporaine et de voir qu'il n'avait rien à craindre de cette confrontation. Je pense que ceci lui a procuré ses entrées dans n'importe quelle revue pour y publier ses écrits. Il n'est plus un inconnu dont on refuse automatiquement les manuscrits ... » (II, pp. 582-3).

Quoique Virginia Woolf, parlant brièvement de Pontigny, dans la biographie qu'elle a consacrée à son grand ami, prétende que Fry « y assista plusieurs fois, et avec grand plaisir, aux séances » (p. 233), il semble certain que son unique séjour fut celui de 1925. Quittant le village après sa *décade*, il fit donc halte à Chablis où, tout à fait par hasard, il rencontra le prince Dimitri Syvatopolk Mirsky qui avait assisté également aux *entretiens*¹⁶. Mirsky, fuyant la révolution bolchévique, avait trouvé asile à Londres, où il enseignait la littérature russe à King's College, publiant *Modern Russian Literature* en 1925 et en 1926 *Pushkin*. Le soir du 9 septembre ils dînèrent ensemble et eurent une longue discussion sur, entre autres choses, le rôle de la psychologie en littérature. Elle est reproduite, sous forme de dialogue, par Denys Sutton dans l'introduction de son édition des lettres de Fry (I, pp. 75-80). Mirsky, peu ouvert à la méthode scientifique, n'avait guère apprécié la prétention de Mauron que, à l'instar du peintre avec ses volumes visuels, l'écrivain construit des « volumes psychologiques » qui représentent autant d'états d'âme successifs. L'Anglais prit la défense de l'hypothèse de son jeune ami « parce qu'elle cadre si bien avec mes propres notions sur l'esthétique des arts visuels. Mais ce que j'ai éprouvé le plus en l'écoutant lire sa communication, c'était la joie de revenir ou de redescendre de cette dialectique abstraite, que pratiquèrent la plupart des intervenants à Pontigny, vers les idées concrètes, tan-

16. Dimitriï Syvatopolk Petrovitch Mirsky, né en 1890, auteur de nombreuses études sur la littérature russe, dont *Modern Russian Literature* (Londres : Oxford University Press, 1925), retourna en Russie où il disparut vers 1939, victime de Staline.

gibles et nettement saisies (toutes provisoires qu'elles fussent) qui résultent de la méthode scientifique ». Mirsky, supputa Fry, a dû bien plus apprécier la communication de Fernandez sur la *Grammar of Assent* du Cardinal Newman¹⁷. « Brillant exposé », en convient le prince, « mais curieux en ce qu'il condamna les conclusions de Newman tout en en approuvant la méthode » (I, p. 76).

Descendu à l'Hôtel Cendrillon à Cassis, où, le soir, il jouait aux échecs avec Galanis, Fry continuait à peindre, mais, ayant mal calculé la date d'ouverture du Salon d'automne, ne put y envoyer de toiles. Il comptait cependant sur l'influence des gens de Pontigny pour lui faciliter l'entrée au Salon de 1926, auquel il envisageait d'envoyer cinq ou six tableaux. À Cassis, Fernandez dans sa Bugatti, avec Hope Mirrlees, vint le relancer, pour lui faire découvrir, à plus de 80 km à l'heure, le village de Saint-Jean, l'un des derniers endroits de la côte restés authentiques. Au déjeuner il brilla avec un mélange de hautes réflexions philosophiques et d'imitations drôlatiques des habitués de Pontigny. Fry trouva plus convaincantes ses imitations.

Fry revit aussi Groethuysen, « cet extraordinaire Russe-Hollandais-Allemand-Français aux yeux de cochon », le 10 novembre à Paris. Il assura Fry que *La N.R.F.* accueillerait une traduction de son essai « Art et socialisme », que Marie Mauron allait traduire. Les deux hommes allèrent chez la princesse Bassiano, qui habitait Villa Romaine à Versailles, où Fry, la rencontrant pour la première fois et tout en inspectant sa collection, lui parla des poèmes de Mauron dans l'espoir qu'elle en placerait dans *Commerce*, qu'elle finançait¹⁸. Il intriguait aussi pour lui faire accepter une traduction par Charles d'une nouvelle de Henry James, *The Tree of Knowledge, Paste*, ou *Europe*. La diplomatie littéraire de Groethuysen porta fruit. Sept poèmes en prose : *Le Sable, La Jarre, Le Pain, Le Store, Le Mont, Praeludium, Portrait d'un vieillard*, signés Charles Mauron, virent le jour dans *Commerce*, vol. VI, hiver 1925, pp. 123-37, et neuf autres : *Enfance, Fenêtre, Mort d'un nuage, Été, Automne, Apo-*

17. John Henry Newman publia *An Essay in Aid of a Grammar of Assent* à Londres en 1870 (Burnes and Oates). Fernandez a donné « The Experience of Newman », traduit par R. Aldington, dans *Criterion*, vol. III n° 9, oct. 1924, pp. 84-102, reproduit comme « L'Expérience de Newman » dans *Bulletin de l'Union pour la Vérité*, janv. 1926, pp. 1-32, et dans *Messages* (Gallimard, 1926), pp. 170-94 — information aimablement communiquée par William Kidd.

18. « Innocente petite Américaine sympathique avec toute la passion d'une Américaine pour la poésie », disait Fry de Marguerite Chapin (1880-1963), femme du duc Roffredo Caetani di Bassiano, commanditaire de *Commerce* (Valéry, Fargue et Larbaud en étaient les directeurs) et de *Botteghe Oscure*.

logue chinois, *Septième jour, Le Touriste, Échecs*, dans le vol. XII, été 1927, pp. 53-74. Fry traduisait deux poèmes : *Échecs* et *Soie* et comptait les placer dans *The Nation*, fusionné depuis 1921 avec *The Athenæum* et où il avait ses entrées. En outre, le vol. VII, du printemps 1926, donna un élégant essai humoristique de Fry, *Moustiques* (pp. 145-54), dans une traduction de Mauron, et la revue accepta de lui deux autres traductions : *Le temps passe* de Virginia Woolf (vol. X, hiver 1926, pp. 89-133) et *John Pardy et les vagues* de T.-F. Powys (vol. XVI, été 1928, pp. 99-118). On ne sait le sort français de la nouvelle de James. De son côté Fry avait déjà fait jouer son influence auprès du *Burlington Magazine*, qu'il avait codirigé autrefois, et où avait paru, en trois numéros consécutifs de l'automne 1925, un essai de Mauron intitulé « Unity and Diversity in Art ¹⁹ ». Paul Colin, directeur d'*Europe*, que Fry connaissait, s'intéressa à une version française. En outre Fry avait traduit lui-même en anglais « La Beauté Littéraire », que Groethuysen était en train de lire, afin de le placer auprès de la Hogarth Press des Woolf. En 1927 parut, effectivement, à la Hogarth Press, *The Nature of Beauty in Art and Literature*, traduite et avec une préface par Fry, un essai de quatre-vingt-sept pages, le sixième dans la série des « Hogarth Essays ». Ce n'est qu'en 1929, que parut, à Paris, au Sans Pareil, *Recherches sur la Beauté*. Grâce à Fry encore, Mauron fut aussi accueilli dans *The Criterion*, avec « Concerning Intuition » (1927, vol. 6, n° 3, pp. 229-35), « On Reading Einstein » (1930, vol. 10, n° 38, pp. 23-31), « A Short Essay on Perfection » (1935, avril, pp. 379-85), tous ces textes dans des traductions de T. S. Eliot.

Vers le début du mois de mars 1926, Fry reçut chez lui Salvemini, exilé maintenant et qui était venu en Angleterre y faire une série de conférences ; Fry s'affaira pour qu'on lui offrît une chaire à Cambridge. Un mois plus tôt c'était un bousculant Fernandez qui avait bénéficié de son hospitalité au 7, Dalmeny Avenue. Le 1^{er} novembre de la même année, Fry dîna avec Gide et Marc Allégret à Paris. « La fidélité de ce ménage qui dure depuis dix ans est touchante », écrivit-il à Marie Mauron, le 2 novembre, « [Gide] me montra des photographies de l'Afrique et nous

19. Ch. Mauron, « Unity and Diversity in Art », *The Burlington Magazine*, sept. 1925, pp. 121-4, oct., pp. 176-82, et nov., pp. 246-51 ; l'article commence avec le credo que Mauron partageait avec Fry : « In Aesthetics, as indeed elsewhere, there is only one honest method — the experimental. » Fry était un collaborateur régulier du *Burlington Magazine* où il écrivait depuis longtemps sur des sujets aussi divers que le Titién, les dessins d'enfants, Chardin, l'art des Seythes, Bonington et l'art français, les antiquités chinoises et Cézanne, pour n'en nommer que quelques-uns.

parlâmes beaucoup de Charles. Il prit *La femme voilée*, promettant de voir ce qu'il pouvait en faire. Dieu veuille qu'il décide que cela leur convient, mais je dois avouer qu'avec Gide je ne suis jamais sûr. Il montre toujours trop de déférence pour les jeunes lorsqu'ils se groupent comme Dadaïstes, Surréalistes, etc. et c'est très étrange à quelle point il est straté-giste dans le monde des lettres, domaine où Charles ne représente rien. Je l'ai remarqué lorsque je lui ai parlé de *Commerce*, me moquant d'Edith Sitwell et de son traducteur Vatery Larbaud et un peu de Léon-Paul Fargue ; il a laissé voir une certaine inquiétude ; il ne voulait pas les défendre devant moi mais il avait peur que je ne le cite comme n'ayant point de sympathie pour ce mouvement. Le soutien des jeunes lui importe énormément, mais il est trop intelligent, sa pensée est trop cohérente pour leur plaire » (II, pp. 597-8). Un poème de Sitwell, *Une entrevue avec Mars*, très peu mémorable il est vrai, avait paru, traduit par Larbaud, dans le même numéro de *Commerce* que le *Moustiques* de Fry.

En même temps que des écrits de Charles Mauron, Fry s'occupait de placer les manuscrits de Marie. Il envoya ses nouvelles, dont *Vers et palmes*, à Maurois. En somme, il profitait de bien des contacts qu'il avait pu faire à Pontigny, mais réciproquement était tout aussi prêt à aider, comme dans le cas de Salvemini, lorsqu'il le pouvait. Le volume de Marie parut effectivement en 1934, mais d'abord dans une version anglaise par F. L. Lucas, *Mount Peacock or Progress in Provence* (Cambridge University Press), avec une couverture dessinée par Fry, avant de connaître une première édition française, *Mont Paon ou « Messieurs et chers administrés »* chez Denoël en 1937. C'est avec ce premier livre, suivi du *Quartier Mortisson* en 1938, chez Denoël également, que Marie Mauron devait entamer la riche carrière de romancière et d'analyste de la Provence que l'on connaît. À Marie, le 24 avril 1927, il écrit : « Je regrette que Gide n'ait pas été à Paris lorsque j'étais là — c'est lui qui devrait faire quelque chose pour Charles (et il n'a jamais répondu concernant ce que je lui ai envoyé). Pourquoi ne l'apprécie-t-on pas comme il le mérite. Je crois que ce qu'il fait n'est pas à la mode, même qu'il y a en lui quelque chose qui contrecarre la mentalité du jour [...] j'ai rencontré Groethuysen à Paris [...] J'écrirai à Gide et peut-être aussi à Maurois, bien que celui-ci n'aime pas les poésies de Charles, je pense. Mon Dieu, j'ai si peu d'influence dans le monde littéraire. Voyons — Charles Vildrac. Je lui enverrai les poèmes, mais, hélas ! il est le plus paresseux et le moins actif des hommes » (II, pp. 601-2). Fry connaissait Vildrac depuis 1911. Au printemps de 1927 Fry, qui séjournait aux environs de Marseille, dîna avec les Bréal et les Bussy. Mauron était présent. « Bréal a été très chic pour Mauron », écrivit Fry le 5 mai, de Cassis, à Helen Anrep, « et tout suite suggéra plu-

sieurs choses qu'il pourrait faire. C'est un Juif, vois-tu, ce qui explique peut-être sa sympathie et son désir d'aider. Gide, Maurois et C^{ie} ont tous dit comme c'était triste, mais pas un seul d'entre eux n'a fait quoi que ce soit pour l'aider. Bréal s'est mis efficacement à faire des plans... » (II, p. 603). Il faut croire que Fry ne savait pas que « Maurois » était un pseudonyme.

Nonobstant les attermoissements de Gide et de ses amis concernant les écrits de Mauron, Fry ne douta jamais de la valeur de celui qui avait donné *La Porte étroite* et avec qui il avait formé un lien si agréable à Cambridge et à Londres en 1918. Dans sa lettre à Gide du 27 septembre 1927, il écrit : « Je ne peux m'empêcher de penser que la richesse immense, dans votre œuvre, de l'expérience réelle et positive, continuera, comme le radium, à émettre des rayons pour bien plus longtemps que les fabrications (j'ai dû inventer le mot) si ingénieuses mais si non-vécues de Valéry. Je comprends de plus en plus que l'art n'est ni une compilation ni un spectacle, mais le témoignage réussi d'une expérience vraie et que rien d'autre n'a de l'importance » (II, pp. 616-7).

Ce n'est qu'en 1930, avec l'aide après tout, semble-t-il, de Vildrac, que paraîtront en volume *Poèmes en prose* de Charles Mauron, non pas chez une des grandes ou même des naissantes maisons d'édition parisiennes, mais à Argenteuil, imprimerie de Coulouma, avec une planche gravée de Dunoyer de Segonzac, qui avait un contrat avec la Galerie Vildrac et qui lui aussi était un ami de Fry²⁰. Encore que l'on puisse argüer que *Commerce* ait été une sorte de laboratoire annexe de *La N.R.F.*, ni Gide ni *La N.R.F.*, à l'évidence, n'a voulu des écrits ni de Charles Mauron ni de Fry lui-même. Malgré l'optimisme de Groethuysen, « Art et socialisme » n'y vit jamais le jour. Le seul texte que *La N.R.F.* publiera de Mauron, en décembre 1934 (pp. 927-9), sera un court compte rendu du livre de Fry lui-même *Characteristics of French Art* ; Fry était mort quelques mois plus tôt.

Mauron faisait plus de progrès pourtant en ce qui concerne ses traduc-

20. *Poèmes en prose* de Charles Mauron, avec une eau-forte par A. Dunoyer de Segonzac (un ruisseau coulant sous des arbres), parut en 1930, 86 pp., à 218 ex., sur une maquette de Claude Aveline, à l'imprimerie Coulouma, directeur H. Barthélemy, à Argenteuil. Il y eut 15 ex. sur Japon, 180 ex. sur vélin d'Arches et 23 ex. de collaborateurs. Le livre rassemble vingt-six poèmes : *Nuage, Matin, Mort de l'Hiver, Apologue chinois, Le Pain, Oiseaux, Enfance, Été, Septième jour, Le Store, Sur la route, Le Touriste, Préludium, Portrait d'un vieillard, Le Mont, Le Sable, L'Essayeur de ciels, Automne, La Jarre, Cloître, La Soie, Solitude, Soir d'hiver, Fenêtre, Échecs* et *Mort d'un nuage*.

tions. E. M. Forster, associé lui aussi au Bloomsbury Group, était un ami de Fry et c'est ainsi que Mauron sera agréé comme traducteur de *La Route des Indes* dont il avait achevé la version française dès avant le voyage à Pontigny. Sachant Du Bos « atteint d'anglophilie (si cette maladie existe) » et conscient du rôle de conseiller qu'il jouait chez Plon pour l'importante série de traductions de romans anglais que publiait la maison, Fry et Mauron comptaient discrètement plaider leur cause auprès de « Charlie » au cours de la décennie. Non sans succès, car *La Route des Indes*, le grand roman de Forster, parut, chez Plon, en 1927, le premier de cinq romans de l'écrivain que Mauron traduira. Forster lui était reconnaissant. Les ventes de *La Route des Indes* aux États-Unis lui avaient rapporté des revenus. En 1926, encouragé sans doute par Fry qui savait Mauron condamné bientôt à la cécité, Forster suggéra délicatement de lui avancer £ 50 contre ses traductions à venir, afin qu'il pût voyager en Italie avant la tombée de la nuit. Des traductions d'autres auteurs suivirent — de Virginia Woolf (il traduirait et préfacera son roman-poème *Orlando* en 1931), D. H. Lawrence, T. E. Lawrence, Katherine Mansfield, Israël Zangwill et Lawrence Sterne ²¹. Il semblerait que le Mauron « psychocritique » ait, jusqu'à présent, occulté le Mauron traducteur et l'indéniable contribution qu'il fit, entre les deux guerres, en introduisant la nouvelle littérature anglaise en France.

Plaidant leur cause difficilement, sinon en vain, auprès de Gide et de connaissances faites à Pontigny — Groethuysen, Maurois — c'est Fry qui, presque seul, malgré sa vie professionnelle frénétique, posa les fondations — et *via* l'Angleterre — de la carrière et de Charles et de Marie Mauron, en les y faisant publier, lui dans *The Burlington Magazine*, *The Nation*, *Criterion* et *Commerce*, elle par Cambridge University Press, et en facilitant leurs contacts avec des écrivains tels que Lucas ou Eliot qui les traduiront, ou avec des auteurs britanniques, la plupart des amis per-

21. Les traductions de Mauron sont : E. M. Forster, *Route des Indes*, Plon, 1927 ; Israël Zangwill, *Tragédies du Ghetto*, 1928 ; Virginia Woolf, *Orlando*, trad. et préf., Delamain et Boutelleau, 1931 ; D. H. Lawrence, *Fantaisie de l'inconscient*, Stock, Delamain et Boutelleau, 1932 ; Virginia Woolf, *Flush*, Stock, 1935 ; T. E. Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, Payot, 1936 ; Katherine Mansfield, *Pension allemande*, Stock, 1939 ; Lawrence Sterne, *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, Laffont, 1946 ; E. M. Forster, *Avec vue sur l'Arno*, Laffont, 1947 ; E. M. Forster, *Le Legs de Mrs. Wilcox*, Plon, 1950 ; E. M. Forster, *Le plus long des voyages*, Plon, 1952 ; E. M. Forster, *Monteriano (Where Angels Fear to Tread)*, Plon, 1954. Une traduction que Mauron a faite, dès 1925, d'une pièce de Béatrice Mayor (1885-1971), *Pleasure Garden*, et qui a été soumise à Jouvot, semble ne pas avoir été retenue.

sonnets, tels que Woolf, Forster, Zangwill, dont Charles traduira les écrits en français. Et c'est Fry aussi qui représente la source indirecte de la *psychocritique* par laquelle Mauron, à partir de son *Mallarmé l'obscur*, publié chez Denoël en 1941, fera sa percée dans le monde de la critique littéraire en France, car c'est l'essai de Fry *The Artist and Psychoanalysis*, paru en 1924, toujours à la Hogarth Press, qui a servi de tremplin à Mauron pour ses théories esthétiques. Mauron lui-même l'affirme dans le troisième chapitre, « Roger Fry and the Psychoanalysts », de son livre *Aesthetics and Psychology*, publié en 1935 par Léonard et Virginia Woolf à la Hogarth Press. Fry n'avait pu en terminer la traduction anglaise avant sa mort et elle fut achevée par Katherine John. Lorsque Fry mourra subitement, le 9 septembre 1934, après une chute, Mauron composera une suite de dix-huit sonnets à sa mémoire : *Esquisses pour le tombeau d'un peintre*, dont le septième, évoquant l'amour de Fry pour le printemps provençal, est le suivant :

Si tu pouvais du froid de souterrains avarés,
Par quelque inexplicable et belle déraison,
Refleurir, d'une impertinente floraison,
Ariel amusé de jouer les Lazare,

Ne choisiras-tu point l'aurorale saison
Où nos noirs amandiers, tribu de morts barbares,
Soudain crient au printemps et, roses, s'exhilent
Avec l'ivresse d'un dépouillant sa prison ?

Ô chant de coq battant les voutes matinières !
Crypte qui se fait porche et portique, lumière !
Momies d'ombre levant des fleurs vers cet envol !

Pourquoi tout ? Pourquoi tous et pourquoi pas un homme ?
Non ! La Nuit a repris et ton ciel et ton sol.
L'unique meurt. Dors, cendre seule. Seuls nous sommes.

Gide aurait-il mésestimé les dons poétiques de Charles Mauron ²² ?

Quant à l'amitié entre Gide et Fry, elle s'est nourrie de rencontres sporadiques et de lettres occasionnelles. La vie de Fry, sa pensée, sa connaissance de Mallarmé, ont été enrichies par l'amitié de Gide. Aucun

22. Ch. Mauron, *Esquisses pour le tombeau d'un peintre*, Denoël, 1938. Les dossiers 13/15 et 13/16 des Fry Papers à King's College Library, Cambridge, consistent respectivement en des versions manuscrites ou dactylographiées de sept des dix-huit sonnets, et un commentaire, dactylographié et non daté, par Mauron sur sa suite de sonnets. Sur Mauron on peut consulter Linda Hutcheon, *Formalism and the Freudian Aesthetic. The Example of Charles Mauron*, Cambridge : Cambridge University Press, 1984.

doute cependant que l'attitude de Gide envers les écrits de Mauron n'ait été pour l'Anglais une déception. Réciproquement, on aurait tort de sous-estimer la tranquille influence libérale et pacifiste que Fry a exercée sur Gide. Son solide sens du métier, son intelligence raffinée, sa conception de l'œuvre d'art comme *significant form* — un système de rapports formels par lequel se construit un sens —, sa quête de la beauté et de la vérité objective, son libéralisme en politique, ses efforts souvent couronnés de succès pour effectuer un rapprochement entre l'art anglais et l'art français — tout cela trouvait un écho chez Gide et dut, à la longue, faciliter son abandon des engagements religieux et nationalistes qui l'avaient attiré pendant la guerre. Pour brève que fût la rencontre Gide-Fry, elle fut, de part et d'autre, riche d'enseignement. À la mort de Fry, Gide, qui en prit connaissance par un entrefilet de *L'Écho de Paris* du 11 septembre 1934, fut, comme il l'écrivit tout de suite à Dorothy Bussy, « très affecté ». « Il était », répondit Dorothy, « un de nos très, très vieux amis et de tous les gens de notre cercle [...] c'est une perte écrasante [...] il était impossible de connaître Roger sans l'aimer et il était le centre, l'animateur de tout notre groupe [...] il va nous manquer terriblement ²³ ».

Roger Fry fit sa communication sur John Stuart Mill à Pontigny le matin du samedi 5 septembre 1925, dernière journée de la décade consacrée à « L'Autobiographie et la fiction » (27 août - 5 sept.). Il avait rédigé son texte en français dont il avait une très bonne connaissance — ne traduisait-il pas Mallarmé ? Rappelons ce qu'il avait écrit à Marie Mauron : « Enfin, après qu'ils nous eussent plutôt gavés d'autobiographies chrétiennes, le dernier jour, j'ai parlé de Mill, dont l'autobiographie contredisait, de façon assez agréable, la plupart des théories qui avait été acceptées jus-qu'alors » (II, p. 583). Sa communication sur le livre de Mill est plutôt descriptive, mais s'accompagnait de « notes pour l'exposition de mon point de vue sur l'ensemble du sujet », celles sans doute que nous avons reproduites plus haut et à partir desquelles aussi il improvisait sans doute. Fry néglige de traiter son sous-titre — les raisons pour lesquelles on écrit une autobiographie — de même que, soit dit en passant, les raisons pour lesquelles on lit une autobiographie, et nous ne savons rien des motifs qui l'ont poussé à choisir précisément celle de Mill. Il se peut cependant que son choix ait été, consciemment ou inconsciemment, déterminé par une curieuse identité entre sa propre vie à lui et la vie de Mill, identité qui s'étend en partie aussi à la vie de Gide et qui explique peut-être une des bases de son entente avec Gide. Mill, comme on le verra, a connu une

23. *Correspondance Gide-Bussy*, t. III (CAG 10), Gallimard, 1981, pp. 543-6.

enfance austère, régie par un puritanisme rigide, mais, après un séjour en France, a eu la révélation de la beauté artistique, s'est épris de la Provence et a trouvé, tard dans sa vie, un amour heureux. Afin d'y peindre le paysage environnant, Fry a séjourné à Aramon, où Mill avait acheté une maison et c'est lors de ce séjour qu'il a fait la rencontre fortuite des Mauron²⁴. Fry, lui, fit l'acquisition du Mas d'Angirany à Saint-Rémy, propriété des parents de Marie. Il y a là, peut-être, un secret déterminisme psychologique qui complique cette notion de liberté dont Mill s'était fait le champion et que valorisaient et Gide et Fry... Absent de Pontigny cette année-là, Gide devait, semble-t-il, attendre 1942 avant de faire la découverte de Mill. *Autobiography* et *On Liberty* étaient deux des trois livres anglais qu'en pleine guerre Raymond Mortimer parvint à lui expédier à Alger, le troisième (écossais du reste) étant *The Private Memoirs and Confessions of a Justified Sinner* de James Hogg qui, comme on sait, devait assumer une importance particulière à ses yeux. Si les livres de Mill n'eurent pas chez lui le même retentissement, Gide exprima néanmoins le souhait, au début de l'introduction qu'il donna au livre de Hogg (Londres : Cresset Press, 1947, p. IX), que l'essai *Sur la liberté*, ouvrage des plus ponctuels en 1942, fût traduit dans toutes les langues et lu et pesé par tous ceux que concernaient la justice et les droits de l'homme.

Dans le texte de Fry, nous avons corrigé les quelques rares fautes de genre et d'accord, mais n'avons rien changé en ce qui concerne ses temps de verbe et sa phraséologie, ici et là peu orthodoxes. En revanche nous avons cru devoir rétablir une semblance de ponctuation, qui y manquait presque totalement, et de manière parfois déroutante. Ce manuscrit inédit, ainsi que celui qui est reproduit plus haut, est publié ici grâce à l'aimable autorisation de Mme Annabel Cole d'après l'original conservé à la bibliothèque de King's College, Cambridge. Les références que nous insérons après les citations de Mill renvoient à J. S. Mill, *Autobiography*, Londres : Oxford University Press, coll. « World's Classics », 1963. Nous exprimons ici nos remerciements à Mme Cole, ainsi qu'à Mlle Jacqueline Cox, conservateur du Modern Archive Centre, et au bibliothécaire et aux Fellows de King's College.

24. Pour le séjour à Aramon et la rencontre aux Baux des Mauron, v. Frances Spalding, *op. cit.*, pp. 228-9.

ROGER FRY

J. S. Mill et les raisons pour écrire l'autobiographie

« Je n'imagine pas pour un instant que ce que j'ai à relater puisse-t-être d'aucun intérêt, ou comme récit, ou comme document sur ma personne. Mais j'ai pensé qu'à une époque où l'éducation est l'objet d'une étude plus profonde qu'à aucune autre période de notre histoire il pourrait être utile de laisser un témoignage d'une éducation qui était anormale et remarquable, une éducation qui en dehors de ses autres effets a prouvé combien on peut aller plus loin qu'on ne le suppose ordinairement dans l'enseignement et l'enseignement solide pendant les années de l'extrême jeunesse lesquelles d'après les méthodes ordinaires sont à peu près gaspillées. Il m'a aussi paru que dans une époque de transition dans les opinions des hommes il peut y avoir non seulement quelque intérêt mais quelque bienfait à noter les phases successives d'un esprit quelconque qui poussait toujours en avant également prompt à apprendre ou à désapprendre soit de ses propres pensées, soit des pensées des autres. Mais un motif qui a encore plus de poids pour moi c'est le désir d'exprimer ma reconnaissance des dettes que mon développement moral et intellectuel doit à d'autres personnes » (p. 1-2).

Ici il [J. S. Mill, n.d.l'a.] envisage surtout deux personnes son père et sa femme (trois divisions du livre). Ce père était un monstre éthique, le type par excellence d'un puritain écossais, rigide et dur à la limite, d'une probité à toute épreuve et d'un manque de sensibilité total — mais chez lui le puritanisme inné était revu et corrigé par une intelligence aussi forte qu'étroite. Cette intelligence l'avait amené à rejeter toute espèce de dogme religieux, ce qui lui apportait encore plus d'occasion d'exercer sa moralité inflexible. Car il soutenait une nombreuse famille par ses écrits dans les revues périodiques où il ne manquait jamais à ce qu'il croyait être son devoir : c'est-à-dire exprimer ses opinions dans toute leur offensante intransigeance. Ce père, accablé sous le poids d'un travail surhumain trouvait néanmoins le temps de diriger toute l'éducation de son fils, et il montra en même temps l'originalité et l'intransigeance de ses idées en commençant sans retard. John Stuart Mill dit que aussi loin qu'il peut plonger la sonde de sa mémoire il ne peut pas trouver une époque où il n'étudiât déjà la langue grecque. On lui a dit plus tard que c'était à l'âge de trois ans qu'il commença.

Il s'ensuivait qu'à l'âge de sept ans il avait lu Xénophon, Hérodote, une partie de Lucian, Isocrate, six dialogues de Platon y compris le *Theoctète*, « ce que », ajoute-t-il, « mon père aurait omis avec avantage, puis-

que c'était totalement impossible que je compris. Mais dans tout son enseignement mon père exigeait de moi que je donnasse non seulement jusqu'à la limite de mes pouvoirs mais encore au-delà de mes forces » (p. 5).

En effet à quatorze ans le jeune Mill était un prodige d'érudition mais non seulement d'érudition car grâce au système de son père il avait été forcé de penser pour lui-même. Mais il ne se savait à aucun degré un prodige. Il n'avait pas eu un seul camarade, il se croyait plutôt bête et inapte à apprendre à cause de la sévérité de son tuteur qui ne faisait que relever ses fautes. Donc il n'avait pas du tout l'orgueil de sa compétence. Il dit « Mon état d'âme n'était pas celui de l'humilité, encore moins de l'arrogance. Je ne pensais jamais à me dire "Je suis tel ou tel ou je peux tel ou tel". Je ne faisais aucune évaluation de moi-même » (p. 28).

Je tire attention à cette remarque parce que Mill, quoiqu'il vécut une vie intérieure très intense ne s'occupait jamais de sa propre valeur. Il s'oubliait entièrement. Quand Mill critique l'éducation intellectuelle et morale qu'il avait reçue de son père, il dit « L'élément qui manquait le plus dans ses relations morales avec ses enfants était celui de la tendresse. Je ne crois pas que ce manque venait de sa nature. Je crois qu'il avait beaucoup plus de sentiment qu'il en montrait, et beaucoup de capacités de sentiment qu'il n'avait pas développées. Comme la plupart des Anglais il avait honte de toutes les marques extérieures du sentiment ce qui aboutit à atrophier les sentiments même » (p. 43).

Le jeune Mill, donc, avait reçu la plus intensive culture morale et intellectuelle — le côté physique était totalement négligé — il ne jouait jamais — le seul exercice du corps était des promenades avec l'infatigable père qui ne cessait pas de profiter de l'occasion pour continuer l'instruction. Le côté sensibilité était complètement ignoré. C'est vrai que le père lui imposait de lire quelques poésies en lui expliquant que la poésie avait une certaine valeur — primo — parce qu'il y avait des choses qu'on pouvait exprimer mieux à l'aide des vers que par la prose — et secundo — parce que chez la plupart des gens il existe en faveur de ce genre d'écrits un penchant qui ne se justifie pas devant la raison mais dont il faut tenir compte.

La première chose qui commença chez Mill la rectification de cette épouvantable déformation de caractère fut le hasard qui l'amena à passer chez des amis de son père un an en France, où il continuait ses études à l'Université de Montpellier. De là il tirait deux choses capitales pour sa vie spirituelle, le sentiment de beauté dans les paysages et le genre de vie qu'il expérimentait. Il dit « Mais peut-être le plus grand de tous les avantages que me procurait cet épisode dans mon éducation était celui d'avoir

respiré pendant toute une année l'atmosphère libre et enjouée de la vie continentale » (p. 48-49). Il continue trop longuement pour que je cite une comparaison entre la société anglaise et française tellement en faveur de la seconde qu'il pourrait peut-être vous choquer.

Après quelques années consacrées à perfectionner cette éducation déjà formidable il trouva une position chez la East India Company et pour trente-cinq ans il gagnait sa vie comme un bureaucrate sans jamais pour cela interrompre ses études et ses contributions aux revues.

On voit donc une vie sans événements extérieurs. Le seul intérêt de toute cette partie de sa vie est la crise centrale de sa vie spirituelle. Crise qu'il compare à celle qui a lieu dans les conversions religieuses. Imbu des principes de Bentham et convaincu que l'utilitarisme constituait une panacée universellement valable et pour la société et pour l'individu, il était devenu un réformateur convaincu ; il s'associait à d'autres jeunes hommes tous pleins de conviction dans l'efficacité et l'importance des réformes dont il faisait une propagande vigoureuse. Tout d'un coup il se demanda « Supposez que tous ces objets soient réalisés, que tous les changements dans les institutions et les opinions que vous entrevoyez puissent être accomplis d'un coup. Est-ce que vous éprouverez une grande joie, un grand bonheur ? » Et une conscience irrécusable répondait clairement : « Non » (p. 113). Dès ce moment tous les fondements de sa vie morale s'écroulèrent. Il passait des mois dans un état de découragement angoissant. Il ne voyait nulle part un but qu'il valait la peine d'atteindre. Il constatait qu'il lui manquait totalement la vanité et l'ambition qui étaient les mobiles de la plupart des hommes.

Il cherchait une consolation dans la musique qu'il appréciait d'une façon assez superficielle — il aimait surtout les mélodies de Weber, mais il réfléchissait que cette joie était très transitoire et dépendait sur la nouveauté de l'effet : la mélodie trop connue devenait fastidieuse. Il se torturait sur l'épuisement de toutes les combinaisons possibles des notes de l'octave. Et en tout ça c'est très à remarquer que ce n'était pas seulement son cas particulier qui le troublait, c'était la situation de l'homme en général. Il s'imaginait que tous les hommes avaient, grâce aux réformes qu'il supposait accomplies, un bien-être physique avec une liberté complète, et il se demandait comment après cela ils pouvaient vivre.

Pour lui-même il se donnait un délai d'encore un an où il lui serait possible de supporter peine semblable et puis, sauf une révélation, la mort délibérée. La révélation vint heureusement avant la fin de l'année. C'était la beauté esthétique ou, disons mieux, contemplation révélée par la poésie de Wordsworth. Sa conversion n'était pas, comme il se passe si souvent, une conversion à la religion, mais à l'art. Ce fut bien à l'art non pas prati-

qué par lui-même, mais reçu, grâce aux œuvres d'art d'autrui, comme un aliment pour sa sensibilité et une consolation. Certes même après cela il était loin d'être un artiste, je dirais que même on peut douter jusqu'à quel point les émotions purement esthétiques avaient une grande prise sur lui. Mais la vie contemplative et sentimentale s'ouvrait à lui. Et un peu après il rencontrait une dame qui avait en même temps une grande sensibilité artistique, une grande force intellectuelle et une vie morale des plus élevées. C'était Mrs Taylor, mariée à un homme excellent mais borné, qui n'avait pas les qualités pour répondre à celles de sa femme. Pour vingt ans Mill restait l'ami intime et purement platonique de cette femme. Puis le mari mort ils se marièrent. Pendant sept ans et demi il réalisait un bonheur presque complet et puis la femme mourut à Avignon. Le reste de sa vie était remplie d'incidents plutôt extérieurs, son entrée au Parlement où il était suprêmement méconnu, mais où il jouait un rôle presque héroïque et à une espèce de culte religieux pour la mémoire de sa femme. Ce culte était poussé au point qu'il acheta une petite maison à Aramon, près d'Avignon, où plus tard il est mort.

La dernière partie de l'autobiographie est donc consacrée à l'érection d'un monument à cette femme remarquable. Il essaie presque de prouver que dans tout ce qu'il écrivait, surtout dans le célèbre livre sur *La Liberté*, la plus grande part revient à elle. C'est elle qui l'a non seulement inspiré mais corrigé et surveillé dans tous les détails, et toute la renommée qu'il a eue, il essaie de la reporter sur la bien-aimée.

Pour ma part je confesse que cette autobiographie est un des documents humains les plus touchants et les plus beaux que je connais. C'est une véritable autobiographie et quand même l'auteur est si loin de tout égoïsme qu'il ne pense presque pas à s'excuser. S'il avait une âme il ne s'en est jamais aperçu, il avait une personnalité fortement développée mais c'était toujours développé sans penser à sa valeur personnelle. C'est toujours la destinée de l'homme qui l'obsède et même sa grande crise intérieure, son désespoir vient de ce qu'il ne voyait pas de but assez absolu pour que la vie humaine ait un caractère consacré. Surtout je trouve dans ce récit une humilité beaucoup plus profonde et beaucoup plus efficace que celle-là qui est tant et si péniblement recherchée et exposée dans la plupart des confessions religieuses.

Il me semble que ce ne fut pas une médiocre réussite pour un homme comme Mill, après avoir subi une telle déformation de caractère dans sa jeunesse, après avoir mis toutes ses énergies au service de l'Humanité, de terminer sa vie en grand amoureux.

Retour à Pontigny

LA promenade vers Pontigny était la seconde du genre pour notre association, mais on ne se lasse pas de certains lieux ; l'innovation, ce 10 mai, résidait dans le mode de transport utilisé : une sorte de rallye automobile qui aurait pu rassembler plus de monde (une vingtaine de personnes), encore qu'il faille un commencement à tout. On était venu de Paris, de Lyon, de Nancy, du Luxembourg, de la Suisse... Le temps était humide et frais à l'image du printemps 1997 qui ne laissera pas le souvenir d'un cru exceptionnel.

Le matin a connu deux temps forts. En premier lieu, une visite de la cathédrale Saint-Étienne d'Auxerre, joyau gothique du XIII^e siècle à la façade flamboyante, dont la crypte à elle seule mérite qu'on s'y attarde en raison des fresques évocatrices de l'Apocalypse et des Évangélistes. À peine un café englouti par certains et c'est, dans le dédale des rues commerçantes, une balade jusqu'à la maison de Marie Noël, poétesse du terroir certes, mais reconnue bien au-delà en raison de sa foi naïve, de l'émotion simple de son œuvre. La chance rare fut de rencontrer l'amie la plus proche de Marie Noël, qui évoqua avec ferveur l'ancienne maîtresse du lieu, fit des confidences savoureuses et consentit à lire deux ou trois poèmes : Mlle Autissier.

Le « Moulin » de Pontigny reçut les voyageurs endentés : site charmant, chère excellente et vin de bon aloi. Sans compter la joie de se retrouver ensemble, et mieux faire connaissance avec Marie-Odile Rolland, co-organisatrice de la journée.

En début d'après-midi, tous se sont retrouvés, au bout d'une allée ombragée, devant l'église gothique de Pontigny, un monument du XII^e siècle dont l'intérieur à la fois grandiose et dépouillé concorde avec son origine

cistercienne. Toutefois, le contraste est flagrant avec l'ajout du XVII^e siècle : le tombeau de saint Edme et l'habillage baroque de son entour. Quant au bois des stalles, il ne jure pas avec la pierre.

On ne verra guère plus de l'abbaye dont ne subsistent que de minces ruines. En revanche, notre groupe aura le bonheur de visiter la propriété chère à Paul Desjardins, ses pièces d'eau, ses massifs, la maison et la tombe ¹ du philosophe lui-même, et de revenir par l'allée des charmilles pour accéder aux locaux du Centre de rééducation de jeunes handicapés qui les occupe, mais les met à la disposition des Amis de Pontigny pour diverses animations.

Un pot amical, offert par ces Amis, justement, a permis, par des conversations, l'observation de photographies, des lectures, de rappeler ce que furent les fameuses Décades et combien elles rassemblèrent la fine fleur des penseurs et écrivains de la première moitié de notre siècle.

HENRI HEINEMANN.

1. « L'envelissement sera fait au lieu même où j'aurai rencontré la mort... » (*Testament de Paul Desjardins*).

En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin

par

CAROL L. KAPLAN

DANS sa préface, « L'Enseignement de Poussin » de 1945, parue dans *Poussin*¹, André Gide montre sa grande fascination pour le peintre, non seulement à cause de sa méthode classique, de son procédé de fondre la forme et le fond dans une œuvre d'art harmonieuse, mais aussi à cause de sa pensée qui « se faisait aussitôt image, naissait plastique » (152). L'esthétique de l'artiste visuel plaît à l'artiste littéraire parce que ce dernier cherche toujours à joindre les deux pôles de son génie créateur, le côté apollinien et le côté dionysiaque. Poussin atteint à une harmonie, à une « reconciliation de l'âme et des sens » (162) où « tout convergeait et conspirait à l'œuvre d'art » (152). Ce qui n'est pas suffisamment noté, c'est « cette jubilation, ce ravissement sensoriel » (153) que Gide sent chez le peintre et qu'il nomme une « délectation persuasive ; une délectation au sortir de laquelle [sa] vision du monde extérieur et [son] comportement même se reconnaissent modifiés » (161).

Il va « lire » Poussin en composant sa propre mythologie² marquée

1. Puisque le texte a paru en premier lieu sans pagination (Paris : Au Divan, 1945), je fais référence ici à la préface republiée dans *Feuillets d'automne*. Toute référence future à l'intérieur du texte renvoie à cette édition.

2. Pour une discussion plus détaillée de la mythologie personnelle de Gide, v. Alain Goulet, « Narcisse au travail dans l'œuvre d'André Gide », dans *Le Plaisir de l'intertexte et sa Fiction et vie sociale*, 349-447. V. aussi Éric Marty, *André Gide, qui êtes-vous ?*, 25-80.

par quatre figures centrales : Narcisse, se penchant sur son propre visage dans le miroir de l'eau ; Dionysos, célébrant son existence dans une bacchanale poétique, accompagné de Pan, son confrère dans l'extase sexuelle et « symbole de la force créatrice du monde » (Bessis 126). Gide s'identifie aussi à Apollon, dieu de la lumière et de la beauté, qui prend le rôle du pâtre pour protéger des bergers. Anthony Blunt nous signale que le rôle d'Apollon est d'assurer l'harmonie de la nature et la fertilité qui à son avis forment la vraie attraction pour Poussin (328). Cela s'accorde avec l'optique de Gide qui fera plus tard une mise en correspondance d'Apollon et du Corydon issu des *Églogues* de Virgile, essentiellement dans leur rôle protecteur et nourricier à l'égard des jeunes garçons.

Les figures mythiques qui peuplent l'Arcadie gidienne, paradis perdu de l'enfance, « pays clos, tranquille... lieu de repos », comme Gide le décrit dans *Amyntas* (16), trouvent leurs contreparties visuelles dans *La Naissance de Bacchus*, toile de Poussin (Cambridge, Fogg Art Museum, Harvard University, 1657). Ce tableau a récemment reçu un nouveau nom par le musée, de façon à mettre l'accent sur les deux drames séparés mais complémentaires de Narcisse et de Bacchus. Le nouveau titre, *L'Enfant Bacchus confié aux nymphes de Nysa : la mort d'Écho et Narcisse*³, révèle le dialogue entre les deux côtés de la peinture, une oscillation entre la vie et la mort, la fertilité et la stérilité. Je vais analyser ces images de Poussin dans *L'Immoraliste* où Michel s'attache à un univers de vie lié à Bacchus, à une joie des sens qui peut tourner à n'importe quel moment en stérilité symbolisée par Narcisse et Écho. Poussin traite de la mort de Narcisse dans d'autres tableaux, notamment dans *Écho et Narcisse* (Paris, Louvre) mais c'est l'élément « réciproque » de la vie et de la mort dans *La Naissance de Bacchus* que je trouve important pour cette étude. À mon avis, c'est ce paradigme qui forme la base de l'Arcadie gidienne et c'est ce qui attire Gide vers Poussin. Comme il le dit pour nous convaincre : « Je n'ai que faire des idées de Poussin » (*Poussin*, 161) et il le répète d'une certaine façon dans sa « préface » à *L'Immoraliste* : « Au demeurant je n'ai cherché de rien prouver, mais de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture » (368).

Nicolas POUSSIN, *The Infant Bacchus entrusted to the Nymphs of Nysa — The Death of Echo and Narcissus* (1657).

The Harvard University Art Museums, Cambridge, Mass.

(Reproduit avec la permission des President & Fellows de Harvard College)

3. La traduction est la mienne. Pour des raisons de simplicité je garde l'ancien titre, *La Naissance de Bacchus*, pour mon analyse ici.



Le retour au mythe pour atteindre l'archétype est significatif de l'esthétique de Gide fondée sur « un attachement érotique à la vie » (Moutote, « L'Artiste », 25). L'Arcadie imaginaire provient de son attraction vers les choses grecques dans le milieu paternel de sa jeunesse, à Uzès, dans le Bas-Languedoc qu'il décrit comme « une petite ville riante » possédant une âme antique « inscrite en la chair vive et dure de la race » (« Normandie », 62). En Afrique la beauté du corps et l'éclat de rire appartenant aux Uzétiens seront transférés aux jeunes garçons et adolescents du désert⁴. Les enfants de Biskra seront transformés en êtres divins par le moi gidien qui a besoin de leurs figures ou archétypes pour créer sa propre Arcadie, celle qui va refléter non seulement le côté de son père, la garrigue languedocienne « enflammée » de soleil, mais aussi cette « herbe épaisse et sans cesse mouillée » de Normandie « où vivent d'autres dieux » (« Normandie », 63) où règne l'eau, élément maternel. Alain Goulet insiste sur le fait que ces deux côtés familiaux créent chez Gide une nostalgie d'un paradis perdu (*Fiction*, 420). Elle durera tout au long de son œuvre. Comme le dit Goulet en parlant du *Traité du Narcisse* de 1891 : « Narcisse brise l'harmonie primitive, mais restera penché sur l'onde jusqu'à la fin des temps pour ressaisir le reflet du paradis perdu » (423). Dès le début de son œuvre l'écrivain crée des héros qui recherchent l'ambiance enfantine, un bonheur oublié traduisant ainsi des rêves et des fantasmes de lui-même. Car Gide avoue un « comportement ambivalent vis-à-vis de sa mère » marqué par une oscillation entre « l'attrait de la fusion et les réactions de révolte » (423).

Parce qu'il était tellement opposé à une imitation ou représentation exacte de la peinture dans la littérature⁵, comme il l'explique dans « Les Limites de l'Art », il faut préciser dès le début ce qu'il peut emprunter à Poussin pour sa propre œuvre : c'est cette sensation qu'il ressentait, ce « ravissement » ou joie parfaite devant ses tableaux mythologiques. Si les toiles, d'une certaine façon, deviennent emblèmes de son écriture, c'est à cause de ce « renouvellement de l'œuvre d'art accomplie » qu'il mentionne dans ses « Considérations sur la mythologie grecque », de cette « interprétation plus nourrie » du mythe comme intertexte (*Œuvres*, 150).

Certains intertextes mythiques nous permettent de faire une « lecture-

4. Claude Martin est le premier à signaler la relation Uzès-Afrique et Gide-« Apollon » dans son *Gide*, 80-7.

5. Pour une analyse de l'esthétique de Gide en ce qui concerne les arts plastiques, v. l'excellent article de Catharine S. Brosman, « Les "Salons" d'André Gide : l'objet et l'œil ».

*ekphrasis*⁶ » de Gide. Par le moyen d'une analyse du récit sera révélé tout un réseau de relations entre le texte écrit et le texte plastique. Les dieux qui peuplent les tendres Arcadies de Gide et de Poussin représentent ce que Pierre Lachasse appelle une « confrontation des instances diverses du moi » (101). Ces archétypes n'ont pas de formes finales mais sont engagés dans un dialogue incessant qui marque le vrai point de vue esthétique de l'écrivain. L'archétype de l'enfant forme en grande partie le cœur de son esthétique étant donné que celle-ci est toujours en mouvement, « insaisissable », comme l'état psychique de l'enfance. Jung constate que ce thème fait partie de l'aspect préconscient de l'âme collective (118) et ajoute que la représentation mythologique de l'enfant ne dépend pas d'un être « réel » mais d'un « enfant divin, miraculeux » (119, n. 19). Pour l'écriture gidienne cet être incarne l'image d'un demi-dieu, invisible au lecteur qui lit superficiellement au niveau verbal. L'archétype et le thème de l'enfant forment une synthèse dans l'œuvre de Gide liant l'inconscient et le conscient humains.

Je suggère que cette Arcadie est aussi attachée à une renaissance du principe féminin. Gide va créer un type de femme qui révélera au protagoniste masculin l'archétype de l'enfant. Ce paradigme traverse son œuvre. Je vais me borner ici à *L'Immoraliste* pour mettre en lumière comment Marceline remplit la tâche d'entrer dans l'Arcadie gidienne où elle révèle à son mari tout un paradis perdu de l'enfance. Voyons comment elle devient le prototype de la « nouvelle Écho », celle qui oubliera sa stérilité d'autrefois pour occuper un moment privilégié du texte, échappant ainsi à la pulsion de mort. Sa présence devient centrée sur une pulsion dynamique, un narcissisme de vie, trouvé dans les jardins de l'oasis de Biskra.

C'est là que Michel cherche un bien-être physique pendant qu'il se rétablit de la tuberculose. Durant sa convalescence, Marceline l'expose aux merveilleux jardins de l'oasis dont elle revenait elle-même « éblouie ». Un peu plus loin, dans ce passage-clé, nous trouvons une Arcadie gidienne, univers presque inconscient du plaisir qui mène à l'enchantement des sens et dont Marceline est le guide :

Elle me précéda dans un chemin bizarre et tel que dans aucun pays je n'en

6. Le mot *ekphrasis* a une étymologie grecque signifiant l'acte de « décrire » ou de « parler hautement » d'une chose. Dans le domaine de la rhétorique, il s'agit d'une représentation « double » où le premier texte (le discours littéraire) présente le deuxième (la toile) par une observation poétique de ses effets plastiques. *L'ekphrasis* ressemble à la mise en abyme étant donné que c'est une représentation « spéculaire » qui produit un redoublement de sens.

vis jamais de pareil. Entre deux assez hauts murs de terre il circule comme indolemment ; les formes des jardins, que ces hauts murs limitent, l'inclinent à loisir ; il se courbe ou brise sa ligne ; dès l'entrée, un détour nous perd ; on ne sait plus ni d'où l'on vient, ni où l'on va. L'eau fidèle de la rivière suit le sentier, longe un des murs ; les murs sont faits avec la terre même de la route, celle de l'oasis entière, une argile rosâtre ou gris tendre, que l'eau rend un peu plus foncée, que le soleil ardent craquelle et qui durcit à la chaleur, mais qui mollit dès la première averse et forme alors un sol plastique où les pieds nus restent inscrits.

— Par-dessus les murs, des palmiers. À notre approche, des tourterelles y volèrent. Marceline me regardait.

J'oubliais ma fatigue et ma gêne. Je marchais dans une sorte d'extase, d'allégresse silencieuse, d'exaltation des sens et de la chair. À ce moment, des souffles légers s'élevèrent ; toutes les palmes s'agitèrent et nous vîmes les palmiers les plus hauts s'incliner ; — puis l'air entier redevint calme, et j'entendis distinctement, derrière le mur, un chant de flûte. — Une brèche au mur ; nous entrâmes. (391-2)

Marceline révèle un paysage symbolique qui abolit les oppositions masculin/féminin, ombre/lumière, vie/mort. Si nous regardons de près, nous nous apercevons que ce passage cache un micro-récit de *L'Immoraliste* et marque notre entrée dans le labyrinthe du texte. C'est comme si la jeune femme jouait le rôle de la voix de la lecture, nous menant comme Michel au plaisir du texte qui est ce « chemin bizarre ». L'adjectif « bizarre » établit une liaison entre le récit et le désir répressif qui provient de la sexualité de Michel, désir qui devient selon Éric Marty un « chemin voluptueux vers un mode de subjectivité neuf » (71). Marty insiste sur le fait que l'Arcadie gidienne repose sur « l'assentiment des corps, des jeunes corps » (57) de garçons comme attraction suprême. Les éléments des paysages autobiographiques sont tous présents : l'eau fidèle de Normandie, le soleil ardent du Bas-Languedoc. Mais leur synthèse dans « le sol plastique » de l'Afrique, la page blanche du récit, reçoit l'inscription de Gide avec la trace de « pieds nus », qui suggèrent la genèse de l'œuvre d'art selon cet auteur.

C'est ici que l'intertexte de Poussin, *La Naissance de Bacchus*, nous aide à comprendre le passage analysé. Notons d'abord les deux côtés complémentaires du tableau. Sur la gauche, la naissance joyeuse du dieu bercé dans la lumière des nymphes de Nysa et, sur la droite, la mort de Narcisse et Écho dans « la pénombre de la verdure et des eaux ». Il faut noter dès le début que le soleil, « source apollinienne de toute vie », est en pleine opposition avec la nuit dionysiaque de la droite comme insiste Hubert Damisch (139-40). Ce critique trouve une affinité entre l'ivresse du sommeil de Narcisse et celle provoquée par le dieu du vin, Bacchus :

« Sommeil, végétation : ces deux traits communs justifient l'inscription historique, mais aussi logique, du Narcisse dans le contexte d'un culte dont on sait l'intérêt que lui aura porté Poussin, et cela même si cette figure a pu prendre par rapport à celle de Bacchus une valeur négative, funèbre » (140). C'est-à-dire que nous avons un dialogue des ressemblances et des oppositions entre les deux côtés du tableau. Mais c'est la présence de Pan, situé au centre, dans l'arbre entouré de la lumière d'Apollon, remontant de la cave sur la gauche, qui annonce l'harmonie entre les deux côtés ou sphères de la peinture. Pan, dieu des bergers en Arcadie, qui joue de la flûte comme l'enfant berger chez Gide, se trouve souvent mêlé aux rites de fertilité de Bacchus/Dionysos et, comme lui, provoque un sens d'ivresse. Nous devons à Pan la libération de la libido d'Écho, une extase dionysiaque d'une certaine façon. Car il faut se rappeler que ce dieu fait la cour à Écho dans une deuxième version du mythe où elle donne naissance à une fille et montre sa maternité au lieu de la virginité stérile associée à Narcisse.

Voyons le contexte de cette scène dans *L'Immoraliste* : nous pouvons constater qu'ici Marceline entre dans l'espace mythique. C'est-à-dire qu'elle déclenche pour Michel l'archétype de l'enfant divin. Le protagoniste s'identifie à l'enfant de l'oasis. À vrai dire, tous deux incarnent le même personnage. Comme écrit Jung à ce sujet : l'enfant « n'est donc pas seulement un être du début, mais aussi de la fin... L'"enfant" symbolise la nature préconsciente et postconsciente de l'homme » (140). Même la trace de ses pieds nus signale son éternité symbolisée par Bacchus dans le tableau. Comme Michel, le dieu témoigne d'une deuxième naissance grâce à Zeus situé dans son chariot à l'extrême droite de la peinture. Zeus délivre son fils du corps meurtri de Sémélé, sa mère, et l'amène (foetus cousu dans sa cuisse) à Mercure/Hermès qui le confie aux nymphes de Nysa dans la scène du tableau. Ce que nous avons dans *L'Immoraliste* est une interprétation inconsciente de ce mythe avec la naissance à la vraie vie de Michel qui retrouve le paradis perdu de l'enfance et son narcissisme originel.

Mais c'est avant tout le regard de Marceline sur son mari qui permettra à celui-ci d'entrer dans le fantasme du jardin arcadien par excellence, paradis perdu de la jouissance de l'imaginaire. C'est dans ce même verger de l'oasis que Michel découvre un lieu « plein d'ombre et de lumière, tranquille et qui semblait comme à l'abri du temps ». Michel y voit un bel enfant « presque nu, sur le tronc d'un palmier abattu » (392). Il garde un troupeau de chèvres en jouant de la flûte. Marceline, archétype de la bonne mère, ouvre l'horizon à Michel, son propre « enfant-nourrisson », dans ce moment mythique où elle le présente aux jeunes bergers, corps

dorés, comparables aux statues de Donatello que Gide loue dans son *Journal* de 1895 (61). Mais ici la chair est vivante et palpable. La présence de l'eau dionysiaque de l'oasis provoque un sens d'oubli issu du dieu du vin, Bacchus/Dionysos, déjà figuré dans la peinture de Poussin.

Cette ouverture à l'imaginaire se produit à cause d'une autre configuration psychique qui provient de la mère agissant comme « miroir sonore » (Anzieu 184) pour le nouveau-né Bacchus-Michel. La voix intime maternelle et les sons entourant l'enfant deviennent un « bain sonore » pour ce dernier. C'est la voix de Marceline qui berce Michel, surtout quand elle lui murmure « Repose-toi » (392) à la fin de leur excursion dans le rêve. Sa voix est accompagnée de la flûte et des palmiers⁷. Ce son suggère une ambiance de plénitude qui fournit d'après Didier Anzieu le « premier miroir à l'enfant, qui constitue son Soi à partir de ce qui lui est ainsi reflété » (184). Le tableau de Poussin et le passage de Gide manifestent donc tous deux une scène de miroir qui précède celle du stade lacanien, qu'Anzieu voudrait modifier avec une existence plus précoce marquée de la présence de la mère (184).

Après ce moment mythique Michel se trouve néanmoins de plus en plus obsédé par le corps masculin comme objet de son désir. Les jardins deviennent des lieux privilégiés pour répéter son identification narcissique au double afin de retrouver son « je idéal » (Lacan, 94). Tous les garçons, Lassif, Lachmi, parmi d'autres, produisent un discours qui s'articule par une chaîne métonymique où chaque rencontre sexuelle répète la dernière avec le principe du plaisir à la base de chaque épisode isolé. Cela devient une Arcadie homosexuelle sans la présence maternelle de Marceline qui sera de plus en plus bannie du monde sensuel de son mari : « Le lendemain matin, dans ce même jardin je revins avec Marceline ; le soir du même jour j'y allai seul » (392). La sève du palmier devient une attraction érotique pour le héros qui boit un « vin doux qui plaît fort aux Arabes » (393). Celui-ci l'aide à créer son propre Bacchus, avec sa propre histoire, liée à l'extase des sens et centrée sur son propre corps. Sa nouvelle Arcadie devient de plus en plus primitive, reflétant le corps masculin prêt à jouir dans l'acte sexuel :

Quelques jours après nous rentrions au verger de Lassif : les tiges semblaient lourdes, molles et gonflées d'eau. Cette terre africaine, [...] submergée durant de longs jours, à présent s'éveillait de l'hiver, ivre d'eau, éclatant de sèves nouvelles ; elle riait d'un printemps forcené dont je sentais le retentisse-

7. Je renvoie le lecteur à l'article intéressant d'Andrew Oliver, « Son, sonorité, musique dans *L'Immoraliste* » pour mieux comprendre cet effet de la musique sur Michel.

ment et comme le double en moi-même. (395)

Michel sombre dans l'ivresse orgiaque de cette Arcadie. Il n'y a pas de bornes à son champ de désir.

À la fin de son récit, le jeune homme essaie de diffuser une sensation charnelle dans les mots mêmes de son discours : « Ah ! je voudrais qu'en chaque phrase, ici, toute une moisson de volupté se distille » (464). Il détruit la possibilité de créer ou d'apprécier l'œuvre d'art et devient victime de sa propre mythologie : « L'art s'en va de moi, je le sens » (467), déclare-t-il. Il renie le côté apollinien de son être, cette « souriante harmonie » ou sens esthétique. Il se perd dans une nuit dionysiaque où il rencontre « un dieu ténébreux » (467), l'équivalent de Hadès, mais aussi représentatif d'Apollon, dieu de lumière du soleil, de l'intelligence et de la raison. Si Apollon bienfaisant apporte la vie, il peut aussi apporter la mort, ici celle de l'âme de Michel. Selon la mythologie grecque : « dans un pays brûlé par le soleil comme l'est la Grèce en été, les rayons de lumière qu'envoie Apollon peuvent être des traits mortels. [...] Elles frappent [les flèches d'Apollon] les mortels trop orgueilleux qui [...] ont cru pouvoir se mesurer aux dieux » (Gandon, 89). Il faut se rappeler que Michel se regardait comme un dieu dès sa première visite à Ravello où il se bronzait comme Narcisse fasciné par son corps : « L'air était presque vif, mais le soleil ardent. J'offris tout mon corps à sa flamme » (401).

Ainsi Michel s'éloigne-t-il du côté « naissance » du tableau de Poussin et entre-t-il dans l'univers de la mort de Narcisse, surtout quand il mène Marceline-Écho à sa perte « dans l'ombre d'un jardin » (470) d'El Kantara. Cette configuration de la mort d'Écho-Narcisse nous révèle la démesure de l'amour impossible figuré par les deux personnes qui meurent ensemble. La détresse d'Écho et la quête d'idéal de Narcisse provoquent des pulsions de mort. Les deux personnages mythiques sont symétriques, miroir sonore d'Écho, miroir visuel de Narcisse.

Il est fort intéressant de noter une autre scène spéculaire qui nous annonce le thème de la mort réciproque (Écho-Narcisse, Marceline-Michel). Il s'agit du vol des ciseaux de Marceline par Moktir à la fin du Chapitre IV. Ce garçonnet joue un rôle capital dans l'intrigue parce qu'il participe aux événements du début et de la fin du récit. C'est lui, comme le Bacchus de Poussin, qui est choyé par les femmes (Marceline l'a choisi) et par les hommes (il devient « le favori » de Michel). Rappelons aussi qu'il tient compagnie à Michel, la veille de la mort de Marceline, au cours d'une vraie nuit de délire. Dans la scène du vol Michel s'identifie à l'enfant tout en restant « debout auprès du feu, les deux coudes sur la cheminée, devant un livre » (394). C'est dans la glace qu'il regarde fixement les mouvements du voleur à qui il tourne le dos.

Ce que nous avons ici, c'est une triple mise en abyme du récit sur les plans thématique, psychanalytique et mythique. Ce qui est essentiel de noter, c'est l'identification de Michel au corps de l'enfant. C'est comme si l'adulte peignait son propre visage dans le miroir ou faisait son autoportrait. Nous pouvons constater que Michel joue le rôle de « nourrisson », retournant encore une fois au stade du miroir par une identification narcissique. Cette fois-ci il se voit comme autre avec le jeune corps souple de Moktir et devient « unifié » par moyen de l'identification à l'image de « l'immoraliste-Moktir » qui vole des ciseaux. Parce qu'il pardonne ce crime à Moktir, Michel peut ressentir une sorte de jubilation devant le miroir : « je ne parvins pas à me prouver que le sentiment qui m'emplit alors fût autre chose que de la joie » (394-5). Il projette son identité aliénée dans l'image de l'Autre.

Cette identification au corps de l'enfant-héros est accompagnée d'une frénésie qui mène à la mort du couple Écho-Narcisse (Marceline-Michel). Pour mieux comprendre ce phénomène, il faut « lire » un autre intertexte mythique invisible à la première lecture. L'image-clé se trouve dans les ciseaux eux-mêmes qui appartiennent à l'histoire des Parques, plus précisément à celle d'Atropos, la troisième, qui « coupe » le fil du destin. Que Marceline reste à la maison la plupart du temps est évident ; elle coud, elle incarne métaphoriquement une « bonne fileuse ». Cette mise en abyme du récit implique que c'est elle qui tend « le fil » de la narration, même si c'est Michel qui raconte. Aussi incarne-t-elle la figure de Janus, entraînant les pulsions de vie dans le passage initiatique du rêve que nous avons déjà vu, tandis qu'elle reste attachée ici aux pulsions de mort (la coupure du fil, le malheur du destin).

Ce qui est frappant, c'est que Moktir, l'enfant-héros, vole lui-même les ciseaux et devient possesseur de la puissance des Parques en décidant de la mort d'autrui. Que Michel, comme tant d'autres personnages masculins de Gide, soit un mauvais interprète du mythe est évident puisqu'il reste complètement aveugle à cette connotation. En fin de compte, il se laisse dominer par Moktir. Celui-ci est aussi une incarnation de la deuxième Parque, Lachesis, souvent figurée comme enfant ou figure ailée (Balles-tra-Puech, 80).

Finalement, les trois Parques représentent les trois moments de la vie : la naissance, la maturité et la mort. Ces trois étapes sont présentes dans le tableau intitulé *La Naissance de Bacchus*, si nous considérons Apollon à la maturité, Bacchus à la naissance, et Narcisse à la mort. Moktir / Bacchus est « né » une deuxième fois avec l'immoralisme de Michel ; c'est-à-dire que l'écriture de la fiction va l'immortaliser. La présence cachée de Marceline (en ciseaux) est aussi essentielle pour la mise en abyme struc-

turelle du récit étant donné qu'elle est ultime narrataire du discours par lequel Michel essaie de justifier son attitude envers elle. Elle assume avant tout son rôle de bonne mère (« Marceline aimait beaucoup cet enfant »). Si le récit de Michel devient un peu comme la fable qu'il invente « pour expliquer la perte des ciseaux » (395), c'est elle qui voit clair pendant que son mari tombe victime de la supercherie.

L'archétype ou thème de l'enfance semble se renouveler dans *L'Immoraliste* avec le dernier enfant kabyle, Ali, qui est attiré par la maison de Michel. Si celui-ci préfère l'enfant à sa sœur, comme le laisse entendre la petite, le récit peut continuer à l'infini grâce à l'archétype de l'enfant qui est éternel. Mais Michel n'est pas capable d'atteindre le niveau spirituel de l'enfant. Il se perd dans un mythe du désir et se différencie profondément de Gide qui évolue vers une paternité pédérastique dans sa relation avec Marc Allégret. Il décrit ce dernier, dans son *Journal* de 1917, comme être divin⁸ : « Certains jours cet enfant prenait une beauté surprenante ; il semblait revêtu de grâce et [...] "du pollen des dieux". De son visage et de toute sa peau émanait une sorte de rayonnement blond. La peau de son cou, de sa poitrine, de son visage et de ses mains, de tout son corps, était également chaude et dorée » (630). Encore une fois, nous avons un rappel du Bacchus de Poussin. Pendant ce moment païen, Gide commence à manifester un nouvel enseignement moral, nouveau Corydon qu'il est devenu (Pollard, 70), tandis que Michel reste écarté pour toujours de l'âme de l'enfant. Le héros rejette tout sauf l'exaltation dionysiaque de son Arcadie privée. L'enfant kabyle à la fin de son récit n'est qu'un corps à séduire. Le côté bestial domine, le corps étant réduit à un moyen d'échange dans une économie de prostitution : « L'enfant, que vous avez fait fuir en entrant », confesse-t-il à ses amis, « me l'apporte [sa nourriture] soir et matin, en échange de quelques sous et de caresses. Cet enfant [...] est avec moi tendre et fidèle comme un chien » (471-2).

C'est seulement dans *Les Faux-Monnayeurs* que l'élément spirituel apollinien devient la sauvegarde d'une nouvelle philosophie de la vie. L'éthique gidienne mène en effet au protagoniste Édouard. Celui-ci entre dans un dialogue avec sa demi-sœur Pauline Molinier, elle-même porte-parole du berger arcadien Corydon (Pollard, 71) en ce qui concerne l'éducation d'Olivier. Grâce à cette nouvelle vision de la mère qui atteint

8. Gide donne le nom fictif de « Michel » à Marc dans cette rencontre imaginaire du *Journal*. En même temps il évoque le lieu mythique, « Arcadie » (629), où vivront Michel et « Fabrice », « première identité d'Édouard » selon Daniel Moutote dans son étude récente, *André Gide : Esthétique de la création littéraire*, 105.

un sommet avec Pauline, Gide peut réintégrer sa propre *anima* et créer un protagoniste qui dépend moins d'une Écho mourante que d'une nymphe fertilisante. C'est à l'image de la bonne mère que Pauline lègue son fils à Édouard en lui disant : « C'est Olivier qui vous fera meilleur. Que n'obtient-on pas de soi, par amour ? » (1187). Cet amour est plutôt une amitié virile qu'une attraction charnelle et suit l'exemple de Socrate en insistant sur un dialogue des âmes.

Cela ne veut pas dire que Gide détruit le côté dionysiaque de sa personne avec un accent apollinien. À vrai dire, il restera toujours l'enfant qui cherche une plénitude de vie jusqu'à la mort. C'est peut-être à cause de cela que Dorothy Bussy lui écrit, après avoir lu *Si le grain ne meurt* : « Le dieu Dyonisos [*sic*] qui vous habite — c'est sa puissance que je sens dans vos livres, dans votre présence » (204).

Je voudrais terminer avec une dernière vision de l'Arcadie gidienne reflétant Poussin dans « *Et in Arcadia Ego* » / *Les Bergers d'Arcadie* (deuxième version, Paris, Louvre), où nous voyons un monde clos de verdure, digne des bois de la Normandie, chers à Poussin et à Gide grâce à leurs origines normandes. D'après Lévi-Strauss la figure féminine qui remplace le crâne affreux de la première version du tableau (à Chatsworth) montre l'importance croissante prise par la femme dans l'économie de la composition du peintre (20-1). Si c'est la Mort qui parle en Arcadie, c'est par la voix d'une jeune femme qui essaie d'expliquer l'inscription sur la tombe aux trois bergers qui l'entourent : « Même en Arcadie, j'existe » (c'est-à-dire, la Mort). De la même façon le côté féminin évoluera tout au long de l'œuvre de Gide, introduisant un élément qu'il qualifie de « part de Dieu » (*Romans*, 89), élément presque inexplicable de l'œuvre d'art provenant de l'inconscient. La voix de la femme, d'Écho pour ainsi dire, se transforme en une voix plus légitime, en ce que John Hollander appelle une *bat Kol*, « fille d'une voix » en hébreu moderne (16-7), avec une connotation divine qui la lie à la voix d'Emmanuèle, nom spirituel de Madeleine Gide à qui toute l'œuvre de son mari est dédiée. Quittant son rôle traditionnel, l'héroïne gidienne entre dans un paysage mythique par le moyen d'un voyage initiatique du rêve. Elle mène le narrateur/Narcisse à un paradis perdu dont elle détient la clé comme la femme vêtue à l'antique dans le tableau arcadien de Poussin. C'est elle qui nous indique l'alternance entre la vie et la mort, une affirmation et une négation qui caractérisent le monde mythique. Cela donne cette puissance esthétique à l'œuvre de Gide et lui permet de planter avec ses protagonistes des graines qui meurent mais qui renaissent dans une incessante métamorphose de l'œuvre d'art.

OUVRAGES CITÉS

- ANZIEU (Didier), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, 1995.
- BALLESTRA-PUECH (Sylvie), « Le Mythe des Parques, un exemple de dialogue entre le texte et l'image », *Mythes et littérature, textes réunis par Pierre Brunel*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994, pp. 69-86.
- BESSIS (Henriette), « La Bacchanale et sa représentation dans les arts plastiques », *Le Mythe et le mythique*, Paris : Albin Michel, 1987, pp. 125-43.
- BLUNT (Anthony), *Nicolas Poussin*, New York : Bollingen Foundation, 1967.
- BROSMAN (Catharine S.), « Les "Salons" d'André Gide : l'objet et l'œil », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 93, janv. 1992, pp. 51-60.
- DAMISCH (Hubert), « D'un Narcisse l'autre », *Narcisses, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 13 (1976), pp. 109-46.
- GANDON (Odile), *Dictionnaire de la mythologie*, Paris : Hachette, 1992.
- GIDE (André), *Amyntas* [1906], Paris : Gallimard, « Folio », 1994.
- , « Considérations sur la mythologie grecque » [1919], *Œuvres complètes*, éd. Louis Martin-Chauffier, t. IX, Paris : Gallimard, 1935, pp. 147-54.
- , *Correspondance* [avec] *Dorothy Bussy*, t. I (*juin 1918-décembre 1924*), éd. établie et présentée par Jean Lambert, notes de Richard Tedeschi, Paris : Gallimard, *Cahiers André Gide* 9, 1979.
- , « L'Enseignement de Poussin », *Feuillets d'automne, précédés de quelques récents écrits* [1949], Paris : Mercure de France, « Folio », 1980, pp. 151-66.
- , *Les Faux-Monnayeurs* [1925], *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, « Bibl. Pléiade », 1958, pp. 931-1248.
- , *L'Immoraliste* [1902], *Romans, récits...*, pp. 365-472.
- , *Journal 1889-1939* [1939], Paris : Gallimard, « Bibl. Pléiade », 1951.
- , « Les Limites de l'Art », *Prétextes, réflexions sur quelques points de littérature et de morale* [1903], Paris : Mercure de France, 1947, pp. 31-41.
- , « La Normandie et le Bas-Languedoc », *Prétextes...*, pp. 61-6.
- GOULET (Alain), *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris : Minard, « Bibl. des Lettres Modernes », 1985.
- , « Narcisse au travail dans l'œuvre d'André Gide », *Le Plaisir de l'intertexte : Formes et fonctions de l'intertextualité*, éd. Raimund Theis et Hans T. Siepe, Frankfurt-am-Main : Peter Lang, 1986, pp. 185-208.
- HOLLANDER (John), *The Figure of Echo : a Mode of Allusion in Milton and after*, Berkeley : University of California Press, 1981.
- JUNG (Carl-Gustav) et KERÉNYI (Charles), *Introduction à l'essence de la mythologie*, trad. H. E. Del Medico, Paris : Payot & Rivages, 1993.
- LACAN (Jacques), *Écrits*, Paris : Seuil, 1966.
- LACHASSE (Pierre), « Le Point de vue esthétique », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 87-106.
- LÉVI-STRAUSS (Claude), *Regarder, écouter, lire*, Paris : Plon, 1993.
- MARTIN (Claude), *Gide*, Paris : Seuil, « Écrivains de toujours », 1963.
- MARTY (Éric), *André Gide, qui êtes-vous ? Avec les entretiens André Gide-*

Jean Amrouche, Lyon : La Manufacture, 1987.

MOUTOTE (Daniel), *André Gide : Esthétique de la création littéraire*, Paris : Honoré Champion, 1993.

—, « L'Artiste et le chercheur ou le sens de nos études », *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*, études rass. et prés. par J.-Y. Debreuille et P. Masson, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1994, pp. 23-39.

OLIVER (Andrew), « Son, sonorité, musique dans *L'Immoraliste* », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 109, janv. 1996, pp. 29-39.

POLLARD (Patrick), « L'Idéal de *Corydon* », *André Gide 9 : Regards intertextuels*, textes réunis par Cl. Martin, Paris : Lettres Modernes Minard, 1991, pp. 61-80.

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide

LE DOSSIER DE PRESSE DE *DOSTOÏEVSKY*

(I)

259-XXIX-1

MICHEL ARNAULD

(*La Nouvelle Revue Française*, n° 119, 1^{er} août 1923, pp. 151-9)

*DOSTOÏEVSKY*¹

La « critique parlée » des salons mondains a perdu son importance ; mais non pas celle qui se parle entre producteurs de lettres occupés de leur métier. Les entretiens où chacun porte le souvenir de ses lectures, les jugements échangés entre auteurs et que leurs amis propagent de proche en proche, aident efficacement certaines œuvres d'un abord difficile, surtout des œuvres étrangères : celles-ci ne conquièrent le public qu'après avoir conquis des écrivains, et l'admiration tâtonne autour d'elles avant de savoir s'expliquer par raisons clairement communicables ; il faut alors s'entendre à demi-mot. En ce sens, Gide a beaucoup travaillé pour la gloire de Dostoïevsky. Certes, bien ou mal traduites, les œuvres du plus grand Russe étaient là ; l'éloge célèbre qu'en a fait Nietzsche leur profitait mieux que l'étude bien intentionnée, mais étroite, tentée chez nous par Melchior de Vogüé. Tout de même, en un temps où les critiques revenaient toujours à *Crime et Châtiment*, aux *Souvenirs de la Maison des Morts*, où les initiés seulement préféraient *L'Esprit souterrain*, nombreux sont les romanciers, les dramaturges, les poètes, auxquels Gide a le

1. Par André Gide (Plon).

premier révéla *Les Frères Karamazov*, *L'Idiot*, *Les Possédés* ou *L'Éternel Mari*. La meilleure excuse de Vogüé, c'est que Gide a bien longtemps reculé devant la difficulté du sujet. Une faible part de ses réflexions était passée dans une brochure de 1908 : *Dostoïevsky d'après sa Correspondance*. Il la complète aujourd'hui en publiant à la suite, sans retouches importantes, six conférences données l'année dernière à l'École du Vieux-Colombier. Par où l'on voit encore qu'en pareil cas il est plus aisé de parler que d'écrire. La forme de conférences a ceci de bon qu'elle oblige à simplifier, à souligner, à mettre en lumière les points dominants ; mais elle ne permet guère de concentrer, de lier, de composer un ensemble ; elle impose des sacrifices : si quelque idée délicate à saisir exige renfort d'explications et de citations, d'autres rentreront dans l'ombre ; l'équilibre des valeurs est difficilement maintenu. Tout ce qui concerne, chez Dostoïevsky, la connaissance des âmes, la diversité des motifs qui se choquent en elles ou s'entrecroisent, — et pareillement la façon d'organiser, pour une émotion d'art, cette riche et neuve matière psychologique, de nouer une action cohérente et complexe, de répartir ombre et lumières en un tableau, — nul ne pouvait l'exposer mieux que Gide, parce qu'intéressé d'avance aux mêmes côtés de l'âme humaine il a dû, comme romancier, se poser semblables problèmes de motivation et de composition. Mais l'idée morale et métaphysique, mais la conception de la vie dont cette fiction est toute imprégnée, Gide, sans la méconnaître, risque de la déformer ; involontairement il la tire à soi, par une interprétation qui donne appui à sa propre pensée.

Pour bien montrer quelle sorte de vérités psychologiques échappe le plus souvent à l'attention des artistes et des moralistes français, Gide s'en prend au système de La Rochefoucauld : « Une fois la formule trouvée, l'on s'y tint, et durant deux siècles et plus on vécut avec cette explication. » Ce qui est mis en cause, remarquons-le bien, ce n'est pas la négation de l'altruisme et des passions généreuses, c'est le fait de n'admettre que des tendances dirigées vers une fin, et dont l'entendement peut ainsi rendre compte ; c'est « l'horreur de l'informe », c'est le parti-pris d'ignorer les impulsions irrationnelles qui sont source d'actions apparemment « gratuites » : appétit de souffrance, besoin de se détruire, démon de la perversité. Rappelons pourtant que les lettres françaises sont nées sous le signe de Montaigne, et non de La Rochefoucauld ; ce qui les garde d'oublier la diversité ondoyante et les inconséquences de l'être humain. Nos moralistes savent bien que le Moi, dans son unité, ne se maintient pas sans effort ; c'est une première réussite ; Pascal même, qui juge ce Moi haïssable, dirait que l'homme, s'il s'aime comme il faut, est en voie d'aimer son Dieu. Sous la volonté individuelle de conservation, sub-

sistent des forces plus élémentaires : la tendance de chaque désir, de chaque idée, à persévérer dans son être, et même en détruisant l'individu. Il y a en nous la nature normale (l'essence, la forme d'après Aristote — pour les transformistes, les traits constants de l'espèce adaptée par une longue sélection). Il y a aussi *l'accident* (c'est-à-dire pour les croyants les suites d'une faute originelle ; pour d'autres, les poussées d'un milieu changeant, les mille variations fortuites dont la sélection n'est jamais achevée). Nos moralistes ne nient point que ces mouvements existent ; ils pensent que la sagesse, la grandeur d'âme telle que l'entend Descartes, prescrit de les négliger. — Cela dit, il est bien vrai que nos auteurs classiques, et Balzac même après eux, ne connaissent que des passions dirigées, organisées, menées par une logique interne ; des passions sociales, devant la fermeté de leur contour à l'ordre général qui les encadre et qu'elles semblent menacer. Il est encore vrai que par là leur étude est appauvrie : on connaît mal l'homme, si l'on ne tient pas compte de ses passions innommées. Elles ne produisent pas seulement les nuances, les étrangetés du caractère ; elles produisent bien autre chose que les surprises du comique. Non par elles-mêmes, mais par leur rapport avec des aspirations supérieures, elles se haussent au pathétique. Et, pour elles aussi bien, la question morale se pose : L'ordre doit-il toujours s'armer contre elles ? Ou peut-il, sans se disloquer, s'élargir pour leur faire accueil ?

Dostoïevsky n'est pas le seul ni le premier explorateur de ces régions confuses. Nul n'y aura fait plus de découvertes. Le propre de son œuvre est que toute passion, fût-ce la plus aveugle et la plus sauvage, ne s'y déploie pas uniquement en émotions et en actions ; elle veut se mettre en règle avec la pensée, elle ratiocine, s'invente une justification, construit toute une théorie modelant sur elle l'Univers entier ; tandis qu'inversement chaque théorie se présente comme l'expression d'un caractère et l'expansion d'un sentiment. Ainsi la projection d'ombres démesurées prolonge au loin tels mouvements de l'âme dont nous ne percevons, dans la vie ordinaire, que les faibles commencements. Le conflit moral est par là sublimé ; la vérité même est grossie ; et, par l'intensité seule, c'est bien une psychologie d'exception. Qu'on n'en vienne pourtant pas restreindre la portée en alléguant que l'auteur est un malade ; ceci éclaire, tout au plus, certains de ses personnages, qui de près ou de loin lui ressemblent. Il serait moins inexact de rappeler les traits qui distinguent la société russe. Mais tout grand poète apporte sa vision propre de l'Univers. Celle de Dostoïevsky n'est assurément pas faite de figures sensibles ni de paysages ! L'atmosphère de ses romans tient pour beaucoup à l'absence, et je dirais presque, à la négation de la Nature. Il l'exclut au point de nous la faire oublier ; nous ne la retrouvons qu'en fermant son livre. Jamais

— surtout dans nulle œuvre moderne — le monde des choses, le monde des plantes, le monde des bêtes ne fut si complètement supprimé. Que le règne humain demeure « un empire dans un empire », c'est ce que la plupart des artistes maintiendraient contre Spinoza ; mais ce règne devient, chez Dostoïevsky, un empire clos et coupé de toutes attaches terrestres, l'« État spirituel fermé », qui ne reçoit pas d'aliments du dehors, et, s'il souffre de pénurie, n'attendra secours que du Ciel. L'action peut se passer dans de petites villes ; l'acteur reste le plus souvent, je ne dis pas l'Homme des Foules, mais l'Homme des Capitales, solitaire au milieu d'un peuple, entouré d'une culture qui le dépasse, homme sans terre et sans pouvoir, hanté par des idées trop vastes qui n'ont point d'application dans son étroit cercle de vie. Notons encore (non sans songer à d'autres livres d'écrivains russes) que tous ces êtres, jusqu'aux plus pauvres, sont des oisifs ; du moins, aucun ne paraît sérieusement occupé ni d'une œuvre, ni d'une fonction, ni d'un métier. Quels ravages exerce en eux la pensée ! Nous ne la voyons pas, soutenue et pacifiée par un objet qui lui résiste, aller et venir du monde réel, qu'elle tâcherait de comprendre, au réel travail qu'il faudrait diriger. C'est l'araignée « tissant sa toile de sa propre substance » et ne sachant où l'accrocher. Des âmes, dont l'équilibre n'est aidé ni par leur corps ni par un milieu qui les porte, spéculent au gré des passions fluctuantes et, de leurs réflexions, n'attendent rien de moins que le sens intégral de la Vie. Rien d'étonnant si, dans ces conditions, l'intelligence est un enfer.

Un enfer — ce mot s'impose, pour qui juge au nom d'une foi. Bien que Dostoïevsky n'ait pu songer même à délaissier l'art pour un apostolat, sa foi chrétienne semble à peine moins simple, et n'est pas moins hautement avouée, que la religion de Tolstoï. Plus spontanée, plus chaleureuse, elle émeut par là davantage ; surtout, une plus juste vue de la diversité des âmes et de ces troubles régions où le mal s'enchevêtre au bien, empêche Dostoïevsky de traiter avec un mépris facile tout ce qui empêche ces âmes de se connaître et de s'unir en Dieu : de là ces conflits, ces détours, ces retours, ces multiples retardements où la vérité gagne autant que la beauté. Chestov n'a pas tort d'apporter, comme une clef de l'œuvre entière, ce passage des *Karamazov* : « Le désir de ces créatures misérables tend à découvrir un objet que non seulement moi, ou tel autre, puisse adorer, mais en lequel tous croiraient et que tous adoreraient, tous ensemble. C'est ce besoin d'adoration *en commun* qui fait le tourment de chaque homme en particulier, et de l'humanité entière, depuis le commencement des siècles. » Chez les personnages de Dostoïevsky, les heurts changeants des passions humaines réveillent sans cesse un conflit plus constant et plus profond. Un amour secret se mêle à leurs haines : car ils

sentent confusément qu'ils cherchent tous un même bien, dont nul ne peut priver les autres, et que n'atteindront pas leurs efforts séparés. Mais toujours la haine corrompt leurs amours : car jamais deux d'entre eux ne sont au même point de leur recherche ; et chacun, prêt à se donner, trouve en autrui quelque désir, quelque pensée qui lui cache la lumière et, l'éloignant de Dieu, le rejette sur soi. Ce défaut de foi, ce refus d'amour, voilà le péché véritable ; le criminel aux yeux du monde est sur le chemin du salut, si la souffrance humblement acceptée l'engage à se donner sans plus attendre, si la flamme du repentir consume le faux savoir et la défiance et l'orgueil...

Tolstoï, selon sa conscience, souligne dans l'Évangile ce qui lui plaît, et biffe ce qu'il n'approuve point. Dostoïevsky, sans se permettre de choisir, a mis spontanément l'accent sur la parole : *Violenti rapiunt illud*. Ce ne sont pas les tièdes qui seront sauvés. À cela se borne, chez lui, le culte de l'énergie. Stavroguine, qui n'a rien pu détester, a beau se révéler, dans ses expériences, « immensément fort » ; il l'est indifféremment dans le bien et dans le mal ; le brûlant, l'orageux Dmitri Karamazov est finalement sauvé, le froid Stavroguine est perdu. — Énergie et défaillance, chute, rédemption, salut, tous ces mots revêtent deux sens selon qu'on fixe une barrière entre le profane et le sacré, ou qu'on range au long d'une même échelle toutes les valeurs de la vie. Il y a faute ou progrès au regard de la sagesse ; péché, au regard de la sainteté. On peut maintenir les deux points de vue en les superposant l'un à l'autre, comme tâche de faire un humanisme chrétien, non pas les mélanger impunément. Enfer et Ciel n'existant que par leur opposition ansolue, les marier, c'est ne plus croire fort ni l'un ni à l'autre ; et dès lors l'abus de leurs noms paraît jeu de rhétorique. Voilà ce que Gide, à l'heure d'achever ses conférences, aurait dû mieux considérer. Il lui plaît de réunir en un même « Chariot » lumineux les quatre étoiles : William Blake, Nietzsche, Browning et Dostoïevsky. Et l'on comprend que pour lui, au point actuel de ses réflexions, après qu'il a traduit de Blake *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, ces feux assemblés composent en effet une sorte de constellation. Cependant, il n'est pas besoin d'un grand déplacement de perspectives pour que les mêmes astres, reculant à leurs vraies distances et se rattachant à d'autres figures, diffèrent enfin *toto cælo*.

En dehors de quelques pièces lyriques, je connais bien mal William Blake. Assez pourtant pour entrevoir qu'en sa révolte contre un pharisaïsme puritain, ce Visionnaire nourri au langage de la Bible gonfle aisément en blasphèmes telles affirmations qui, traduites en simple langage humain, perdraient leur violence offensive. Assez encore pour savoir qu'en ses grands poèmes, les personnages sont des héros mythiques, fa-

cultés incarnées, Puissances de l'Esprit ; leur combat se livre dans les nues où l'on ne se parle qu'à coups de tonnerre, non sur ce sol où nous luttons. Et les intuitions de Blake ne sont pas pour cela moins vives, ni ses éclairs moins puissants. Mais il plane loin du champ d'observation terrestre où se rencontrent les trois émules que Gide lui donne pour compagnons. Eux, ne se rencontrent que là. Dois-je indiquer à quel point Nietzsche, d'accord avec Dostoïevsky sur la constatation des faits, s'oppose à lui quant à leur interprétation ; et comment ces crises d'âme : péché, humiliation, repentir, mesurées à l'idéal du Surhomme, deviennent revanches de la faiblesse, misérables ruses d'une volonté de puissance, conspiration de Tchandalas ? — Je m'arrête plutôt à ces lignes : « Plus que la forme et que la matière de leur œuvre, ce qui me fait rapprocher Browning de Dostoïevsky, je crois que c'est leur optimisme, un optimisme qui n'a que bien peu de chose à voir avec celui de Goethe... » Optimiste, Dostoïevsky ! Est-ce parce que nous avons vu, chez certains de ses personnages, éclater parfois une joie soudaine, comme l'avant-goût d'une vie bienheureuse ? L'espoir d'un salut possible mais non d'avance assuré, est-ce optimisme chez un chrétien ? Non, Dostoïevsky croit à l'immortalité, il en a donc pesé les risques. Et Dostoïevsky croit au Diable. Qu'on me trouve un diable chez Browning ! ce sera tout au plus le démon de *Faust*, — « une partie de cette Force qui toujours veut le mal et toujours crée le bien ». Et cela sans qu'aux yeux de Browning le bien et le mal soient déplacés. Car ce témoin, si attentif à la complication des âmes, semble n'en rien garder pour soi, et, quand il parle en son nom propre, a l'air d'un héros ingénu. Ce qui l'apparente à Dostoïevsky, c'est uniquement sa psychologie. Dans son œuvre aussi, tout être taré — Caliban, le fou mystique, l'homme d'État charlatan, le médium imposteur, l'assassin, le renégat — développe de son mieux son apologie ; chacun, ayant fouillé son gouffre intime, étale au jour, en spécieux replis, les mobiles vrais et faux de sa conduite passée. Mobiles étrangement mêlés, qui ne sont pas tous condamnables, qu'on ne saurait condamner tous sans ôter à l'être déchu toute chance de relèvement. Mais la déchéance apparaît dans la lâcheté, dans le mensonge qui, insistant sur tels motifs, glissant sur d'autres, fausse à plaisir l'intention véritable, et s'offusque devant tout surcroît de clarté. Le relèvement, ce serait avant tout la volonté de lumière, la clairvoyance qui naît de l'énergie et la renouvelle à son tour... Sommes-nous si loin de Goethe ? La sagesse de Browning, moins soucieuse des lois naturelles, est, si l'on veut, plus « dynamique », plus activement tendue ; mais elle exclut pareillement la tentation d'arriver au salut en plongeant d'abord dans l'abîme de la souffrance et du péché. Aucun des deux poètes ne refuse d'être un sage pour mieux garder ses chan-

ces de devenir un saint...

Comme on voit, l'intérêt d'un livre où se mêlent tant d'idées neuves appelait à la discussion. Gide craint trop facilement que la France ne soit maintenant disposée « à ne contempler que sa propre image, l'image de son passé ». Il souhaite que plutôt elle emploie son génie à recueillir, en les ordonnant, les influences étrangères. Ordonner, c'est bien ce qu'il faut quand on recueille tant de choses mal compatibles et de prix inégal. Voici, pêle-mêle, des informations brutes et des idées élaborées, voici des émotions nouvelles, avec un nouvel idéal de vie. N'allons pas brouiller le mélange, pour tout absorber à la fois. Surtout gardons le sentiment des différences créées par une longue culture ; et, quand Dostoïevsky propose à l'Occident sa foi, qu'il juge convenir à tous les hommes, sachons d'abord y reconnaître des traits propres à l'Orient.

260-XXIX-2

MARCEL ARLAND

(*Les Feuilles Libres*, n° 33, septembre-octobre 1923, pp. 204-6)

DOSTOÏEVSKY, par André Gide (Plon éd.)

On a fait de la clarté et de la logique l'apanage de la littérature française ; à ce goût de clarté et de logique, Gide oppose Dostoïevsky. L'art et le génie de l'écrivain russe s'attache surtout à mettre au premier plan — précisément les ombres ; d'où par suite un certain illogisme dans les actions de ses personnages. On peut distinguer trois zones dans la vie affective et mentale : la zone des émotions habituelles, quotidiennes, celle des passions, et cette autre plus profonde, inconnue à nous-mêmes, et qui ne se manifeste que dans les crises ¹. Ce sont les manifestations de cette troisième zone qui, intervenant soudain parmi les réactions normales, donnent aux héros et aux romans de Dostoïevsky leur illogisme apparent. Au vrai il n'y a pas d'illogisme, seulement une logique plus secrète ; au regard de Dieu tout est une suite harmonieuse. Mais les Français ont dédaigné ou craint d'étudier cette troisième zone. Il est presque exact de dire, comme le fait M. Gide, que pendant 300 ans, nous avons vécu sur les acquisitions de La Rochefoucauld ². D'autre part presque tous les

1. Gide distingue aussi trois régions dans la vie intérieure (p. 192). Mais cette classification n'était établie que pour les seuls personnages de Dostoïevsky et pour la défense d'une thèse dont je ne puis m'occuper dans cette note critique.

2. M. Michel Arnaud remarque que les lettres françaises ne sont pas nées sous le signe de La Rochefoucauld, mais de Montaigne (*Nouvelle Revue Fran-*

grands romans français : *Julien Sorel*, *Fabrice del Dongo*, *Adolphe*, *René*, *L'Éducation sentimentale*, sont des monographies ; de là vient l'unité de l'œuvre³. L'auteur s'y incarne et le roman gagne en clarté⁴.

Le point capital de l'œuvre de Dostoïevsky, c'est sa conception du héros. Là se montre toute la différence entre les psychologies orientale et occidentale, et, parmi les Russes même, entre un Dostoïevsky et un Tourguénéf. Pouvait-il venir à l'esprit de Racine de faire d'Agamemnon le héros de sa tragédie ? Je ne suis pas éloigné pourtant de le considérer comme le personnage le plus intéressant de la pièce, ni antipathique, ni ridicule. Le héros français, c'est Achille, le Cid, Ruy Blas, et presque Cyrano. Il est jeune, beau, pas toujours très intelligent, mais toujours brave. Lorsqu'il atteint au sublime c'est en dehors de toute humanité. La crise ne se passe plus en son cœur, mais dans une région idéale selon une mécanique conventionnelle.

Chez Dostoïevsky, le héros est celui qui est le plus profondément humain, je veux dire celui dont la lueur intérieure apparaît à la fois la plus profonde et la moins secrète⁵. Si une crise le traverse, elle éveille en lui des régions insoupçonnées. Il ne se surpasse pas : il devient lui-même jusqu'à l'étonnement et à l'angoisse. Plus exactement il n'y a pas de héros, pas de modèle, pas de personnage vraiment sympathique. Qu'un person-

çaise, août). C'est, je crois, aussi absolu que les paroles de M. Gide ; d'ailleurs l'une et l'autre proposition se contredisent moins qu'elles semblent le faire. Si pourtant on prenait l'une pour l'antithèse de l'autre, il serait aisé de montrer comment deux tendances ont toujours subsisté en France et parfois coexisté chez un même écrivain ; comment par exemple Julien Sorel, qui agit méthodiquement et logiquement pendant plus de vingt ans, à la veille de sa mort semble frappé de folie et abandonne ses anciens soucis, au grand scandale des critiques scolaires.

3. De même *Gil Blas*, *Marianne*, et même les meilleurs romans de Balzac ; et si je ne cite pas *L'Immoraliste*, c'est que je crains que M. Gide ne rougisse.

4. (Tandis que Dostoïevsky parle très souvent objectivement de ses héros). Toutes mes actions ne me semblent pas toujours claires ; du moins me le semblent-elles davantage que celles des autres hommes.

5. Un des mérites du livre de M. Gide, c'est de n'étudier à peu près que les grands romans de Dostoïevsky : *L'Idiot*, les *Karamazov* et les *Possédés* ; joignons-y *Krotkaïa* et surtout *L'Esprit souterrain*, de moindre envergure, mais de sens et de profondeur incomparables. — Je m'étonne d'autant, qu'il parle de Dickens avec une telle admiration. Son admiration pour Balzac, qu'il nous fait connaître à plusieurs reprises, alors que Stendhal est à peine cité, me semble aussi un peu singulière. Est-ce que M. Gide songerait comme on le dit à « *faire de la vie* » dans ses prochains romans ? Ce serait bien dommage.

nage fasse le bien ou le mal, Dostoïevsky ne le juge pas (sauf parfois en son âme de chrétien) ; il ne le condamne que s'il est médiocre ; disons plus : les personnages qui, dans ses romans, commettent les crimes les plus grands, semblent les plus proches de son cœur. Ainsi est-il d'accord avec le Christ dont le secret amour semble avoir tendu vers les grands pécheurs. Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui n'ont jamais péché. Ce qui importe, c'est moins d'avoir trouvé Dieu que de le chercher.

Presque aucun des personnages de Dostoïevsky n'est dépourvu de faiblesse ni, parfois, de lâcheté. Ceux à qui s'attache notre plus vif intérêt, ceux-là précisément se livrent aux pires bassesses. Ils ne les subissent pas : ils s'y complaisent, ils les recherchent. Non point humilité, mais recherche de l'humiliation ⁶. Or même alors et surtout, ils éveillent en nous un autre sentiment que le mépris — quelque obscure tendresse, peut-être.

Et j'en viens tout de suite à ceci, que je proposerais volontiers comme conclusion. On ne décrit bien qu'un état où l'on a soi-même passé. Ce masochisme, cette tentation du mal, et celle, plus terrible, de la médiocrité, Dostoïevsky les connut, comme les misères des sens et les tares physiques. Déporté en Sibérie, il s'attache à une femme mariée, s'efface devant un rival ; le mari meurt : Dostoïevsky s'efforce d'unir les deux amants, implore pour cette union la bourse d'un ami ; rassasiée de son amant, la femme consent à épouser Dostoïevsky, il en pleure de joie, elle le trompe, le torture par des mesquineries, meurt enfin. Cela se termine par l'admirable lettre de Dostoïevsky : « Ô mon ami, elle m'aimait infiniment et je l'aimais de même... » — On connaît la *Confession de Stavroguine* ; un homme viole une petite fille, la pousse presque au suicide, reste immobile pendant que l'enfant, dans une pièce voisine, il le sait, se pend. Dostoïevsky aurait été cet homme.

Une remarque encore ⁷ : Les deux derniers, les deux plus beaux romans de Dostoïevsky, ceux où sa pensée, à la suite d'un merveilleux labeur, parvient à s'exprimer le mieux, et qui sont non une conclusion, mais les prémices d'une conclusion, ce sont ceux qui renferment les personnages les plus inquiétants et les plus criminels, et d'abord les admirables figures de Stavroguine et des frères Karamazov. Car l'œuvre entière de Dostoïevsky est une montée vers ces figures ; et celles-ci encore sont

6. P. 136.

7. (On m'excusera de paraître si ondoyant, écrit M. Gide, c'est que je parle d'un auteur qui l'est. — Comment moi-même ne le serais-je pas, qui parle à la fois de Dostoïevsky et de M. Gide.)

des points d'interrogation. L'œuvre de Dostoïevsky n'est pas plus terminée que celle de Pascal ; elle commence par l'homme et tend à finir par Dieu. « Dieu, l'éternel problème de mes romans », écrit-il. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre problème ⁸.

8. [Note BAAG : Dans cet article, le nom de Stavroguine est régulièrement imprimé *Stravroguine*.]

Lectures gidiennes

Russell WEST, *Conrad and Gide. Translation, Transference and Intertextuality*. Amsterdam : Rodopi, 1996. 187 pp.

« Cher Gide, » écrivait Dorothy Bussy le 22 novembre 1922, « quand vous traduisez Conrad ou Shakespeare ou lorsque Fitzgerald traduit Omar Khayyam, vous pouvez vous accorder des libertés. » Elle avait sans doute ses propres raisons pour être moins sévère à l'égard de Gide que ne l'avait été André Ruyters en 1918 : « Mais je me persuade, » répondait Gide à celui-ci le 29 août 1918, « que c'est moins ma compétence dont il s'agit ici et que tu incrimines, que ma façon même de comprendre la traduction. » Et l'opinion critique de Ruyters deviendra plus âcre le 20 juillet 1924 : « Je ne puis qu'attribuer au même besoin de publicité et d'affichage ce goût que tu as pris aux traductions. Tu ne sais pas l'anglais, et tu traduis tour à tour Conrad et Shakespeare ! » Lequel des deux correspondants avait donc raison ? Ruyters protestait en effet contre le manque de connaissances linguistiques de Gide, mais celui-ci envisageait la traduction comme un travail créateur tout en insistant sur le fait que les contraintes auxquelles il devait obéir étaient surtout celles qu'impose le style français. Ajoutons que Gide se faisait aider par autrui : quel a donc été le travail de refonte ? l'étendue des conseils ? la part des discussions ? Il n'est pas sans intérêt de rappeler le débat passionné qui eut lieu autour de la traduction de Coppet de *The Old Wives' Tale* de Bennett. Même si West ne donne pas de réponse détaillée à ces questions, son étude fournit une bibliographie des articles qui y ont été consacrés. Or, il y a ici un sujet fascinant que West aborde avec délicatesse (voir son chap. 3, sur la traduction de *Typhoon*). Jusqu'à quel point Gide est-il resté fidèle à Conrad ? jusqu'à quel point et dans quelles limites se permet-il des transpositions de métaphores, d'images et de figures pour rendre son texte plus « français » ? Ne voulait-il pas combler de ridicule ce Monsieur X qui lui avait envoyé une traduction des deux premiers chapitres de *Under Western Eyes* — livre que Gide estimait « prodigieux » : « "J'ai fait une version aussi fidèle, aussi proche que possible du texte [...]. Je pourrai, si vous le jugez bon, lui donner un peu plus d'air..., mais il m'a semblé préférable de respecter autant que possible la pensée de l'auteur et de cal-

quer ma phrase sur la sienne, ce qui est assez facile d'ailleurs avec Conrad." !!! Prodigieux, n'est-ce pas ? » (Gide à Ruyters, le 30 novembre 1917). Parmi d'autres travaux, ceux de Sylvère Monod et de Walter Putnam nous ont déjà mis sur la bonne voie ; Nicolas Sims y a consacré une thèse de doctorat à Montréal en 1981.

Gide s'estimait-il proche de Conrad ? Selon West, Jim et Lafcadio sont tous les deux à la recherche d'un *modus vivendi*, d'une définition et d'une connaissance de soi (voir évidemment l'épigraphie du livre V des *Caves du Vatican*) — mais la façon dont Gide présente Lafcadio diffère fondamentalement, nous dit-il, de celle qu'emploie Conrad dans *Lord Jim* où le monde devient en quelque sorte la prison dans laquelle Jim et Marlow sont condamnés à cette recherche qui ne pourra aboutir. De façon générale les deux écrivains mettent en question la proposition qu'un héros puisse exister sans faille — mais ici West aurait pu faire entrer dans son analyse Nietzsche et Ménélaque (ou Protos) et faire valoir le côté ludique du discours gidien. Et encore : a-t-on suffisamment pris note d'un parallèle entre Lafcadio et Conrad, ce Polonais d'origine, orphelin qui sera éduqué en toute liberté en Suisse par son oncle, jeune homme qui connaîtra le voyage (surtout à Java...) et l'aventure ? Conrad a *connu* la mer ; il en souligne l'importance dans la plupart de ses romans. Il était maître-marinier et capitaine de vaisseau. « It is time to launch the ship » est donc bien beau, mais pour Gide l'image de la mer représente la tentation du voyage bien plus qu'elle n'évoque la navigation par temps de tempête (*Typhoon*) ou d'accident maritime (*Lord Jim*). Si la mer représente dans les textes de Conrad l'inquiétude, le trouble et la terreur, on ne saurait en dire autant pour les écrits de Gide où l'océan reste au-delà de la narration. Même dans *Les Faux-Monnayeurs* on voit apparaître un intérêt qui est centré sur des éléments d'histoire naturelle plutôt que sur l'exotisme conradien. Pour Conrad, l'essentiel c'est de poser l'homme civilisé dans des endroits sauvages et de présenter dans cette solitude le débat de l'individu avec lui-même. Il n'y a donc dans ce sens qu'une ressemblance assez superficielle entre le héros de Gide et celui de Conrad. L'ombre de Wildé se promène de façon plus marquante à travers les ouvrages de Gide, et la présence cachée du Diable nous fait souvent penser plus volontiers à Dostoïevsky qu'à Conrad. Nous devons nous étonner du fait que Gide ne fait aucune mention du *Secret Sharer*, l'histoire du double inquiétant et invisible du voyageur. Autre surprise : *The Secret Agent* — ce roman sur un sujet anarchiste qui met en scène un jeune garçon naïf et fidèle, mais victime de ses proches (et qui ressemble un peu au Boris des *Faux-Monnayeurs*) — provoque d'abord l'enthousiasme de Gide qu'il révèle dans une lettre à Copeau du 6 mai 1912, pour être ensuite classé parmi « les mauvais » et lu « avec une croissante stupeur » (lettre au même, deux jours plus tard). Quant au sujet, rappelons que Gide avait lu avec plaisir les *Dynamiters* de Stevenson... Conrad nous offre des stratégies stylistiques qui ressemblent à celles qu'emploie Gide : la description de Jim nous paraît comme une métaphore du texte conradien lui-même — « les aperçus qu'il me laissait avoir de son caractère étaient comme les trouées qui surviennent dans un épais brouillard » ; la présentation du temps narratif est souvent disloquée, fragmentaire, enchevêtrée.

L'étude de West comporte cinq chapitres qui passent en revue les rapports de *Lord Jim* et des *Caves du Vatican* ; la traduction de *Typhoon* ; *Under Western Eyes* et *Les Faux-Monnayeurs* ; *Heart of Darkness* et *Voyage au Congo*. Il est en effet beaucoup plus facile de saisir les liens entre Jim et Lafcadio que de voir la raison qui nous oblige à confronter Razumov et les personnages des *Faux-Monnayeurs*. Il y a ici des remarques judicieuses sur *Under Western Eyes*, mais la surdité — qui est la marque déterminante de l'inquiétude dans toute sa douleur et dans toute son horreur — n'a pas de parallèle dans l'ouvrage gidien où la quête d'une reformulation d'identité reste résolument différente. De même, une simple juxtaposition des éléments de *Heart of Darkness* et *Voyage au Congo* nous permet de voir des ressemblances qui ne sont pas sans intérêt. Mais il faudrait pourtant insister sur le caractère du roman de Conrad qui le rend si peu ressemblant au récit de voyage politique gidien. Conrad voit au cœur de l'Afrique noire une face mystérieuse qui surgira de façon apocalyptique pour détruire le pouvoir des blancs. La fin de Kurtz est exemplaire : sur son lit de mort il se révèle à la fois tyrannique et désespéré. Le désir, la tentation et la soumission se déclarent au moment où la vérité ne peut plus se cacher. Mais cette complexité reste toujours mystérieuse aux yeux de celui qui en est le témoin. Rien de pareil chez Gide.

West s'est donné pour tâche de s'interroger sur « un dialogue entre la littérature et la morale ». Par une analyse de textes juxtaposés il donne suite à l'opinion exprimée par Gide dans le *Voyage au Congo* : « [J'admire Conrad] d'arrêter son récit précisément au seuil de l'affreux, et de laisser à l'imagination du lecteur libre jeu. »

PATRICK POLLARD.

GÉNÉALOGIE(S)...

Quel lien de parenté avait André Gide avec

- 1) Claude Debussy ?
- 2) Sacha Guitry ?
- 3) la comtesse Greffulhe, qui fut un des modèles de la duchesse de Guermantes dans *  la recherche du temps perdu* ?
- 4) Bel-Gazou, la fille de Colette ?

  ces questions pourront désormais répondre ceux qui auront lu, dans un récent *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, l'article fort bien document  de M. Jean-Pierre Ardoin Saint Amand (membre de l'AAAAG) : « Autour d'André Gide ¹ » — suite de chapitres de la petite histoire arcachonnaise avec, pour personnages principaux : Madeleine Rondeaux, Emmanuel de Witt, Hubert Latham, Gaston Pochet Lebarbier de Tinan et Jean-Paul Allégret.

Voici les réponses, très simples :

1. V. la « Chronique bibliographique » de ce numéro.

1) Le compositeur de *Pelléas et Mélisande* épousa en 1908 Emma Moyses (1862-1934), veuve (ou divorcée ?) de Sigismond Bardac dont elle avait eu un fils et une fille : Régina Hélène dite Dolly Bardac (1892-1985), laquelle épousa en 1911 (et de nouveau en 1939, après divorce) Gaston Pochet Lebarbier de Tinan (1881-1957). Celui-ci était le fils de Georges Pochet (1834-1901) et de Berthe Lebarbier de Tinan (1839-1903), Georges Pochet étant, comme on sait, le frère de Mathilde Pochet (1844-1919), épouse d'Émile Rondeaux (1831-1890) et mère de Madeleine Rondeaux, future Mme André Gide (1867-1938).

Résumé : le grand-père de la femme d'André Gide était donc aussi celui du gendre de celle qui épousa en secondes noces Claude Debussy. — Claude Debussy dont M. Ardoin Saint Amand cite une lettre d'août 1894 à son ami le peintre Henry Lerolle : « J'ai dîné, il y a quelque temps, avec André Gide, qui a un peu l'air d'une vieille demoiselle timidement gracieuse et polie à l'anglaise »...

2) La première femme, en 1907, de Sacha Guitry, s'appelait au théâtre Charlotte Lysès mais Charlotte Lejeune à l'état civil (1877-1956), et était la petite-fille d'Auguste François Lejeune qui avait épousé Aimée Rebecca dite Emma Iffla (1833-1855), elle-même fille d'Isaac Iffla (1799-1869) et sœur de Rachel dite Laure Iffla (1830-1915) qui fut l'épouse d'Isaac Moyses (1823-?) et la mère d'Emma Moyses, future Mme Claude Debussy (voir ci-dessus).

Résumé : le grand-père de la femme d'André Gide était donc aussi celui de l'époux de l'arrière-petite-fille de l'arrière-grand-père de la première femme de Sacha Guitry.

3) La comtesse Henri Greffulhe était née Élisabeth de Caraman-Chimay ; sa sœur Geneviève épousa Charles Pochet (1864-1952), frère de Gaston Pochet Lebarbier de Tinan, déjà cité, et neveu de Mathilde Pochet (Mme Émile Rondeaux), tante et belle-mère d'André Gide.

Résumé : le grand-père de la femme d'André Gide était donc aussi celui du beau-frère de la future « duchesse de Guermantes ».

4) Aucun. Mais Françoise Pochet Lebarbier de Tinan, fille du susdit Gaston, « a vécu longtemps avec... Colette de Jouvenel, que sa mère, la grande Colette, appelait familièrement Bel-Gazou ».

CL. M.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

Au *Bulletin d'autographes* Charavay, n° 818 de mai 1997, sous le n° 45251 : L. a. s. à un ami, 10 janvier 1950, 1 p. 1/2 in-4°, 1400 F. Jolie lettre. Il lui annonce un ex. de sa *Correspondance* avec Claudel. Puis : « *Tu devrais éviter, dans les lettres que tu m'écris, de parler de ce qui peut prêter à de malignes suppositions. Ton "j'envie ceux à qui vous dites que vous les embrassez" m'a forcé de déchirer ta dernière. Ceci dit je t'embrasse tout de même en pensée.* »

Vendu aux enchères à l'hôtel Drouot, le 25 juin dernier (comm.-pr. Étude Tajan, experts Alain Nicolas et Pierre et Bertrand Meaudre), n° 21 du catalogue, un ensemble de sept lettres adressées à *Philippe Soupault*, dont cinq de Gide : — 10 août 1930 : « ... *Je ne consens pas, vous le savez, à vous envoyer des raclures. Que devient Breton ? Je me suis attristé de le savoir souffrant, enlevé à la NRF. A-t-il pu comprendre, sentir, combien sa conversation m'avait intéressé, le jour que nous avons déjeuné ensemble ? Certainement, j'étais très près de vous, à l'âge où j'écrivais André Walter : "Sujet, verbe, attribut... Il est des associations plus subtiles", etc. ...* ». — Mercredi : « ... *Je vous saurais grand gré de me donner le titre exact avec indication de librairie, des deux livres dont vous me parliez dimanche : Souvenirs de Shaw sur O[scar] W[ilde]. Traduction de Pindare...* »

Vendu aux enchères à Drouot-Richelieu, le 27 juin dernier (comm.-pr. M^{es} Laurin, Guilloux et Buffetaud, expert Mme J. Vidal-Mégret), n° 130 du catalogue, 2 cartes post. autogr. signées de Gide et 1 p. autogr. : — À *Jacques Drouin*, de Nice, 1942. Mauvaise santé, mais « *je n'ai jamais plus et mieux travaillé ! Ô refuge !* » Gide ne pense pas revenir encore en zone occupée. « *Et il y a beaucoup de gens que je préfère ne pas revoir.* » — De Cricquetot, 24 sept. 1923, à *Marcel Drouin*. — Nomenclature de lettres antérieures dont il se souvient.

Aux catalogues du libraire-expert Thierry Bodin :

— en mai, n° 134 : l. a. s. de Gide, Alger, 31 mai 1943, à Charles Perez à Tunis, 1 p. 1/4 in-8°, env., 1200 F. Tendre lettre d'adieu, disant le bon souvenir qu'il emporte de sa constante gentillesse et de sa valeur : « *Parfois j'ai regretté que les événements vous aient forcé d'interrompre pour un temps vos études, mais l'instruction morale que vous aurez acquise par votre dévouement aura développé en vous des vertus plus importantes que celles que nous devons à la culture. Je pense que vous aurez senti que mon estime pour vous égalait mon affection* »... Il l'assure qu'il ne l'oubliera pas et qu'il ne reverra jamais son briquet, précieux gage de sa sympathie, sans penser à lui. On joint un billet a. s. (30 août 1930).

— en juillet, n° 132 : l. a. s., 9 juin 1910, à Pierre de Lanux, 2 pp. in-8°, 1400 F. Il exprime ses regrets de l'avoir quitté brusquement et de n'avoir pu revoir son grand-père. « *Durant assez longtemps je repousse tout ce qui peut me distraire, de sorte que les derniers jours, une terrible accumulation de menus agenda me submerge.* — *Mais je suis plus en retard encore envers moi-même qu'envers autrui. Quel effort pour me rattraper !* »... Il a envoyé à Jean « *mon journal sans dates* » pour qu'on l'expédie à Verbecke, et il s'inquiète de savoir que Michel Arnauld n'a pas encore envoyé son article...

TEXTES INÉDITS

André GIDE, *Journal II (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Martine SAGAERT. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » n° 104, 1997, ISBN 2-07-011396-5, 490 F. Un vol. rel. cuir sous emb., 18 x 11 cm, XLVI-1650 pp., ach. d'impr. le 18 avril 1997. [*Index des noms de personnes, de personnages et de lieux et des titres d'œuvres et de revues cités dans les deux tomes (mais ne couvrant pas les notes), pp. 1517-644.*] — La nouvelle édition du *Journal* est donc maintenant complète : 2 vol. de 3 529 pp., dont 2 400 de texte (soit 750 de plus que l'ancienne édition).

RÉÉDITIONS

Le club France-Loisirs vient de consacrer à Gide trois volumes de sa collection « Grands Auteurs » : *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* (304 pp.), *Les Caves du Vatican* et *La Symphonie pastorale* (352 pp.) et *Si le grain ne meurt* (352 pp.) : vol. reliés pleine toile, respectivement 88, 90 et 92 F (« prix Club », les 3 vol. au « prix Fidélité » de 170 F).

TRADUCTIONS

André GIDE, *Schwurgericht. Drei Bücher vom Verbrechen*. Frankfurt am Main : Eichborn Verlag, coll. « Die Andere Bibliothek », 1997. Un vol. rel., 21,5 x 13 cm, 343 pp., ISBN 3-8218-4150-8, ach. d'impr. en juin 1997, ex. numér., les

999 premiers reliés en cuir, les suivants cartonnés. [Trad. allemande des *Souvenirs de la Cour d'Assises* (*Erinnerung aus dem Schwurgericht*, par Ralph SCHMIDBERGER, pp. 7-134), de *L'Affaire Redureau* (*Die Affäre Redureau*, par Johanna BOREK, pp. 135-96) et de *La Séquestrée de Poitiers* (*Die Eingeschlossene*, par Johanna BOREK, pp. 197-304), suivie d'une postface de Ralph SCHMIDBERGER ; « Ausflüge aus dem Elfenbeinturm », pp. 305-41.]

André GIDE, *Dostojewski. Artykuly i wykłady*. Warszawa : Wydawnictwo KR, 1997. Un vol. br., 19,5 x 12 cm, 251 pp., ISBN 83-86989-14-9. [Trad. polonaise de Dostoïevski. *Articles et causeries*, par Karolina KOT.]

LIVRES

Nombreuses mentions de Gide dans le livre posthume de Jean GRENIER, *Sous l'Occupation* (éd. établie par Claire Paulhan, annotée par Claire Paulhan et Gisèle Sapiro, Paris : Éd. Claire Paulhan, coll. « Pour mémoire », 1997, un vol. br., 22 x 13 cm, 423 pp., ISBN 2-912222-00-1, 200 F). [Signalons que ce livre, tiré à 800 ex., premier de ce nouvel éditeur, ne se trouve que dans certaines librairies ; il peut aussi être commandé directement à l'éditeur, 85 rue de Reuilly, 75012 Paris. — Rappelons d'autre part que Claire Paulhan a précédemment publié les *Carnets 1944-1971* de Grenier (chez Seghers, coll. « Pour mémoire », 1991.)

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Jean-Paul ENTHOVEN, « Le moi et l'émoi », *Le Point*, n° 1289, 2 juin 1997, p. 115. [Sur le t. II de la nouv. éd. *Pléiade du Journal*.]

Pierre KYRIA, « André Gide : Être libre, c'est vivre sa vérité », *Bulletin du club France-Loisirs*, pp. 36-7. [Pour présenter l'éd. des trois livres de Gide publiés par le club, v. ci-dessus.]

PANDIT, « Plumes de Pan. *Journal*, par André Gide », *Pan* [Bruxelles], 5 juin 1997.

Damien ZANONE, « Le *Journal* réédité : journal de Gide ou échappé à Gide », *La Quinzaine littéraire*, n° 718, 16 juin 1997, pp. 6-7. [Sur le t. II de la nouv. éd. *Pléiade du Journal*.]

Jean-Pierre ARDOIN SAINT AMAND, « Autour d'André Gide », *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 92, 2^e trim. 1997, pp. 30-59. [V. note dans nos « Lectures ».]

Claude FOUART, c.r. de l'éd. Pierre Masson de la *Correspondance Gide-Beck*, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, vol. 234, 1^{er} sem. 1997, p. 204.

Emanuele KANCEFF, c.r. des n° 105, 106, 107 et 108 du BAAG (« la celebre rivista trimestrale dell'Associazione degli Amici di André Gide »), *Studi Francesi*, n° 120, septembre-décembre 1996 [paru en juillet 1997], pp. 696-7.

Saraju Gita BANERJEE, « L'Offrande des chants », *La Quinzaine littéraire*, n°

720, 16 juillet 1997, pp. 4-6. [À l'occasion de la parution de *L'Esquif d'or* de Tagore dans la coll. « Connaissance de l'Orient » chez Gallimard, la traductrice fait le point sur l'histoire des premières traductions françaises du poète bengali, notamment celle du *Gitanjali* par Gide en 1913.]

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement,
au Service Publications de l'AAAG
(La Grange Berthière, F 69420 Tupin-et-Semons)

PIERRE MASSON

**Index
des noms et des titres
cités dans
LA JEUNESSE D'ANDRÉ GIDE
de Jean Delay**

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 52 pp. 32 FF (+ port 8 FF)

ANTON ALBLAS

**Le Journal de Gide :
le chemin
qui mène à la Pléiade**

*À l'occasion de la nouvelle édition du Journal dans « la Pléiade »,
une étude très claire, détaillée et révélatrice
de la genèse de l'œuvre parue en 1939.*

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp. 56 FF (+ port 8 FF)

CLAUDE MARTIN

**La Correspondance générale
d'André Gide**

1879-1951

Répertoire chronologique

Cette nouvelle édition inventorie près de 25 000 lettres, publiées ou inédites, échangées entre Gide et près de 2100 correspondants, en précisant pour chaque pièce la référence de publication ou la localisation de l'autographe. Le répertoire de chaque année est précédé d'une chronologie détaillée, l'ensemble de ces chronologies constituant une biographie de l'écrivain. L'ouvrage est complété par le texte de lettres et fragments, par vingt-six fac-similés de lettres représentant l'évolution de l'écriture de Gide, et par plusieurs index.

Un vol. br., 29,5 x 21 cm, 598 pp. 260 FF (franco de port)

À nouveau disponible, le livre de **Bernard J. HOUSSIAU**

Marc Allégret

découvreur de stars

Sous les yeux d'André Gide

(un vol. br., 24 x 16,5 cm, 260 pp., nombreuses illustrations)

est diffusé par l'AAAG à un prix préférentiel : 170 FF (franco de port)

L'AAAG

dispose encore de quelques exemplaires du livre de

DANIEL MOUTOTÉ

André Gide : l'engagement

(1926-1939)

(un vol. br., 24 x 16 cm, 304 pp.)

au prix de 60 FF (franco de port)

**à propos de James Hogg
et de la nouvelle édition du Journal**

Gill était-il vraiment aimable ?

par

DAVID H. WALKER

On sait qu'en août 1944 Gide a pris connaissance des *Memoirs of a Justified Sinner*, de l'écrivain écossais James Hogg. Cette découverte capitale d'« un des plus extraordinaires livres *I ever read* » a eu lieu en Afrique du Nord, par l'entremise d'un individu que Gide appelle le « très aimable Gill ». La nouvelle édition du *Journal* nous permet de mieux comprendre l'identité de bon nombre de personnes qui sont nommées ainsi en passant ; mais dans ce cas particulier les renseignements qui sont donnés s'avèrent erronés ¹.

Il s'agit en fait du Professeur Austin Gill. Né le 3 septembre 1906, Gill a poursuivi des études aux universités de Manchester, de Grenoble et de Paris avant d'être nommé en 1931 à un poste d'« Assistant Lecturer in French » à Manchester et ensuite (1933) à l'université d'Édimbourg, où il est maître de conférences à partir de 1934. En 1943-44, il est affecté en Afrique du Nord pour y remplir la fonction de représentant du British Council : c'est au cours de ce séjour qu'il a servi d'intermédiaire entre Gide et Raymond Mortimer, critique anglais qui fait parvenir à l'écrivain, grâce à Gill, le livre de Hogg ainsi que des textes de John Stuart Mill. L'année suivante, Gill est promu représentant intérimaire du British Council en France. Entre 1945 et 1950 il sera « Official Fellow » et Tuteur en langues modernes au Magdalen College de l'Université d'Oxford ; en 1950 il se retrouvera à Paris, directeur d' l'Institut Britannique, où il

1. Gide, *Journal II (1926-1950)*, Paris : Gallimard, « Bibl. Pléiade », 1997, pp. 996-7, et la note 5, p. 1482 : « Brendan Gill est un écrivain et journaliste américain. »

travaillera jusqu'en 1954 avant de reprendre son poste à Magdalen College. Il occupera ensuite une chaire de français en tant que « Marshall Professor of French » à l'université de Glasgow entre 1966 et 1971.

Parmi de nombreux travaux sur la culture française (par exemple, *Life and Letters in France*, 1970), Austin Gill a publié notamment deux volumes indispensables sur la jeunesse de Mallarmé, *The Early Mallarmé* (Oxford : Clarendon Press, 1980-86). Il est mort à Glasgow le 20 mars 1990. Ce francophile d'une érudition énorme n'a jamais oublié sa rencontre avec Gide. Outre la contribution qu'il a pu faire au livre de Christopher Bettinson sur *Les Caves du Vatican*², c'est lui qui a aidé le présent auteur à poursuivre ses recherches sur Gide en le nommant à un poste dans son département à Glasgow. À la publication de cette page du *Journal* où il figure, Gill plaisantait avec ses collègues sur l'article qui serait écrit un jour sous le titre : « Gill était-il vraiment aimable ? » et qui aurait pour but d'éclairer l'énigme du comparse qu'il était devenu. Pour remédier à l'injustice qu'a commise le nouveau *Journal* à son égard et pour honorer la mémoire d'un spécialiste éminent de littérature française, j'affirme qu'aimable il l'était incontestablement ; et, de plus, tenu en haute estime par plusieurs générations d'étudiants et d'universitaires qui ont eu, comme moi, la bonne fortune de le connaître³.

2. V. Christopher D. Bettinson, *Gide, "Les Caves du Vatican"*, Londres : Arnold, coll. « Studies in French Literature », 1972, p. 34 n. 22 et p. 49 n. 3.

3. Je remercie Kenneth Varty, professeur honoraire à l'université de Glasgow, qui m'a aidé à confirmer les données biographiques sur Austin Gill.

V A R I A

« ANDRÉ GIDE : 1918 » ***
Annoncé dans le *BAAG* de janvier dernier (n° 113, p. 136), le colloque organisé par notre Amie le Prof. Naomi Segal aura lieu au St John's College de Cambridge les 15, 16 et 17 septembre 1998. Sont d'ores et déjà inscrites à son programme des communications (en anglais ou en français) d'Emily Apter, Catherine Brosman, Peter Fawcett, Kevin Kopelson, Candace Lang, Michael Lucey, Evelyne Méron, Patrick Pollard, Lawrence Schehr, Naomi Segal, Alan Sheridan, David Steel, David Walker et Yaffa Wolfmann.

LE PROMÉTHÉE MAL ENCHAÎNÉ (SUITE) *** Félicitons le théâtre du « Cargo » de Grenoble d'avoir programmé pour sa saison 1997-98 la mise en scène de Michel Véricel du *Prométhée* de Gide, créée à Lyon en janvier dernier et que signalait le précédent *BAAG* (n° 114/115, pp. 327-9) : on pourra la voir les mardi 10 et mercredi 11 mars prochain, à 20 h, à la Rampe d'Échirolles (tél. 04.76.40.83.00).

LE ROI CANDAULE (SUITE)
*** L'enregistrement de la création au Saatsoper de Hambourg de l'opéra

d'Alexander Zemlinsky (v. le dernier *BAAG*, n° 114/115, p. 327) a été diffusé sur *Arte* le mercredi 30 juillet dernier, de 21 h 55 à 0 h 10, précédé d'une présentation par le chef d'orchestre Gerd Albrecht, le directeur artistique du Staatsoper Peter Ruzicka et le musicologue Anthony Beaumont, auteur de la reconstitution de la partition du *König Kandaules* laissée inachevée par Zemlinsky.

BEST SELLERS... *** Il est de bon ton dans certains milieux qu'on prétend bien informés de douter de l'intérêt qu'il y aurait à lire Gide aujourd'hui. Il faut croire qu'ils ont tort puisque *France Loisirs* [v. la Chronique bibliographique du présent *BAAG*] lui consacre deux pages illustrées dans son dernier catalogue et propose à sa clientèle, en trois volumes, *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Les Caves du Vatican*, *La Symphonie pastorale* et *Si le grain ne meurt*. Quand on sait que ce club ne fait que dans le « best seller »... [H. H.]

DISTINCTION *** Béatrix Beck, ancienne secrétaire d'André Gide, a reçu le Grand Prix de Littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Ce n'est pas la

moindre des récompenses qu'elle a obtenues, puisque, entre autres, on lui a attribué le prix Goncourt pour *Léon Morin, prêtre*. Au reste, elle continue d'écrire : Grasset vient de faire paraître son dernier roman, *Plus loin mais où*. [H. H.]

NOS AMIS PUBLIENT ***

Notre ami le Prof. Dr. Joseph JURT vient de publier les actes du colloque organisé en octobre 1995 par le Centre Français de l'Université Albert-Ludwig de Fribourg : *Algérie—France—Islam* (un vol. de 254 pp., Paris : L'Harmattan, 1997, 140 FF ; peut être commandé chez l'éditeur, 5-7 rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris, en ajoutant 19 F pour les frais d'envoi). L'ouvrage s'ouvre sur un texte de Pierre BOURDIEU et rassemble quinze communications réparties en cinq sections : « Tradition coloniale, francophonie, arabisation et islamisme en Algérie », « La guerre d'Algérie et la conscience française », « L'Islam entre tradition et modernité », « La constitution d'une culture politique et le rôle des intellectuels en Algérie », « La crise algérienne aujourd'hui ».

LES ANNÉES BATIGNOLLES

*** Nous avions en son temps salué la parution du premier volume des *Souvenirs* (pas *Mémoires*) d'Henri HEINEMANN, *Le Moulin-Vert* (v. BAAG n° 94, avr. 1992, p. 258, et aussi n° 92, oct. 1991, p. 607). C'est un grand plaisir pour nous de signaler aujourd'hui la parution du deuxième (pas second, espérons-le), intitulé *Les Années Batignolles* — en référence au nouveau quartier que va découvrir notre narrateur dans ces années de l'immédiate avant-guerre — et qu'il signait le 29

mai dernier dans une délicieuse librairie d'anciens du quartier. « Le déménagement du Moulin Vert s'était accompli hors de toute présence enfantine » (p. 10). Les yeux de l'enfant s'émerveillent que l'entrée de l'immeuble du « 9 de la rue Bridaine » soit « une somptueuse double porte en fer forgé » et non plus une « porte d'accès, étroite » comme ru du Moulin Vert (p. 19). On pense à la tante Démarest de Gide qui, en matière de porte, ne concevait pour sa sœur, par « décence », que la cochère : « Tu te le dois, tu le dois à ton fils » (*Si le grain...*, Pléiade, p. 438)... *Les Années Batignolles* sont aussi une véritable chronique sociale. Comme beaucoup de ménages, non point pauvres mais modestes, la famille Heinemann découvre, ô joie, le confort d'une véritable salle de bains, du chauffage central, le miracle de la TSF et les délices des premiers congés payés. L'enfant — « Riri » ou « Riquet » selon l'humeur de Maman — quitte le primaire pour entrer à Chaptal ; puis viennent la guerre, l'Occupation, un court exode en Ardèche, puis enfin la Libération à laquelle notre auteur, en tant que « Défense passive » contribue à sa manière. Les descriptions, pour le lecteur attaché à la belle langue, sont un régal, tel le tableau des crieurs de rue, vitriers, rémouleurs et autres marchands de quatre saisons qui ne sont pas sans faire penser — toute mesure gardée — aux symphonies pittoresques qu'enregistre de son lit, le narrateur de *la Recherche*. L'humour n'est pas oublié, non pas à la bedaine déboutonné, mais sage et amusé, comme il convient à un salutiste (n'oublions pas que Papa en était le trésorier), telle la cuite mémorable du chat Pompon. Nous retrouvons dans *Les*

Années Batignolles, la même émotion et le même bonheur d'écriture que dans le volume précédent. Les premiers émois sensoriels y conservent leur privé et premier mystère ; nous retrouvons l'affection particulière pour le petit frère, évidente, forte (présente dans d'autres ouvrages), l'amour pour la mère, pour le père (père ? ah ! peut-être : lisez), et tout cela sur le ton d'une délicieuse sincérité pudique et retenue. Ce qui demeure : une immense tendresse pour ce qui fut ; un récit disant qu'enfance et adolescence furent des temps bénis, une réconfortante et douce nostalgie des temps passés qui font, peut-être, le bonheur d'un homme. Gageons que la famille de notre narrateur aura bientôt envie, Paris maintenant libérée, d'à nouveau déménager puisque chaque nouvelle adresse nous vaut un nouvel épisode de Souvenirs. [B. M.] — On peut se procurer l'ouvrage soit à L'Amitié par le livre, soit auprès de l'auteur pour une dédicace — dans ce cas, établir un chèque de 130 F (port inclus) à l'ordre de l'A.R.E.P.-E.P. et le faire parvenir à Henri Heinemann (59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer).

FRANÇOIS WALTER (1904-1997) *** Notre Ami François Walter nous a quittés le 2 juin 1997, à quatre-vingt-treize ans. Né à Neuilly le 30 avril 1904, il était entré à la Cour des comptes en 1928 et en était Conseiller-maître honoraire. Sous le nom de Pierre Gérôme, il fut secrétaire général de 1934 à 1936 du Comité de vigilance des Intellectuels antifascistes. Révoqué par Vichy, il gagna Alger en 1943, puis fut un collaborateur de Pierre Mendès France au Commissariat aux finances du Comité français

de libération nationale. Après la guerre, il fut notamment, de 1949 à 1955, directeur économique de l'O.E.C.E. Il avait épousé en 1928 la fille du peintre belge Jan Vanden Eeckhoudt, Julienne dite « Zoom », peintre elle-même ; Gide avait déjà pris la jeune artiste en amitié, et étendit son amitié au mari. François Walter a consacré les dernières années de sa vie à mieux faire connaître l'œuvre de sa femme (morte en 1974), dont il entreprit de réaliser le catalogue raisonné ; il nous avait apporté l'aide la plus généreuse lors de l'élaboration du BAAG (n° 46, avril 1980) consacré à l'« oasis artistique de Roquebrune : André Gide, Simon Bussy, Jan Vanden Eeckhoudt et Zoom Walter ». Récemment, il avait publié un superbe livre sur *Zoom Walter, 1902-1974* (Paris : Herscher, 1991 ; v. l'article de Daniel Durosay, BAAG n° 93, janv. 1992, pp. 109-13). En François Walter, nous avons un ami chaleureux, fidèle et d'éminente qualité intellectuelle et morale.

RAYMOND BALLEYS (1931-1997) — MAURICE ROCHETTE (1950-1997) *** Nous avons eu la tristesse d'apprendre le décès de deux de nos sociétaires : Maurice Rochette, professeur agrégé de lettres au lycée de Rive-de-Gier, qui, né le 18 octobre 1950, est mort le 16 juillet dernier sans avoir accompli sa quarante-septième année ; Raymond Balleys, directeur de société à Paris qui, né le 18 janvier 1931, était membre de l'AAAG depuis 1971.

ROGER VRIGNY (1920-1997) *** Romancier (prix Femina 1963 avec *La Nuit de Mougins*), critique, producteur depuis plus de quarante ans

de célèbres émissions littéraires (*Belles Lettres, La Matinée littéraire, Lettres ouvertes*) qu'il a souvent consacrées à Gide et aux livres qui le concernaient, membre du jury du prix Renaudot, Roger Vrigny est mort des suites d'un cancer au centre hospitalier de Lille le 16 août. Né à Paris le 19 mai 1920, il était dans sa soixante-dix-huitième année. La presse a largement rendu hommage à ce passionné de la vie et de la littérature, qui était membre du Comité d'honneur de l'AAAG. Celle-ci a dit à la famille du disparu et exprimé ses sincères et profondes condoléances.

GIDE EN TURQUIE *** Nous apprenons — mais sans aucun détail — qu'un colloque consacré à Gide sera organisé à l'Université d'Ankara les 20 et 21 novembre prochains. Notre Ami Alain Goulet devant y participer, le *BAAG* rendra compte de cette « première » dans son numéro de janvier.

[Notes rédigées par Henri Heinemann, Bernard Métayer et Claude Martin.]

PRENEZ NOTE !

*Amis,
venez nombreux à*

*l'Assemblée générale 1997
de l'AAAG*

qui se réunira

*le samedi 29 novembre
à 15 heures*

*École Alsacienne
109, rue Notre-Dame-des-Champs
75006 Paris*

(Métro Vavin ou Port-Royal)

LISTE
(arrêtée au 1^{er} septembre 1997)
des
NOUVEAUX SOCIÉTAIRES DE L'AAAG

(Complément à l'*Annuaire* publié dans le *BAAG* n° 92, d'octobre 1991,
et à ses *Addenda* publiés dans les *BAAG* nos 94, d'avril 1992,
et 103/104, de juillet-octobre 1994)

- 1440. Mme Jocelyn VAN TUYL, professeur, 640 47th Street, Sarasota, FL 34234 (États-Unis).
- 1441. Librairie VERSION ORIGINALE, rue Sur-la-Fontaine 114, 4000 Liège (Belgique).
- 1442. M. James T. DAY, professeur, Dept. of French & Classics, University of South Carolina, Columbia, SC 29208 (États-Unis).
- 1443. Mme Regina Maria CAMPOS, professeur, Rua Madalena 396, Ap. 12, 05434-010 São Paulo, SP (Brésil).
- 1444. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE NOUVELLE, 13 rue de Santeuil, 75231 Paris Cédex 05.
- 1445. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DU KYUSHU, Bungaku-bu Tosho, Hakozaki, Fukuoka 812 MZ (Japon).
- 1446. BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE BARCELONE, Mola 8, 08006 Barcelone (Espagne).
- 1447. Mme Lydie RINNEN, B.P. 6, 2010 Luxembourg (Luxembourg).
- 1448. M. José CABANIS, écrivain, Nollet, 31130 Balma.
- 1449. M. Franck BELLUCCI, professeur, 15 rue des Verriers, 45380 La Chapelle-Saint-Mesmin.
- 1450. Mme Christine BOUILLY-FROTIN, professeur de Lettres, 1 rue Pountet de Bages, 66000 Perpignan.
- 1451. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LUBLIN, Ul. Chopina 27, Skr. poczt. 99, 20-950 Lublin 1 (Pologne).

1452. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE KIEL, Zeitschriften Abteilung, Westring 400, 24118 Kiel (Allemagne).
1453. M. Daniel DESORMEAUX, enseignant, Dartmouth College, Dept. of French & Italian, 6087 Dartmouth Hall, Hanover, NH 03755 (États-Unis).
1454. Mme Maria WATROBA, professeur, Yale University, Dept. of French, PO Box 20 8251, New Haven, CT 06520 (États-Unis).
1455. ASSOCIATION DES AMIS DE JACQUES COPEAU, Pernand-Vergelesses, 21420 Savigny-lès-Beaune.
1456. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SHEFFIELD, Sheffield, S10 2TN (Grande-Bretagne).
1457. BIBLIOTHÈQUE ROYALE, Abtn. (MNI), Wetenschappelijke Collectie, Postbus 570, 2501 CN La Haye (Pays-Bas).
1458. M. Frédéric CANOVAS, Le Colombier, 38540 Heyrieux.
1459. M. Anton ABLAS, enseignant à l'Université de Tasmanie, 22 Sullivan Cres., Wanniasia, A.C.T. 2903 (Australie).
1460. Mlle Isabelle CHAIN, étudiante, 3 rue Fustel de Coulanges, 75005 Paris.
1461. Mme Sidonie RIVALIN-PADIOU, étudiante, 14 rue des Prés, 44000 Nantes.
1462. M. Sébastien RUFFO, étudiant, 2247 Édouard Montpetit, Apt. 5, Montréal, Qué., H3T 1J5 (Canada).
1463. M. Pierre LEPAPE, critique littéraire, 10 rue Saint-Antoine, 75004 Paris.
1464. CENTRE NATIONAL DE LITTÉRATURE, 2 rue Emmanuel Servais, 7505 Mersch (Luxembourg).
1465. Mlle WON Yong-Ok, étudiante en doctorat, La Pléiade, App. P 22, 77 rue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 76130 Mont-Saint-Aignan.
1466. Mlle Nathalie DOLBEC, 15 Maitland Place Nr. 1206, Toronto, Ont., M4Y 2X3 (Canada).
1467. MTA KONYVTORA, PF 7, 1361 Budapest (Hongrie).
1468. GOVERNMENT SUPPLY OFFICE, P.O. Box 425, 1430 AK Aalsmeer (Pays-Bas).
1469. Mlle Anne VITÉ, étudiante, 21 rue des Côteaux, 14760 Bretteville-sur-Odon.
1470. M. Frédéric BOULESTEIX, professeur de Français, Ka-304, Hankuk University Apt., 270-66, Kongnung-dong, Nowôn-ku, 139-242 Séoul (Corée du Sud).
1471. Mlle Cécile CLÉMENT, Ingénieur des Travaux publics de l'État, 118 rue Anatole France, 69100 Villeurbanne.

1472. M. Jean-Pierre ARDOIN SAINT-AMAND, chef d'entreprise, 8 rue des Petites Écuries, 75010 Paris.
1473. Mme Claire SCHUB, professeur, Dept. of Romance Languages, Tufts University, Medford, MA 02155 (États-Unis).
1474. M. Scott MANNING, professeur, Dept. of French & Italian, University of Kansas, Lawrence, KS 66045 (États-Unis).
1475. Mlle Marie-José SALMON, Conservateur du Musée Départemental de l'Oise, B.P. 618, 60006 Beauvais.
1476. M. Jeffrey A. GEIGER, 689 47th Avenue, Apt. 2, San Francisco, CA 94121 (États-Unis).
1477. Mme Marie-Lise LAUTH-WAGNER, 5 avenue Jean Jaurès, 91200 Athis-Mons.
1478. Mme Dolorès VIVERO, professeur à l'Université autonome de Madrid, Lope de Vega 33, 28014 Madrid (Espagne).
1479. Mlle Christine LIGIER, enseignante, 33 rue Espérandieu, 13001 Marseille.
1480. M. Pierre SCHOENTJES, chargé de recherche au FNRS, Rijsenbergstraat 310, 9000 Gand (Belgique).
1481. Mlle Béatrice BABLON, libraire d'ancien, 1 Villa de Longchamp, 75016 Paris.
1482. Mme Annie ALBERT, enseignante, 36 avenue Liégeard, 93190 Livry-Gargan.
1483. Mlle Iwona KAMINSKA, étudiante, Ul. M. Reja 28, 22-300 Krasnystaw (Pologne).
1484. Mme Naomi SEGAL, professeur à l'Université de Reading, 139 Huddleston Road, Londres, N7 0EH (Grande-Bretagne).
1485. M. Claude-Moënis TAHA-HUSSEIN, 42 rue Poussin, 75016 Paris.
1486. Mlle Paloma VIDAL, étudiante, R. Alm. Sadock de Sá 10/304, Rio de Janeiro, RJ 22471-030 (Brésil).
1487. Mme Germaine LOISY-LAFAILLE, comédienne, 3 rue de Chanaelles, 75007 Paris.
1488. ARTS & SOCIAL STUDIES LIBRARY (Periodicals Acq.), University of Wales College of Cardiff, P.O. Box 430, Cardiff, CF1 3XT (Grande-Bretagne).
1489. M. Marc AUDÍ, étudiant, C. Eterna Memoria 2, 4º 1º, 08026 Barcelone (Espagne).
1490. EUROPÉRIODIQUES S.A., Parc d'Activités de Pissaloup, 3 rue Édouard Branly, BP 104, 78191 Trappes Cédex.
1491. M. Antoine GALLIMARD, éditeur, 5 rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris.

1492. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ÉHIMÉ, 3 Bunkyocho, Matsuyama, Éhimé 790-77 (Japon).
1493. Mme Yaffa WOLFMAN, professeur de Littérature, 23 rue Borochov, Givataïm 53204 (Israël).
1494. Mme Pierina Lidia MOREAU, professeur d'université (retraîtée), Jerónimo Cortés 878, 5001 Córdoba (Argentine).
1495. Librairie JEAN TOUZOT, 38 rue Saint-Sulpice, 75278 Paris Cédex 06.
1496. Mlle Anne-Hélène GARY, peintre, poète, 11 rue Faidherbe, 75011 Paris.
1497. M. Jean-François MINOT, écrivain [Eugène Michel], 233 rue de Charenton, 75012 Paris.

TABLES ET INDEX
1995 — 1997

du

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Vol. XXIII à XXV, n^{os} 105 à 116)

*

Liste chronologique des sommaires.....	470
Textes inédits d'André Gide.....	475
Articles originaux, textes inédits d'auteurs divers.....	475
Index des articles par sujets traités.....	480
Lectures gidiennes (comptes rendus critiques).....	487
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide.....	488
Revue des autographes.....	499
Recherche universitaire.....	501
Chronique bibliographique.....	V. p. 502
Index des sujets traités.....	—
Index des noms cités.....	—
Index des périodiques cités.....	—
Index des « Varia ».....	—
Index des noms cités.....	—
Index des sujets traités.....	—
Nos Amis publient.....	—
Notices nécrologiques.....	—
Table des illustrations.....	—

Ces tables et index prennent la suite de ceux qui ont été publiés pour les volumes précédents du BAAG :

Vol. I à VIII (n ^{os} 1 à 48, 1968-1980) :	n ^{os} 48 (octobre 1980) et 50 (avril 1981)
Vol. IX et X (n ^{os} 49 à 56, 1981-1982) :	n ^o 56 (octobre 1982)
Vol. XI et XII (n ^{os} 57 à 64, 1983-1984) :	n ^o 64 (octobre 1984)
Vol. XIII et XIV (n ^{os} 65 à 72, 1985-1986) :	n ^o 74/75 (avril-juillet 1987)
Vol. XV et XVI (n ^{os} 73 à 80, 1987-1988) :	n ^o 85 (janvier 1990)
Vol. XVII à XIX (n ^{os} 81 à 92, 1989-1991) :	n ^o 92 (octobre 1991)
Vol. XX à XXII (n ^{os} 93 à 104, 1992-1994) :	n ^o 103/104 (juillet-octobre 1994)

LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOMMAIRES

N° 105 — JANVIER 1995

André Gide et ses amis belges

II. *L'aventure du siècle 1914-1951*

P. M. : Gide ou le grand frère.

1. Au fil de l'Histoire

Pierre Masson : Autour du Foyer Franco-Belge.

Pierre Masson : Un écrivain prolétarien : Louis Gérin.

Pierre Masson : Autour de Raymond De Becker.

2. L'aventure littéraire

Benoît Denis : Le romancier en projet. Quand André Gide étudiait Georges Simenon.

Jean-Pierre Martin : Gide lecteur de Michaux.

Claude De Grève : La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1921-1951).

3. Rencontres

Jean Eeckhout : Gide à Alet-les-Bains (juin-juillet 1940).

Pierre Masson : La fille d'un ami belge : Béatrix Beck.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXIV).

Jean Claude : In Memoriam Marie-Hélène Dasté.

Lectures gidiennes : D. Hoeges, *Kontroverse am Abgrund* : Ernst Ro-

bert Curtius und Karl Mannheim [Claude Foucart]. — A. Goulet, *Lire "Les Faux-Monnayeurs"* [Pierre Masson]. — B. J. Houssiau, *Marc Alléret, découvreur de stars* [Henri Heine-mann].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Varia.

Cotisations et abonnements 1995.

N° 106 — AVRIL 1995

*Pour le cinquantenaire
de Thésée*

P. M. : *Thésée* entre deux cinquantenaires.

Daniel Durosay : *Thésée roi*. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide.

Pierre Lachasse : *Thésée*, le labyrinthe du récit.

Pierre Renaud : Gide, Plutarque et la légende de Thésée.

Félix Bertaux : André Gide (1922).

Dominique Fernandez : Mes souvenirs de Pontigny.

Russell West : Jim et Lafcadio.

David Steel : *La Symphonie pastorale*. Deux notes supplémentaires : Dickens, Marie Lenéru.

Romain Durllet : André Gide, voyageur, européen, ami des May-risch.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXV).

Lectures gidiennes : A. Gide - Chr. Beck, *Correspondance* [Daniel Durosay]. — C. S. Brosman, *The Shimmering Maya and Other Essays* [David Steel].

Jean-Yves Debreuille : L'exposition Maurice Denis.

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Les comptes de l'AAAG.

Varia.

Cotisations et abonnements 1995.

N° 107 — JUILLET 1995

Gide et le cinéma

C. D. E. Tolton du Gard : Gide au cinéma.

François-Régis Bastide : *Avec André Gide*.

Jean-Pierre Bleys : Compléments à la filmographie de Marc Allégret.

Maria Watroba : L'écriture de la délectation morose : le Journal d'Alissa.

Pierre Masson : Gide traducteur de Pouchkine.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXVI).

Le Dossier de presse du *Voyage au Congo* (V) : Robert de Saint Jean — Firmin van den Bosch.

Lectures gidiennes : R. Ellmann, *Oscar Wilde* [Bernard Métayer]. — A. Gide - Robert Levesque, *Correspondance* [Céline Dhérin].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Varia.

Catalogue 1995 des publications de l'AAAG et du CÉG.

Cotisations et abonnements 1995.

N° 108 — OCTOBRE 1995

Louis Theubet : L'éducation d'André Gide, d'après *Si le grain ne meurt*.

Pierre de Lanux : Mes années auprès d'André Gide et les débuts de la NRF (1907-1911).

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXVI, fin).

Katalin Kluge : André Gide dans la critique et la littérature hongroises.

Le Dossier de presse des *Nouvelles Nourritures* (I) : René Lalou — André Thérive — Gaston Rageot.

Table et index des Dossiers de presse recueillis dans le *BAAG* (1973-1995).

Lectures gidiennes : A. Roggenkamp-Kaufmann, *Der Protestant André Gide und die Bibel* [Jean Le-febvre].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

« Les premières œuvres romanesques d'André Gide : une réaction critique au symbolisme et à la décadence », par Jean-Michel Wittmann.

Deux lettres inédites de Jacques Copeau à André Gide, présentées par Jean Claude.

Varia.

Cotisations et abonnements 1995.

N° 109 — JANVIER 1996

Gide et la Musique

Elaine D. Cancalon : Présentation.

Elaine D. Cancalon : L'écriture gidienne ou comment mettre la musi-

que sous-rature.

Walter Putnam : *Si le grain ne meurt* : une vie réglée comme du papier à musique.

Antoine Spacagna : Présence de la musique dans *Les Nourritures terrestres*.

Andrew Oliver : Son, sonorité, musique dans *L'Immoraliste*.

Yvon Le Bras : Musique et écriture dans *La Symphonie pastorale*.

Jocelyn Van Tuyl : Ce « bal » qui n'en est pas un : le discours musical dans le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*.

Frédéric Boulesteix : Définies, différées ou différentes. Lecture flottante de quelques musiques gidiennes.

Robert Levesque : Journal inédit. Carnets XXVII et XXVIII.

Le Dossier de presse de *Voyage au Congo* (VI) : Richard Huelsenbeck.

Le Dossier de presse des *Nourritures terrestres* (I) : Henri Ghéon — François Lattard.

Lectures gidiennes : M. Mercier-Campiche, *Retouches au portrait d'André Gide jeune* [Alain Goulet, Sidonie Rivalin]. — P. A. Genova, *André Gide dans le labyrinthe de la mythotextualité* [Pierre Masson].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Varia.

Avis important.

Cotisations et abonnements 1996.

N° 110/111 — AVRIL-JUILLET 1996

*Pour le centenaire
de la mort de Verlaine*

Pierre Louÿs : Paroles de Verlaine [Visite à Verlaine, avec André Gide, à l'hôpital Broussais, le 8 janvier 1890].

L'écriture du roman

Patrick Pollard : *André Walter* et le paratexte.

Jean-Michel Wittmann : Une épiphonie de l'artiste : la lutte avec l'ange dans *Les Caves du Vatican*.

Anne Chevalier : Le même et l'autre dans les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter*.

Nathalie Dolbec : Portrait du descripteur dans *Les Caves du Vatican*.

Hilary Hutchinson : *L'École des femmes, Robert, Geneviève* : triptyque à thèse ?

Les dossiers de presse des livres d'André Gide : *Saül & Le Roi Candau* (G. Casella), *La Porte étroite* (T. de Visan), *Nouveaux Prétextes* (L. Mandin).

Robert Levesque : Journal inédit. Carnet XXIX. Introduction au Choix de poèmes de Denys Solomos.

Lectures gidiennes : *Zoum Walter, exposition du Musée de Beauvais* [David Steel]. — *Gisèle Freund, exposition du Goethe-Institut* [Philippe Brin]. — Peter Grup, *Harry Graf Kessler* [Claude Foucart]. — Thea Sternheim, *Erinnerungen* [Claude Foucart].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Les Comptes 1995-1196 de l'AAAG.

Varia.

Colloque de Cerisy : Programme.

Cotisations et abonnements 1996.

N° 112 — OCTOBRE 1996

Deux préfaces inédites

André Gide : Préface à une traduction anglaise des *Liaisons dangereuses* (1940). Texte traduit en français, présenté et annoté par Anton Al-

blas.

Henri Ghéon : Projet de préface à *La Vieille Dame des rues* (1930). Texte inédit présenté et annoté par Pierre Lachasse.

André Gide et l'Allemagne (I)
Colloque de Düsseldorf (1991)

Brigitte Sändig : André Gide dans l'ancienne R.D.A.

Johanna Borek : À propos de la traduction de *Si le grain ne meurt*.

Bernd Kortländer : André Gide dans l'Allemagne d'après-guerre.

Hans-Jürgen Lüsebrink : La réception du *Voyage au Congo*.

Marianne Kesting : Le voyage dans la glace : *Le Voyage d'Orien* et sa tradition.

L'après-midi littéraire et musical de l'AAAG, par Daniel Durosay.

Daniel Moutote : Gide, Valéry et la musique.

Sons (et lumières) à La Roque-Baignard, par Daniel Durosay.

Le Colloque de Cerisy, par Alain Goulet et Pierre Masson.

Lectures gidiennes : Joachim Sisting, *André Gide, die Rolle der Musik in Leben und Werk* [Jean Lefebvre]. — Réponse à Alain Goulet à propos des *Retouches au portrait d'André Gide jeune* [Marianne Mercier-Campiche]. — Roger Martin du Gard, le Diable et José Cabanis (*Le Diable à la NRF*) [André Daspre].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Varia.

Le Colloque de Sheffield : programme.

Assemblée générale 1996 de l'AAAG.

Catalogue des publications de

l'AAAG.

Cotisations et abonnements 1996.

N° 113 — JANVIER 1997

Sidonie Rivalin-Padiou : Le motif du sang dans *L'Immoraliste*.

Christine Latrouitte-Armstrong : Identité à suivre au fil de l'eau : une note sur Lafcadio.

Jocelyn Van Tuyl : Les messages tacites des *Interviews imaginaires* : décryptage d'un code intertextuel.

Lettres inédites (1899-1910) d'André Ruyters à Gabriel Frizeau, présentées par Victor Martin-Schmets.

Robert Levesque : Journal inédit. Carnet XXX.

Éric Marty : *Le Journal 1887-1925* d'André Gide.

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : *La Symphonie pastorale* (Fr. Le Grix), *Retour de l'URSS* (A. Rousseaux), *Montaigne* (A. Thi-baudet).

Lectures gidiennes : André Gide & Pierre Herbart, *Le Scénario d'« Isabelle* [Jean Claude]. — Catherine Mil-lot, *Gide Genet Mishima* [Sidonie Ri-valin-Padiou].

Cl. M. : Chronique bibliographi-que.

Le Coin des Chercheurs.

Varia.

Cotisations et abonnements 1997.

N° 114/115 — AVRIL-JUILLET 1997

Études et textes

André Gide : Lettres à Taha Hus-sein et sa famille, présentées par Claude-Moënis Taha-Hussein.

Roman Wald-Lasowski : *Souve-*

nirs de la Cour d'Assises.

Claude Foucart : André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff, ou la définition du politique chez Gide.

André Gide et l'Allemagne (II)
Colloque de Düsseldorf (1991)

Cornel Meder : Affinités électives.
Le voyage d'André Gide en Allemagne (été 1903).

Bernard Böschenstein : André Gide et Stefan George.

Hans Manfred Bock : Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide.

Peter Ihring : André Gide, son image de l'Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918.

Hans T. Siepe : André Gide et Franz Kafka.

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : *Anthologie de la poésie française* (Ém. Henriot, R. Kemp), *Lettres à Angèle* (A. Beaunier), *De l'Influence en littérature* (Anonyme), *Saül & Le Roi Candaule* (Ad. Brisson).

Lectures gidiennes : Franz Blei - André Gide, *Briefwechsel* [Jean Claude].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Les Comptes 1996-1997 de l'AAAAG.

Varia.

Gide sur Internet.

Cotisations et abonnements 1997.

N° 116 — OCTOBRE 1997

André Gide — Armand Guibert

André Gide : Notre « Afrique intérieure ».

Armand Guibert : Avec André Gide en Tunisie.

Pontigny

François Chaubet : Les Décades de Pontigny et la N.R.F.

David Steel : Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny, 1910-1939.

David Steel : Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny.

Henri Heinemann : Retour à Pontigny.

Carol L. Kaplan : En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin.

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : *Dostoïevsky* (M. Arnaud, M. Arland).

Lectures gidiennes : Russell West, *Conrad and Gide* (Patrick Pollard). — Généalogie(s)... (Cl. M.).

Cl. M. : Chronique bibliographique.

David H. Walker : Gill était-il vraiment aimable ?

Varia.

Assemblée générale 1997 de l'AAAAG.

Nouveaux Membres de l'AAAAG.

Tables et index 1995-1997 du BAAG, vol. XXIII à XXV, n° 105 à 116.

Cotisations et abonnements 1997-1998.

TEXTES INÉDITS D'ANDRÉ GIDE

- « Réfugiés » (1915). (N° 105, pp. 12-6).
Lettre à Edith Wharton (1915). (N° 105, pp. 16-20).
Lettre à Paul Grosfils (1915). (N° 105, pp. 24-5).
Lettres à Raymond De Becker (1934). (N° 105, pp. 44-7).
Lettres à Béatrix Beck (1947-50). (N° 105, pp. 128-35).
Préface à une traduction anglaise des *Liaisons dangereuses* (1940), *texte traduit en français, présenté et annoté par Anton Alblas*. (N° 112, pp. 307-16).
Discours aux Fêtes de l'Université de Munich (1947). (N° 112, pp. 353-5).
Discours à Francfort (1947). (N° 112, pp. 356-8).
Lettres à Taha Hussein et sa famille (1939-50). (N° 114/115, pp. 139-64).
Préface au *Livre des jours* de Taha Hussein (1947). (N° 114/115, pp. 164-7).
Lettre à Otto Grautoff (1922). (N° 114/115, p. 207).
Notre « Afrique intérieure » (1941). (N° 116, pp. 343-5).

ARTICLES ORIGINAUX, TEXTES INÉDITS D'AUTEURS DIVERS

- BASTIDE (François-Régis)
« Avec André Gide ». (N° 107, pp. 411-3).
BERTAUX (Félix)
André Gide. (N° 106, pp. 269-78).
BLEYS (Jean-Pierre)
Compléments à la filmographie de Marc Allégret. (N° 107, pp. 415-6).
BOCK (Hans Manfred)
Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide. (N° 114/115, pp. 247-67).
BOREK (Johanna)
Problèmes de traduction et transgression de genre. À propos de *Si le grain ne*

meurt. (N° 112, pp. 333-43).

BÖSCHENSTEIN (Bernard)

André Gide et Stefan George. (N° 114/115, pp. 235-46).

BOULESTEIX (Frédéric)

Définies, différées ou différentes : lecture flottante de quelques musiques gidiennes. (N° 109, pp. 69-85).

CANCALON (Elaine D.)

Gide et la Musique. (N° 109, p. 7).

L'écriture gidienne, ou comment mettre la musique sous-rature. (N° 109, pp. 9-14).

CHAUBET (François)

Les Décades de Pontigny et la N.R.F. (N° 116, pp. 351-66).

CHEVALIER (Anne)

Le même et l'autre dans les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter*. (N° 110/111, pp. 177-8).

CLAUDE (Jean)

In memoriam Marie-Hélène Dasté (1902-1994). (N° 105, pp. 173-5).

COPEAU (Jacques)

Deux lettres inédites à André Gide (1941-42), *présentées par Jean Claude*. (N° 108, pp. 667-70).

DAY (James T.)

Gide, Stendhal et la sensibilité musicale. (N° 109, pp. 47-56).

DE GRÈVE (Claude)

La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1921-1951). (N° 105, pp. 77-122).

DEBREUILLE (Jean-Yves)

« En un certain ordre assemblées... » : l'exposition Maurice Denis. (N° 106, pp. 353-8).

DENIS (Benoît)

Le Romancier en projet. Quand André Gide étudiait Georges Simenon. (N° 105, pp. 53-70).

DOLBEC (Nathalie)

Portrait du descripteur dans *Les Caves du Vatican*. (N° 110/111, pp. 179-89).

DURLET (Romain)

André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch. (N° 106, pp. 309-17).

DUROSAY (Daniel)

Thésée roi. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide. (N° 106, pp. 201-21).

L'après-midi littéraire et musical de l'AAAG. « Pour célébrer le cinquante-

- naire de la mort de Valéry ». (N° 112, pp. 389-91).
 Sons (et lumières) à La Roque-Baignard. (N° 112, pp. 411-2).
- EECKHOUT (Jean)
 Gide à Alet-les-Bains (juin-juillet 1940). (N° 105, pp. 123-5).
- FERNANDEZ (Dominique)
 Mes souvenirs de Pontigny. (N° 106, pp. 279-87).
- FERNANDEZ (Liliane)
 Hommage à Paul Desjardins. (N° 106, pp. 288-92).
- FOUCART (Claude)
 André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff, ou la définition du politique chez Gide. (N° 114/115, pp. 193-208).
- GHÉON (Henri)
 Préface à *La Vieille Dame des rues*, texte inédit présenté par Pierre Lachasse. (N° 112, pp. 317-21).
- GOULET (Alain)
 Colloque de Cerisy : l'écriture d'André Gide. (N° 112, pp. 413-4).
- GRAUTOFF (Otto)
 Lettre à André Gide (1922). (N° 114/115, pp. 204-6).
- GUIBERT (Armand)
 Avec André Gide en Tunisie (Septembre 1942). (N° 116, pp. 347-53).
- HEINEMANN (Henri)
 Retour à Pontigny. (N° 116, pp. 423-4).
- HUTCHINSON (Hilary)
L'École des femmes, Robert et Geneviève : triptyque à thèse ? (N° 110/111, pp. 191-211).
- IHRING (Peter)
 André Gide, son image de l'Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918. (N° 114/115, pp. 269-82).
- KAPLAN (Carol L.)
 En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin. (N° 116, pp. 425-38).
- KESTING (Marianne)
 Le Voyage dans la glace. *Le Voyage d'Urien* et sa tradition. (N° 112, pp. 379-88).
- KLUGE (Katalin)
 André Gide dans la critique et la littérature hongroises. (N° 108, pp. 607-26).
- KORTLÄNDER (Bernd)
 André Gide dans l'Allemagne d'après-guerre. « Mon cœur aussi est appauvri par vos ruines... » (N° 112, pp. 345-62).

LACHASSE (Pierre)

Thésée, le labyrinthe du récit. (N° 106, pp. 223-43).

LANUX (Pierre de)

Mes années auprès d'André Gide et les débuts de la N.R.F. (1907-1911). Souvenirs. (N° 108, pp. 553-80).

LATROUITTE-ARMSTRONG (Christine)

Identité à suivre au fil de l'eau : une note sur Lafcadio. (N° 113, pp. 19-23).

LE BRAS (Yvon)

Musique et écriture dans *La Symphonie pastorale*. (N° 109, pp. 41-6).

LEVESQUE (Robert)

Journal inédit. Carnet XXIV (février-juin 1938). (N° 105, pp. 137-71).

Journal inédit. Carnet XXV (mai 1941 - janvier 1942). (N° 106, pp. 319-46).

Journal inédit. Carnet XXVI (janvier-avril 1942). (N° 107, pp. 449-74).

Journal inédit. Carnet XXVI (avril-juin 1942). (N° 108, pp. 581-605).

Journal inédit. Carnets XXVII (juin-octobre 1942) et XXVIII (octobre 1942 - janvier 1943). (N° 109, pp. 87-119).

Journal inédit. Carnet XXIX (janvier-mai 1943). (N° 110/111, pp. 217-55).

Introduction au Choix de poèmes de Solomos. (N° 110/111, pp. 256-79).

Journal inédit. Carnet XXX (mai-juin 1943). (N° 113, pp. 69-89).

LOUÏS (Pierre)

Paroles de Verlaine. (N° 110/111, pp. 153-60).

LÛSEBRINK (Hans-Jürgen)

Gide l'Africain. Réception franco-allemande et signification de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* dans la littérature mondiale. (N° 112, pp. 363-78).

MARTIN (Jean-Pierre)

Gide lecteur de Michaux. (N° 105, pp. 71-6).

MARTY (Éric)

Le Journal 1887-1925 d'André Gide. (N° 113, pp. 91-5).

MASSON (Pierre).

Gide ou le grand frère. (N° 105, pp. 7-8).

Autour du Foyer Franco-Belge. (N° 105, pp. 9-25).

Louis Gérin, écrivain prolétaire. (N° 105, pp. 27-38).

Autour de Raymond De Becker. (N° 105, pp. 39-51).

La fille d'un ami belge : Béatrix Beck. (N° 105, pp. 127-36).

Thésée entre deux cinquantenaires. (N° 106, pp. 197-9).

Gide traducteur de Pouchkine. (N° 107, pp. 441-7).

Colloque de Cerisy : l'écriture d'André Gide. Bilan. (N° 112, pp. 414-7).

MEDER (Cornel)

Affinités électives. Le voyage d'André Gide en Allemagne (été 1903). (N° 114/115, pp. 211-33).

- MOUTOTE (Daniel)
Gide, Valéry et la Musique. (N° 112, pp. 392-410).
- OLIVER (Andrew)
Son, sonorité, musique dans *L'Immoraliste*. (N° 109, pp. 29-39).
- POLLARD (Patrick)
« André Walter » et le paratexte. (N° 110/111, pp. 161-6).
- PUTNAM (Walter)
Si le grain ne meurt : une vie réglée comme du papier à musique. (N° 109, pp. 15-20).
- RENAULD (Pierre)
Gide, Plutarque et la légende de Thésée. (N° 106, pp. 245-67).
- RIVALIN-PADIOU (Sidonie)
Le motif du sang dans *L'Immoraliste*. (N° 113, pp. 7-16).
- RUYTERS (André)
Lettres inédites à Gabriel Frizeau (1899-1910), *présentées par Victor Martin-Schmets*. (N° 113, pp. 43-68).
- SÄNDIG (Brigitte)
André Gide dans l'ancienne R.D.A. (N° 112, pp. 323-32).
- SIEPE (Hans T.)
André Gide et Franz Kafka. (N° 114/115, pp. 283-98).
- SPACAGNA (Antoine)
Présence de la musique dans *Les Nourritures terrestres*. (N° 109, pp. 21-8).
- STEEL (David)
La Symphonie pastorale. Deux notes supplémentaires : Dickens, Marie Lenéru. (N° 106, pp. 303-8).
Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny, 1910-1939. (N° 116, pp. 367-94).
Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny. (N° 116, pp. 395-421).
- THEUBET (Louis)
L'éducation d'André Gide, d'après *Si le grain ne meurt*. (N° 108, pp. 519-51).
- TOLTON (C. D. E.)
Gide au cinéma. (N° 107, pp. 377-409).
- VAN TUYL (Jocelyn)
Ce « bal » qui n'en est pas un : le discours musical dans le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*. (N° 109, pp. 57-67).
Les messages tacites des *Interviews imaginaires* : décryptage d'un code intertextuel. (N° 113, pp. 25-41).
- WALD-LASOWSKI (Roman)
Souvenirs de la Cour d'Assises. (N° 114/115, pp. 173-92).

WALKER (David H.)

Gill était-il vraiment aimable ? (N° 116, pp. 458-9).

WATROBA (Maria)

L'écriture de la délectation morose : le Journal d'Alissa. (N° 107, pp. 417-40).

WEST (Russell)

Jim et Lafcadio. (N° 106, pp. 293-302).

WITTMANN (Jean-Michel)

Les premières œuvres romanesques d'André Gide : une réaction critique au Symbolisme et à la Décadence. (N° 108, pp. 659-66).

Une épiphanie de l'artiste : la lutte avec l'ange dans *Les Cahiers d'André Walter*. (N° 110/111, pp. 167-76).

INDEX DES ARTICLES PAR SUJETS TRAITÉS

AFRIQUE

Hans-Jürgen Lüsebrink : Gide l'Africain. Réception franco-allemande et signification de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* dans la littérature mondiale. (N° 112, pp. 363-78).

ALLÉGRET (Marc)

François-Régis Bastide : « Avec André Gide ». (N° 107, pp. 411-3).

Jean-Pierre Bleys : Compléments à la filmographie de Marc Allégret. (N° 107, pp. 415-6).

ALLEMAGNE (Gide et l')

Brigitte Sändig : André Gide dans l'ancienne R.D.A. (N° 112, pp. 323-32).

Johanna Borek : Problèmes de traduction et transgression de genre. À propos de *Si le grain ne meurt*. (N° 112, pp. 333-43).

Bernd Kortländer : André Gide dans l'Allemagne d'après-guerre. « Mon cœur aussi est appauvri par vos ruines... » (N° 112, pp. 345-62).

Hans-Jürgen Lüsebrink : Gide l'Africain. Réception franco-allemande et signification de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* dans la littérature mondiale. (N° 112, pp. 363-78).

Claude Foucart : André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff, ou la définition du politique chez Gide. (N° 114/115, pp. 193-208).

Cornel Meder : Affinités électives. Le voyage d'André Gide en Allemagne (été 1903). (N° 114/115, pp. 211-33).

Bernard Böschenstein : André Gide et Stefan George. (N° 114/115, pp. 235-46).

Hans Manfred Bock : Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide. (N° 114/115, pp. 247-67).

Peter Ihring : André Gide, son image de l'Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918. (N° 114/115, pp. 269-82).

ANGLETERRE

David Steel : Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny, 1910-1939. (N° 116, pp. 367-94).

David Steel : Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny. (N° 116, pp. 395-421).

ARCADIE

Carol L. Kaplan : En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin. (N° 116, pp. 425-38).

BECK (Béatrix)

Pierre Masson : La fille d'un ami belge : Béatrix Beck. (N° 105, pp. 127-36).

BELGIQUE (Gide et la)

Pierre Masson : Louis Gérin, écrivain prolétaire. (N° 105, pp. 27-38).

Pierre Masson : Autour de Raymond De Becker. (N° 105, pp. 39-51).

Claude De Grève : La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1921-1951). (N° 105, pp. 77-122).

Pierre Masson : La fille d'un ami belge : Béatrix Beck. (N° 105, pp. 127-36).

CAHIERS D'ANDRÉ WALTER (LES)

Patrick Pollard : « André Walter » et le paratexte. (N° 110/111, pp. 161-6).

Jean-Michel Wittmann : Une épiphanie de l'artiste : la lutte avec l'ange dans *Les Cahiers d'André Walter*. (N° 110/111, pp. 167-76).

Anne Chevalier : Le même et l'autre dans les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter*. (N° 110/111, pp. 177-8).

CAVES DU VATICAN (LES)

Russell West : Jim et Lafcadio. (N° 106, pp. 293-302).

Nathalie Dolbec : Portrait du descripteur dans *Les Caves du Vatican*. (N° 110/111, pp. 179-89).

Christine Laroutite-Armstrong : Identité à suivre au fil de l'eau : une note sur Lafcadio. (N° 113, pp. 19-23).

CINÉMA (Gide et le)

C. D. E. Tolton : Gide au cinéma. (N° 107, pp. 377-409).

François-Régis Bastide : « Avec André Gide ». (N° 107, pp. 411-3).

CONRAD (Joseph)

Russell West : Jim et Lafcadio. (N° 106, pp. 293-302).

CRITIQUE GÉNÉRALE SUR GIDE

Félix Bertaux : André Gide. (N° 106, pp. 269-78).

DASTÉ (Marie-Hélène)

Jean Claude : In memoriam Marie-Hélène Dasté (1902-1994). (N° 105, pp. 173-5).

DE BECKER (Raymond)

Pierre Masson : Autour de Raymond De Becker. (N° 105, pp. 39-51).

DENIS (Maurice)

Jean-Yves Debreuille : « En un certain ordre assemblées... » : l'exposition Maurice Denis. (N° 106, pp. 353-8).

DESJARDINS (Paul)

Liliane Fernandez : Hommage à Paul Desjardins. (N° 106, pp. 288-92).

DICKENS (Charles)

David Steel : *La Symphonie pastorale*. Deux notes supplémentaires : Dickens, Marie Lenéru. (N° 106, pp. 303-8).

ÉCOLE DES FEMMES (L')

Hilary Hutchinson : *L'École des femmes, Robert et Geneviève* : triptyque à thèse ? (N° 110/111, pp. 191-211).

ÉCRITURE

Elaine Cancalon : L'écriture gidienne, ou comment mettre la musique sous-rature. (N° 109, pp. 9-14).

Yvon Le Bras : Musique et écriture dans *La Symphonie pastorale*. (N° 109, pp. 41-6).

Alain Goulet : Colloque de Cerisy : l'écriture d'André Gide. (N° 112, pp. 413-4).

Pierre Masson : Colloque de Cerisy : l'écriture d'André Gide. Bilan. (N° 112, pp. 414-7).

ÉDUCATION

Louis Theubet : L'éducation d'André Gide, d'après *Si le grain ne meurt*. (N° 108, pp. 519-51).

EUROPE (Gide et l')

Romain Durllet : André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch. (N° 106, pp. 309-17).

Hans Manfred Bock : Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide. (N° 114/115, pp. 247-67).

FOYER FRANCO-BELGE

Pierre Masson : Autour du Foyer Franco-Belge. (N° 105, pp. 9-25).

FRIZEAU (Gabriel)

André Ruyters : Lettres inédites à Gabriel Frizeau (1899-1910), *présentées par Victor Martin-Schmets*. (N° 113, pp. 43-68).

FRY (Roger)

David Steel : Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny. (N° 116, pp. 395-

421).

GÉNÉALOGIE(S) DE GIDEClaude Martin : *Généalogie(s)...* (N° 116, pp. 451-2).**GEORGE (Stefan)**Bernard Böschenstein : *André Gide et Stefan George.* (N° 114/115, pp. 235-46).**GÉRIN (Louis)**Pierre Masson : *Louis Gérin, écrivain prolétaire.* (N° 105, pp. 27-38).**GROETHUYSEN (Bernard)**Claude Foucart : *André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff, ou la définition du politique chez Gide.* (N° 114/115, pp. 193-208).**GRAUTOFF (Otto)**Claude Foucart : *André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff, ou la définition du politique chez Gide.* (N° 114/115, pp. 193-208).**HONGRIE**Katalin Kluge : *André Gide dans la critique et la littérature hongroises.* (N° 108, pp. 607-26).**IMMORALISTE (L')**Andrew Oliver : *Son, sonorité, musique dans L'Immoraliste.* (N° 109, pp. 29-39).Sidonie Rivalin-Padiou : *Le motif du sang dans L'Immoraliste.* (N° 113, pp. 7-16).**INTERVIEWS IMAGINAIRES**Jocelyn Van Tuyl : *Les messages tacites des Interviews imaginaires : dé-cryptage d'un code intertextuel.* (N° 113, pp. 25-41).**JOURNAL DE GIDE**Éric Marty : *Le Journal 1887-1925 d'André Gide.* (N° 113, pp. 91-5).David H. Walker : *Gill était-il vraiment aimable ?* (N° 116, pp. 458-9).**KAFKA (Franz)**Hans T. Siepe : *André Gide et Franz Kafka.* (N° 114/115, pp. 283-98).**LENÉRU (Marie)**David Steel : *La Symphonie pastorale. Deux notes supplémentaires : Dickens, Marie Lenéru.* (N° 106, pp. 303-8).**LOUÏS (Pierre)**Pierre LouÏs : *Paroles de Verlaine.* (N° 110/111, pp. 153-60).**MAURON (Charles)**David Steel : *Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny.* (N° 116, pp. 395-421).**MAYRISCH (Émile et Aline)**

Romain Durllet : André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch. (N° 106, pp. 309-17).

MICHAUX (Henri)

Jean-Pierre Martin : Gide lecteur de Michaux. (N° 105, pp. 71-6).

MUSIQUE (Gide et la)

Elaine D. Cancalon : Gide et la Musique. (N° 109, p. 7).

Elaine Cancalon : L'écriture gidienne, ou comment mettre la musique sous-rature. (N° 109, pp. 9-14).

Walter Putnam : *Si le grain ne meurt* : une vie réglée comme du papier à musique. (N° 109, pp. 15-20).

Antoine Spacagna : Présence de la musique dans *Les Nourritures terrestres*. (N° 109, pp. 21-8).

Andrew Oliver : Son, sonorité, musique dans *L'Immoraliste*. (N° 109, pp. 29-39).

Yvon Le Bras : Musique et écriture dans *La Symphonie pastorale*. (N° 109, pp. 41-6).

James T. Day : Gide, Stendhal et la sensibilité musicale. (N° 109, pp. 47-56).

Jocelyn Van Tuyl : Ce « bal » qui n'en est pas un : le discours musical dans *le Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*. (N° 109, pp. 57-67).

Frédéric Boulesteix : Définies, différées ou différentes : lecture flottante de quelques musiques gidiennes. (N° 109, pp. 69-85).

Daniel Durosay : L'après-midi musical de l'AAAAG. « Pour célébrer le cinquantenaire de la mort de Valéry ». (N° 112, pp. 389-91).

Daniel Moutote : Gide, Valéry et la Musique. (N° 112, pp. 392-410).

NATIONALISME

Peter Ihring : André Gide, son image de l'Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918. (N° 114/115, pp. 269-82).

NOURRITURES TERRESTRES (LES)

Antoine Spacagna : Présence de la musique dans *Les Nourritures terrestres*. (N° 109, pp. 21-8).

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (LA)

Pierre de Lanux : Mes années auprès d'André Gide et les débuts de la N.R.F. (1907-1911). (N° 108, pp. 553-80).

François Chaubet : Les Décades de Pontigny et la N.R.F. (N° 116, pp. 351-66).

PEINTURE

Carol L. Kaplan : En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin. (N° 116, pp. 425-38).

POLITIQUE

Daniel Durosay : Thésée roi. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide. (N° 106, pp. 201-21).

Claude Foucart : André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff, ou la

définition du politique chez Gide. (N° 114/115, pp. 193-208).

Hans Manfred Bock : Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide. (N° 114/115, pp. 247-67).

Peter Ihring : André Gide, son image de l'Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918. (N° 114/115, pp. 269-82).

PONTIGNY

François Chaubet : Les Décades de Pontigny et la N.R.F. (N° 116, pp. 351-66).

Dominique Fernandez : Mes souvenirs de Pontigny. (N° 106, pp. 279-87).

Liliane Fernandez : Hommage à Paul Desjardins. (N° 106, pp. 288-92).

David Steel : Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny, 1910-1939. (N° 116, pp. 367-94).

David Steel : Roger Fry et Charles Mauron à Pontigny. (N° 116, pp. 395-421).

Henri Heinemann : Retour à Pontigny. (N° 116, pp. 423-4).

PORTE ÉTROITE (LA)

Maria Watroba : L'écriture de la délectation morose : le Journal d'Alissa. (N° 107, pp. 417-40).

POUCHKINE (Alexandre)

Pierre Masson : Gide traducteur de Pouchkine. (N° 107, pp. 441-7).

POUSSIN (Nicolas)

Carol L. Kaplan : En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin. (N° 116, pp. 425-38).

RÉCEPTION CRITIQUE DES ŒUVRES DE GIDE

Claude De Grève : La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1921-1951). (N° 105, pp. 77-122).

Katalin Kluge : André Gide dans la critique et la littérature hongroises. (N° 108, pp. 607-26).

Hans-Jürgen Lüsebrink : Gide l'Africain. Réception franco-allemande et signification de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* dans la littérature mondiale. (N° 112, pp. 363-78).

ROQUE-BAIGNARD (LA)

Sons (et lumières) à La Roque-Baignard. (N° 112, pp. 411-2).

SI LE GRAIN NE MEURT

Louis Theubet : L'éducation d'André Gide, d'après *Si le grain ne meurt*. (N° 108, pp. 519-51).

Walter Putnam : *Si le grain ne meurt* : une vie réglée comme du papier à musique. (N° 109, pp. 15-20).

Johanna Borek : Problèmes de traduction et transgression de genre. À propos de *Si le grain ne meurt*. (N° 112, pp. 333-43).

SIMENON (Georges)

Benoît Denis : Le Romancier en projet. Quand André Gide étudiait Georges

Simenon. (N° 105, pp. 53-70).

SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES

Roman Wald-Lasowski : *Souvenirs de la Cour d'Assises*. (N° 114/115, pp. 173-92).

SOUVENIRS ET TÉMOIGNAGES SUR GIDE

Robert Levesque : *Journal inédit* (février 1938- juin 1943). (N° 105, pp. 137-71 ; n° 106, pp. 319-46 ; n° 107, pp. 449-74 ; n° 108, pp. 581-605 ; n° 109, pp. 87-119 ; n° 110/111, pp. 217-55 ; n° 113, pp. 69-89).

Jean Eeckhout : *Gide à Alet-les-Bains* (juin-juillet 1940). (N° 105, pp. 123-5).

Pierre de Lanux : *Mes années auprès d'André Gide et les débuts de la N.R.F.* (1907-1911). (N° 108, pp. 553-80).

Pierre Louÿs : *Paroles de Verlaine*. (N° 110/111, pp. 153-60).

Armand Guibert : *Avec André Gide en Tunisie* (Septembre 1942). (N° 116, pp. 347-53).

STENDHAL

James T. Day : *Gide, Stendhal et la sensibilité musicale*. (N° 109, pp. 47-56).

SYMBOLISME et DÉCADENTISME

Jean-Michel Wittmann : *Les premières œuvres romanesques d'André Gide : une réaction critique au Symbolisme et à la Décadence*. (N° 108, pp. 659-66).

SYMPHONIE PASTORALE (LA)

David Steel : *La Symphonie pastorale*. Deux notes supplémentaires : Dickens, Marie Lenéru. (N° 106, pp. 303-8).

Yvon Le Bras : *Musique et écriture dans La Symphonie pastorale*. (N° 109, pp. 41-6).

THÈSE (ROMAN À)

Hilary Hutchinson : *L'École des femmes, Robert et Geneviève : triptyque à thèse ?* (N° 110/111, pp. 191-211).

THÉSÉE

Pierre Masson : *Thésée entre deux cinquantenaires*. (N° 106, pp. 197-9).

Daniel Durosay : *Thésée roi*. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide. (N° 106, pp. 201-21).

Pierre Lachasse : *Thésée, le labyrinthe du récit*. (N° 106, pp. 223-43).

Pierre Renaud : *Gide, Plutarque et la légende de Thésée*. (N° 106, pp. 245-67).

TRADUCTION

Pierre Masson : *Gide traducteur de Pouchkine*. (N° 107, pp. 441-7).

Johanna Borek : *Problèmes de traduction et transgression de genre. À propos de Si le grain ne meurt*. (N° 112, pp. 333-43).

VALÉRY (Paul)

Daniel Durosay : *L'après-midi musical de l'AAAG*. « Pour célébrer le cin-

quantesnaire de la mort de Valéry ». (N° 112, pp. 389-91).

Daniel Moutote : Gide, Valéry et la Musique. (N° 112, pp. 392-410).

VERLAINE (Paul)

Pierre Louÿs : Paroles de Verlaine. (N° 110/111, pp. 153-60).

VIÉNOT (Pierre)

Hans Manfred Bock : Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide. (N° 114/115, pp. 247-67).

VOYAGE

Romain Durllet : André Gide, voyageur, européen, ami des Mayrisch. (N° 106, pp. 309-17).

VOYAGE AU CONGO, LE RETOUR DU TCHAD

Jocelyn Van Tuyt : Ce « bal » qui n'en est pas un : le discours musical dans le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*. (N° 109, pp. 57-67).

Hans-Jürgen Lüsebrink : Gide l'Africain. Réception franco-allemande et signification de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* dans la littérature mondiale. (N° 112, pp. 363-78).

VOYAGE D'URIEN (LE)

Marianne Kesting : Le Voyage dans la glace. *Le Voyage d'Urien* et sa tradition. (N° 112, pp. 379-88).

LECTURES GIDIENNES (comptes rendus critiques)

BLEI (Franz) — GIDE (André), *Briefwechsel*, éd. Raimund Theis [par Jean CLAUDE]. N° 114/115, pp. 313-6.

BROSMAN (Catharine S.), *The Shimmering Maya and Other Essays* [par David STEEL]. N° 106, pp. 351-2.

CABANIS (José), *Le Diable à la NRF* [par André DASPRE].

N° 112, pp. 426-34.

ELLMANN (Richard), *Oscar Wilde* [par Bernard MÉTAYER].

N° 107, pp. 481-8.

GENOVA (Pamela A.), *André Gide dans le labyrinthe de la Mythotextualité* [par Pierre MASSON]. N° 109, pp. 135-7].

GIDE (André) — BECK (Christian), *Correspondance*, éd. Pierre Masson [par Daniel DUROSAY]. N° 106, pp. 347-51.

GIDE (André) — HERBART (Pierre), *Le scénario d'« Isabelle »* [par Jean CLAUDE]. N° 113, pp. 113-5.

GIDE (André) — LEVESQUE (Robert), *Correspondance*, éd. Pierre Masson

- [par Céline DHÉRIŒN]. N° 107, pp. 488-92.
Gisèle Freund : Regard sur l'Intellectuel, exposition du Goethe-Institut [par
Philippe BRIN]. N° 110/111, pp. 283-4.
GOULET (Alain), *Lire « Les Faux-Monnayeurs » de Gide* [par Pierre MAS-
SON]. N° 105, pp. 178-80.
GRUPP (Peter), *Harry Graf Kessler, eine Biographie* [par Claude FOU-
CART]. N° 110/111, p. 285.
HOEGES (Dirk), *Kontroverse am Abgrund : Ernst Robert Curtius und Karl
Mannheim* [par Claude FOUCAŒRT]. N° 105, pp. 177-8.
HOUSSIAU (Bernard J.), *Marc Allégret, découvreur de stars* [par Henri
HEINEMANN]. N° 105, pp. 180-1.
MERCIER-CAMPICHE (Marianne), *Retouches au portrait d'André Gide
jeune* [par Alain GOULET et Sidonie RIVALIN]. N° 109, pp. 127-35.
— Réponse de M. Mercier-Campiche à Al. Goulet. N° 112, pp. 421-5.
MILLOT (Catherine), *Gide Genet Mishima, intelligence de la perversion*
[par Sidonie RIVALIN-PADIOU]. N° 113, pp. 115-21.
ROGGENKAMP-KAUFMANN (Antje), *Der Protestant André Gide und die
Bibel* [par Jean LEFEBVRE]. N° 108, pp. 651-3.
SISTIG (Joachim), *André Gide, die Rolle der Musik in Leben und Werk* [par
Jean LEFEBVRE]. N° 112, pp. 418-20.
STERNHEIM (Thea), *Erinnerungen* [par Claude FOUCAŒRT].
N° 110/111, pp. 285-6.
WEST (Russell), *Conrad and Gide* [par Patrick POLLARD].
N° 116, pp. 449-51.
Zoom Walter, exposition du Musée de Beauvais [par David STEEL].
N° 110/111, pp. 281-3.

LES DOSSIERS DE PRESSE DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE

TABLE PAR DOSSIERS

I. Le Dossier de presse de *L'Immoraliste*

- | | |
|---------|--|
| 1-I-1 | Rachilde, <i>Mercur de France</i> : n° 19, pp. 12-5. |
| 2-I-2 | Lucie Delarue-Mardrus, <i>La Revue blanche</i> : n° 19, pp. 15-22. |
| 3-I-3 | Michel Arnauld, <i>La Revue blanche</i> : n° 19, pp. 22-9. |
| 4-I-4 | Robert Scheffer, <i>La Plume</i> : n° 19, pp. 29-35. |
| 5-I-5 | Georges Rency, <i>L'Art moderne</i> : n° 20, pp. 13-7. |
| 6-I-6 | A. M. de Saint-Hubert, <i>L'Art moderne</i> : n° 20, pp. 17-21. |
| 7-I-7 | Henri Ghéon, <i>L'Ermitage</i> : n° 20, pp. 21-4. |
| 8-I-8 | Edmond Jaloux, <i>La Renaissance latine</i> : n° 20, pp. 24-5. |
| 9-I-9 | Francis Vielé-Griffin, <i>L'Occident</i> : n° 20, pp. 25-7. |
| 10-I-10 | Lucien Jean, <i>Aujourd'hui</i> : n° 20, pp. 27-32. |

- 14-I-11 Jacques Copeau, *L'Ermitage* : n° 21, pp. 37-42.
 15-I-12 Edmond Picard, *Le Peuple* : n° 21, pp. 42-7.
 16-I-13 Anonyme, *Le Petit Bleu* : n° 21, pp. 47-9.
 17-I-14 Léon Blum, *Gil Blas* : n° 22, pp. 11-9.
 31-I-15 Anonyme, *Il Marzocco* : n° 24, pp. 47-8.
 32-I-16 Gian Petro Lucini, *La Rassegna internazionale* : n° 24, pp. 48-65.
 101-I-17 Hermann Hesse, *Die Propyläen* : n° 40, pp. 64-6.
 104-I-18 Felix-Paul Greve, *Die Zukunft* : n° 41, pp. 81-2.
 163-I-19 Marie Mali, *L'Art moderne* : n° 52, pp. 515-7.

II. Le Dossier de presse des *Faux-Monnayeurs*

- 11-II-1 Henry Bidou, *La Revue de Paris* : n° 21, pp. 11-9.
 12-II-2 Henri Hertz, *La Nouvelle Revue Française* : n° 21, pp. 19-28.
 13-II-3 Ramon Fernandez, *La Nouvelle Revue Française* : n° 21, pp. 28-35.
 18-II-4 John Charpentier, *Mercur de France* : n° 22, pp. 21-4.
 19-II-5 André Billy, *L'Œuvre* : n° 22, pp. 24-5.
 20-II-6 Marcel Arland, *Les Feuilles libres* : n° 22, pp. 25-7.
 21-II-7 Pierre Dominique, *Le Soir* : n° 22, pp. 27-33.
 22-II-8 Paul Souday, *Le Temps* : n° 22, pp. 33-41.
 23-II-9 André Thérive, *L'Opinion* : n° 22, pp. 41-9.
 24-II-10 Léon Pierre-Quint, *La Revue de France* : n° 23, pp. 10-20.
 25-II-11 Henri Daniel-Rops, *La Revue nouvelle* : n° 23, pp. 20-4.
 26-II-12 M. de la Malice, *La Volonté* : n° 23, p. 25.
 27-II-13 Jean Prévost, *Le Navire d'argent* : n° 23, pp. 25-7.
 28-II-14 Gabriel d'Aubarède, *Cahiers du Sud* : n° 23, pp. 27-30.
 29-II-15 Georges Bourguet, *Cahiers du Sud* : n° 23, pp. 31-5.
 30-II-16 René Gillouin, *La Semaine littéraire* : n° 23, pp. 35-41.
 33-II-17 Fortunat Strowski, *La Renaissance* : n° 24, pp. 66-70.
 34-II-18 Louis Jaham-Desrivaux, *Point et virgule* : n° 26, pp. 3-13.
 35-II-19 Emmanuel Buenzod, *Revue de Genève* : n° 26, pp. 13-4.
 36-II-20 Jean Lamac, *La Revue du Siècle* : n° 26, pp. 15-9.
 37-II-21 Albert Thibaudet, *L'Europe nouvelle* : n° 26, pp. 19-22.
 38-II-22 Ernst-Robert Curtius, *Die Neue Rundschau* : n° 26, pp. 22-32.
 39-II-23 Edmond Jaloux, *Les Nouvelles littéraires* : n° 27, pp. 9-15.
 40-II-24 Louis Kronenberger, *The New York Times Book Review* : n° 27, pp. 15-8.
 41-II-25 Friedrich Sieburg, *Frankfurter Zeitung* : n° 27, pp. 18-22.
 45-II-26 Anonyme, *The Times Literary Supplement* : n° 29, pp. 13-5.
 46-II-27 Paul Morand, *The Dial* : n° 29, pp. 15-7.
 47-II-28 Cyril Connolly, *The New Statesman* : n° 29, pp. 17-22.
 48-II-29 Gerald Gould, *The Observer* : n° 29, p. 22.
 49-II-30 Theodore Purdy Jr., *The Saturday Review of Literature* : n° 29, pp. 23-5.
 59-II-31 Henri Martineau, *Le Divan* : n° 31, p. 31.
 60-II-32 Klaus Mann, *Neue Freie Press* : n° 31, pp. 32-6.
 81-II-33 Robert Honnet, *La Revue européenne* : n° 36, pp. 74-5.
 190-II-34 Thomas McGreevy, *The Monthly Criterion* : n° 57, pp. 72-6.
 205-II-35 Samuel Hoare, *The Calendar of Modern Letters* : n° 61, pp. 113-8.
 209-II-36 Béla Balazs, *Die Weltbühne* : n° 65, pp. 120-2.
 210-II-37 Robert Marin, *Sélection* : n° 65, pp. 122-4.

III. Le Dossier de presse de *Thésée*

- 42-III-1 Robert Kemp, *Les Nouvelles littéraires* : n° 27, pp. 25-30.
 43-III-2 Louis Parrot, *Les Lettres françaises* : n° 27, pp. 30-4.
 44-III-3 André Rousseaux, *Le Figaro littéraire* : n° 27, pp. 34-8.

- 51-III-4 René Lalou, *Les Nouvelles littéraires* : n° 29, pp. 29-31.
 52-III-5 René Laporte, *Opéra* : n° 29, pp. 31-3.
 53-III-6 Victor Moremans, *La Gazette de Liège* : n° 29, pp. 33-7.
 54-III-7 Roger Caillols, *Spectateur* : n° 29, pp. 37-40.
 55-III-8 Justin O'Brien, *The New York Herald Tribune Book Review* : n° 29, pp. 40-1.
 58-III-9 Claude-Edmonde Magny, *Poésie 47* : n° 30, pp. 49-62.
 64-III-10 Robert Kanters, *Spectateur* : n° 31, pp. 48-51.
 65-III-11 Armand Hoog, *La Nef* : n° 31, pp. 51-3.
 66-III-12 Albert-Marie Schmidt, *Réforme* : n° 31, pp. 53-6.
 67-III-13 Hubert Nyssen, *Marginales* : n° 32, pp. 51-2.
 68-III-14 Robert Kanters, *La Gazette des Lettres* : n° 32, pp. 52-7.
 69-III-15 Jean Amrouche, *Élites* : n° 32, pp. 57-8.
 72-III-16 Raymond Guérin, *Juin* : n° 33, pp. 57-8.
 74-III-17 Albert Béguin, *Une Semaine dans le monde* : n° 34, pp. 66-9.
 75-III-18 Gaëtan Picon, *Fontaine* : n° 34, pp. 69-81.

IV. Le Dossier de presse de Geneviève

- 50-IV-1 Marcel Arland, *La Nouvelle Revue Française* : n° 29, pp. 26-8.
 56-IV-2 John Charpentier, *Mercure de France* : n° 30, pp. 45-6.
 57-IV-3 André Thérive, *Le Temps* : n° 30, pp. 46-8.
 61-IV-4 P. Forgeron, *Combat* : n° 31, pp. 37-8.
 62-IV-5 Gabriel Brunet, *Je suis partout* : n° 31, pp. 38-42.
 63-IV-6 Gonzague Truc, *Revue hebdomadaire* : n° 31, pp. 42-7.
 71-IV-7 H. F., *Combat* : n° 33, p. 56.
 73-IV-8 Christian Michelfelder, *Cahiers du Sud* : n° 34, pp. 63-5.
 85-IV-9 Henri Martineau, *Le Divan* : n° 37, pp. 57-8.
 86-IV-10 René Lalou, *Les Nouvelles littéraires* : n° 37, pp. 58-9.
 87-IV-11 André Rousseaux, *Le Figaro littéraire* : n° 37, pp. 59-64.
 88-IV-12 André Billy, *L'Œuvre* : n° 37, pp. 64-7.
 89-IV-13 Lucien Descaves, *Le Journal* : n° 37, pp. 67-71.
 90-IV-14 Noël Sabord, *Paris-Midi* : n° 37, pp. 71-3.

V. Le Dossier de presse de *La Porte étroite*

- 70-V-1 Henri Ghéon, *Vers et Prose* : n° 33, pp. 50-5.
 76-V-2 Albert Thibaudet, *La Phalange* : n° 35, pp. 43-9.
 93-V-3 Lucien Maury, *Revue bleue* : n° 38, pp. 107-12.
 108-V-4 Rachilde, *Mercure de France* : n° 42, pp. 88-9.
 126-V-5 Francis Jammes, *L'Occident* : n° 45, pp. 82-9.
 127-V-6 Paul Souday, *L'Opinion* : n° 45, pp. 89-91.
 128-V-7 A. M. de Saint-Hubert, *L'Art moderne* : n° 45, pp. 91-3.
 129-V-8 Em. Glox, *Le Figaro* : n° 45, p. 94.
 130-V-9 Marcel Ballot, *Le Figaro* : n° 45, pp. 94-8.
 131-V-10 Jacques Morland, *Le Télégramme* : n° 45, p. 98.
 132-V-11 Sébastien Voirol, *La Revue diplomatique* : n° 45, pp. 99-101.
 133-V-12 Robert de Traz, *La Semaine littéraire* : n° 46, pp. 208-13.
 134-V-13 Georges Pellissier, *La Revue* : n° 46, pp. 213-8.
 135-V-14 Georges Deherme, *La Coopération des idées* : n° 46, pp. 218-25.
 136-V-15 Pierre Lasserre, *L'Action française* : n° 46, pp. 225-8.
 146-V-16 Jean Lionnet, *Revue hebdomadaire* : n° 47, pp. 405-7.
 147-V-17 Edmond Pilon, *Revue de Hongrie* : n° 47, pp. 407-10.
 148-V-18 Ricciotto Canudo, *L'Œuvre* : n° 47, pp. 410-2.
 164-V-19 Candide, *Akademos* : n° 52, pp. 517-8.

- 165-V-20 Lucien Rolmer, *La Rénovation esthétique* : n° 52, pp. 518-9.
 188-V-21 Mary Duclaux, *The Times Literary Supplement* : n° 55, pp. 416-20.
 206-V-22 Carl Einstein, *Der Demokrat* : n° 62, pp. 284-7.
 207-V-23 Émile Faguet, *La Revue générale* : n° 62, pp. 287-8.
 249-V-24 Tancred de Visan, *Vers et Prose* : n° 110/111, p. 214.

VI. Le Dossier de presse d'*Isabelle*

- 77-VI-1 Tancred de Visan, *Vers et Prose* : n° 35, p. 50.
 78-VI-2 Albert Thibaudet, *La Phalange* : n° 35, pp. 50-2.
 79-VI-3 Marcel Ray, *La Phalange* : n° 35, pp. 52-6.
 96-VI-4 Lucien Maury, *Revue bleue* : n° 39, pp. 75-9.
 109-VI-5 Rachilde, *Mercure de France* : n° 42, pp. 89-90.
 137-VI-6 A. M. de Saint-Hubert, *L'Art moderne* : n° 46, pp. 229-31.
 138-VI-7 Paul Castiaux, *Les Bandeaux d'or* : n° 46, pp. 231-5.
 139-VI-8 Jean-Marc Bernard, *Le Divan* : n° 46, pp. 235-6.
 149-VI-9 P. Bourdin, *Petite Gazette aptésienne* : n° 47, pp. 412-5.
 208-VI-10 Émile Faguet, *La Revue générale* : n° 62, p. 289.

VII. Le Dossier de presse de *Si le grain ne meurt*

- 80-VII-1 Félix Bertaux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 35, pp. 57-61.
 82-VII-2 Paul Souday, *Le Temps* : n° 36, pp. 75-81.
 83-VII-3 Fernand Vandérem, *La Revue de France* : n° 36, pp. 82-6.
 84-VII-4 Jean de Gourmont, *Mercure de France* : n° 36, pp. 87-90.
 159-VII-5 Jean Revel, *Zarathoustra* : n° 50, pp. 229-30.
 160-VII-6 René Lalou, *Het Franse Boek* : n° 50, pp. 230-4.
 161-VII-7 Albert Thibaudet, *The London Mercury* : n° 50, pp. 234-8.
 162-VII-8 Gui Bernard, *La Revue nouvelle* : n° 50, pp. 238-40.
 166-VII-9 Anonyme, *La Revue romande* : n° 52, pp. 519-20.
 167-VII-10 Jean Cassou, *La Gaceta literaria* : n° 52, pp. 520-3.
 168-VII-11 Léon Pierre-Quint, *Les Nouvelles littéraires* : n° 52, pp. 523-38.
 211-VII-12 Robert Marin, *Sélection* : n° 65, pp. 125-7.

VIII. Le Dossier de presse de *Retour de l'U.R.S.S.* et de *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.*

- 91-VIII-1 Pierre Herbart, *Vendredi* : n° 37, pp. 74-80.
 92-VIII-2 Paul Nizan, *Vendredi* : n° 37, pp. 80-7.
 94-VIII-3 Nicolas Brian-Chaninov, *Mercure de France* : n° 38, pp. 112-5.
 95-VIII-4 Nicolas Brian-Chaninov, *Mercure de France* : n° 38, pp. 116-7.
 99-VIII-5 Benjamin Crémieux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 39, pp. 98-103.
 100-VIII-6 Benjamin Crémieux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 39, pp. 103-5.
 106-VIII-7 Jean Galtier-Boissière, *Le Canard enchaîné* : n° 41, pp. 56-8.
 107-VIII-8 Robert Tréno, *Le Canard enchaîné* : n° 41, pp. 58-60.
 125-VIII-9 Jules Romains, *Marianne* : n° 44, pp. 95-8.
 252-VIII-10 André Rousseaux, *Le Figaro littéraire* : n° 113, pp. 105-9.

IX. Le Dossier de presse des *Caves du Vatican*

- 97-IX-1 Lucien Maury, *Revue bleue* : n° 39, pp. 80-5.
 98-IX-2 André Beauquier, *Revue des Deux Mondes* : n° 39, pp. 86-97.
 102-IX-3 Paul Souday, *Le Temps* : n° 40, pp. 66-73.
 112-IX-4 André Dupont, *La Phalange* : n° 43, pp. 42-4.

X. Le Dossier de presse de *La Symphonie pastorale*

- 103-X-1 René Salomé, *La Revue des Jeunes* : n° 40, pp. 73-80.
 105-X-2 Albert Thibaudet, *La Nouvelle Revue Française* : n° 41, pp. 82-9.
 110-X-3 Rachilde, *Mercure de France* : n° 42, pp. 90-1.
 111-X-4 Paul Souday, *Le Temps* : n° 42, pp. 91-6.
 113-X-5 Jacques Boulenger, *L'Opinion* : n° 43, pp. 44-9.
 251-X-6 François Le Grix, *La Revue hebdomadaire* : n° 113, pp. 97-104.

XI. Le Dossier de presse de *L'École des Femmes*

- 114-XI-1 Jean Cassou, *La Nouvelle Revue Française* : n° 43, pp. 49-51.
 115-XI-2 André Thérive, *L'Opinion* : n° 43, pp. 51-3.
 116-XI-3 John Charpentier, *Mercure de France* : n° 43, pp. 53-4.
 144-XI-4 Albert Thibaudet, *Candide* : n° 46, pp. 241-4.
 145-XI-5 Edmond Jaloux, *Les Nouvelles littéraires* : n° 46, pp. 244-8.
 153-XI-6 Paul Souday, *Le Temps* : n° 47, pp. 425-9.
 212-XI-7 Nicolas Ries, *Les Cahiers luxembourgeois* : n° 65, pp. 127-8.

XII. Le Dossier de presse de *Robert*

- 117-XII-1 John Charpentier, *Mercure de France* : n° 43, pp. 55-6.
 118-XII-2 Louis Martin-Chauffier, *La Nouvelle Revue Française* : n° 43, pp. 56-8.

XIII. Le Dossier de presse d'*Édipe*

- 119-XIII-1 Benjamin Crémieux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 43, pp. 59-60.
 120-XIII-2 Paolo Milano, *L'Italia letteraria et Lu* : n° 43, pp. 60-3.
 121-XIII-3 Albert Thibaudet, *Candide* : n° 43, pp. 63-7.
 122-XIII-4 James de Coquet, *Le Figaro* : n° 43, pp. 67-8.
 123-XIII-5 Jean de Coune, *Le Vaillant* : n° 44, pp. 90-2.
 124-XIII-6 Gaston de Pawlowski, *Gringoire* : n° 44, pp. 92-4.
 196-XIII-7 Ernst Robert Curtius, *Die literarische Welt* : n° 58, pp. 252-3.

XIV. Le Dossier de presse de *Corydon*

- 140-XIV-1 André Desson et André Harlaire, *Accords* : n° 46, pp. 236-7.
 141-XIV-2 Marcel Arland, *Les Feuilles libres* : n° 46, pp. 237-9.
 142-XIV-3 Élie Richard, *Images de Paris* : n° 46, pp. 239-40.
 143-XIV-4 Georges Petit, *La Revue nouvelle* : n° 46, p. 240.
 150-XIV-5 Dr Jean Vinchon, *Le Progrès médical* : n° 47, pp. 416-9.
 151-XIV-6 Georges d'Autry, *Inversions* : n° 47, pp. 420-1.
 152-XIV-7 André Germain, *La Revue européenne* : n° 47, pp. 421-4.
 169-XIV-8 Léon Bazalgette, *Europe* : n° 53, pp. 119-23.
 170-XIV-9 Lionel Landry, *La Gazette médicale du Centre* : n° 53, pp. 123-7.
 185-XIV-10 Morris Bishop, *The Saturday Review of Literature* : n° 55, pp. 406-8.
 186-XIV-11 Jean de Gourmont, *Mercure de France* : n° 55, pp. 409-14.
 187-XIV-12 Jean-Pierre Liausu, *Illusions* : n° 55, pp. 414-6.
 195-XIV-13 Robert Poulet, *Sélection* : n° 58, pp. 249-51.
 222-XIV-14 Louis Le Sidaner, *La Revue de l'Université* : n° 74-75, p. 63.
 223-XIV-15 Mansel Stimpson, *The Times Literary Supplement* : n° 74-75, pp. 63-4.

XV. Le Dossier de presse du *Prométhée mal enchaîné*

- 154-XV-1 Charles Maurras, *La Revue encyclopédique* : n° 49, pp. 60-3.
 155-XV-2 Anonyme, *La Revue de Paris* : n° 49, p. 63.
 156-XV-3 Léon Blum, *La Revue blanche* : n° 49, pp. 64-7.
 157-XV-4 Angiolo Orvieto, *Il Marzocco* : n° 49, pp. 67-70.
 158-XV-5 Rachilde, *Mercure de France* : n° 49, pp. 70-1.
 189-XV-6 Eugène Gilbert, *La Revue générale* : n° 57, p. 71.

XVI. Le Dossier de presse de *Paludes*

- 171-XVI-1 Camille Mauclair, *Mercure de France* : n° 53, pp. 127-9.
 172-XVI-2 Emmanuel Signoret, *Le Saint-Graal* : n° 53, p. 129.
 173-XVI-3 Léon Blum, *La Revue blanche* : n° 53, pp. 129-32.
 174-XVI-4 Yvanhoé Rambosson, *L'Ermilage* : n° 53, pp. 132-3.
 175-XVI-5 Adolphe Retté, *La Plume* : n° 53, p. 133.
 176-XVI-6 Louis de Saint-Jacques, *La Plume* : n° 53, pp. 133-40.
 177-XVI-7 Henry Maubel, *Le Coq rouge* : n° 54, pp. 212-5.
 178-XVI-8 Anonyme, *Le Figaro* : n° 54, p. 215.
 179-XVI-9 Édouard Julia, *Nouvelle Revue* : n° 54, pp. 215-7.
 180-XVI-10 Henry Gauthier-Villars, *Le Monde artiste* : n° 54, pp. 217-9.
 181-XVI-11 Edmond Bailly, *L'Idée libre* : n° 54, p. 219.
 182-XVI-12 Anonyme, *L'Eclair* : n° 54, pp. 220-1.
 183-XVI-13 Anonyme, *L'Art moderne* : n° 54, pp. 220-1.
 184-XVI-14 Valéry Larbaud, *La Nouvelle Revue Française* : n° 54, pp. 221-4.

XVII. Le Dossier de presse de *Voyage au Congo*
et du *Retour du Tchad*

- 191-XVII-1 Ch. Dambros, *Paris-Midi* : n° 58, pp. 239-41.
 192-XVII-2 Paul Souday, *Le Temps* : n° 58, pp. 241-4.
 193-XVII-3 Georges Altman, *L'Humanité* : n° 58, pp. 244-6.
 194-XVII-4 Pierre Humbourg, *Les Nouvelles littéraires* : n° 58, pp. 246-9.
 199-XVII-5 G.-D. Périer, *L'Indépendance belge* : n° 59, pp. 425-7.
 200-XVII-6 Anonyme, *Le Progrès* : n° 59, pp. 428-9.
 201-XVII-7 Étienne Burnet, *Cahiers du Sud* : n° 60, pp. 529-31.
 202-XVII-8 Pierre Mille, *L'Œuvre* : n° 60, pp. 531-3.
 213-XVII-9 Anonyme, *Libres Propos* : n° 65, pp. 129-31.
 214-XVII-10 Philippe Soupault, *Europe* : n° 65, pp. 131-3.
 215-XVII-11 Félicien Challaye, *Europe* : n° 65, pp. 134-8.
 216-XVII-12 Albert Thuibaudet, *L'Europe nouvelle* : n° 65, pp. 138-41.
 240-XVII-13 Robert de Saint Jean, *La Revue hebdomadaire* : n° 107, pp. 475-7.
 241-XVII-14 Firmin Van den Bosch, *La Revue catholique des idées et des faits* : n° 107, pp. 477-9.
 245-XVII-15 Richard Huelsenbeck, *Die Literarische Welt* : n° 109, pp. 121-3.

XVIII. Le Dossier de presse du *Journal*

- 197-XVIII-1 R.-G. Nobécourt, *Journal de Rouen* : n° 59, pp. 407-22.
 198-XVIII-2 Franz Hellens, *Le Soir* : n° 59, pp. 422-5.
 203-XVIII-3 André Rousseaux, *Le Figaro* : n° 60, pp. 533-5.
 204-XVIII-4 Denis de Rougemont, *La Nouvelle Revue Française* : n° 60, pp. 535-40.
 217-XVIII-5 Roland Barthes, *Existences* : n° 67, pp. 85-105.
 218-XVIII-6 Aragon, *L'Humanité* : n° 68, pp. 56-62.
 219-XVIII-7 André Rousseaux, *Le Figaro* : n° 74-75, pp. 51-3.

- 220-XVIII-8 Robert Brasillach, *L'Action française* : n° 74-75, pp. 53-8.
221-XVIII-9 Anonyme, *La Revue de Paris* : n° 74-75, pp. 58-62.

XIX. Le Dossier de presse des *Cahiers d'André Walter* ¹

- 224-XIX-1 Camille Mauclair, *Revue indépendante* : CPAW, pp. 286-8.
225-XIX-2 Henri de Régnier, *La Wallonie* : CPAW, pp. 288-9.
226-XIX-3 Geprges Montière, *Entretiens politiques et littéraires* : CPAW, pp. 289-90.
227-XIX-4 Bernard Lazare, *La Nation* : CPAW, pp. 290-1.
228-XIX-5 Paul Redonnel, *La Plume* : CPAW, pp. 291-2.
229-XIX-6 Firmin Roz, *L'Ermitage* : CPAW, pp. 292-3.
230-XIX-7 Augustin Filon, *Revue bleue* : CPAW, pp. 293-4.
231-XIX-8 Charles Maurras, *L'Observateur français* : CPAW, pp. 294-6.
232-XIX-9 Remy de Gourmont, *Mercure de France* : CPAW, pp. 296-7.
233-XIX-10 Émile Verhaeren, *L'Art moderne* : CPAW, pp. 297-9.
234-XIX-11 Eugène Demolder, *La Jeune Belgique* : CPAW, p. 299.
235-XIX-12 Georges Pellissier, *Revue encyclopédique* : CPAW, pp. 299-301.

XX. Le Dossier de presse des *Poésies d'André Walter*

- 236-XX-1 Georges Montière, *L'Initiation* : CPAW, pp. 302-3.
237-XX-2 Adolphe Retté, *L'Ermitage* : CPAW, pp. 303-4.
238-XX-3 Fontanelle, *La Gazette de France* : CPAW, pp. 304-5.
239-XX-4 Charles-Henry Hirsch, *La Marseillaise* : CPAW, p. 305.

XXI. Le Dossier de presse des *Nouvelles Nourritures*

- 242-XXI-1 René Lalou, *Les Nouvelles littéraires* : n° 108, pp. 627-8.
243-XXI-2 André Thérive, *Le Temps* : n° 108, pp. 628-31.
244-XXI-3 Gaston Rageot, *Cahiers de Radio-Paris* : n° 108, pp. 632-6.

XXII. Le Dossier de presse des *Nourritures terrestres*

- 246-XXII-1 Henri Ghéon, *L'Ermitage* : n° 109, pp. 123-4.
247-XXII-2 François Lattard, *L'Œuvre* : n° 109, p. 125.

XXIII. Le Dossier de presse de *Saül & Le Roi Candaule*

- 248-XXIII-1 Georges Casella, *Revue illustrée* : n° 110/111, p. 213.
258-XXIII-2 Adolphe Brisson, *Les Annales* : n° 114/115, pp. 310-1.

XXIV. Le Dossier de presse de *Nouveaux Prétextes*

- 250-XXIV-1 Louis Mandin, *Vers et Prose* : n° 110/111, p. 215.

XXV. Le Dossier de presse du *Montaigne*

- 253-XXV-1 Albert Thibaudet, *Les Nouvelles littéraires* : n° 113, pp. 109-12.

1. Ce dossier de presse et le suivant n'ont pas été publiés dans le BAAG, mais dans notre édition des *Cahiers et Poésies d'André Walter* (à laquelle il est renvoyé par le sigle CPAW) parue en 1986 dans la coll. « Poésie / Gallimard ».

XXVI. Le Dossier de presse de l'*Anthologie de la poésie française*

- 254-XXVI-1 Émile Henriot, *Le Monde* : n° 114/115, pp. 299-303.
 255-XXVI-2 Robert Kemp, ??? : n° 114/115, pp. 303-8.

XXVII. Le Dossier de presse des *Lettres à Angèle*

- 256-XXVII-1 André Beaumier, *Revue bleue* : n° 114/115, pp. 308-9.

XXVIII. Le Dossier de presse de *De l'Influence en littérature*

- 257-XXVIII-1 Anonyme, *Revue bleue* : n° 114/115, pp. 309-10.

XXIX. Le Dossier de presse de *Dostoïevsky*

- 259-XXIX-1 Michel Arnauld, *La Nouvelle Revue Française* : n° 116, pp. 439-45.
 260-XXIX-2 Marcel Arland, *Les Feuilles Libres* : n° 116, pp. 445-8.

INDEX DES AUTEURS

- AMROUCHE (Jean) : 69-III-15.
 ARAGON (Louis) : 218-XXVIII-6.
 ARLAND (Marcel) : 20-II-6, 50-IV-1,
 141-XIV-2, 260-XXIX-2.
 ARNAULD (Michel) : 3-I-3, 259-XXIX-1.
 AUBARÈDE (Gabriel d') : 28-II-14.
 AUTRY (Georges d') : 151-XIV-6.
 BAILLY (Edmond) : 181-XVI-11.
 BALAZS (Béla) : 209-II-36.
 BALLOT (Marcel) : 130-V-9.
 BARTHES (Roland) : 217-XVIII-5.
 BAZALGETTE (Léon) : 169-XIV-8.
 BEAUNIER (André) : 98-IX-2, 256-
 XXVII-1.
 BÉGUIN (Albert) : 74-III-17.
 BERNARD (Gui) : 162-VII-8.
 BERNARD (Jean-Marc) : 139-VI-8.
 BERTAUX (Félix) : 80-VII-1.
 BIDOU (Henry) : 11-II-1.
 BILLY (André) : 19-II-5, 88-IV-12.
 BISHOP (Morris) : 185-XIV-10.
 BLUM (Léon) : 17-I-14, 156-XV-3, 173-
 XVI-3.
 BOULENGER (Jacques) : 113-X-5.
 BOURDIN (P.) : 149-VI-9.
 BOURGUET (Georges) : 29-II-15.
 BRASILLACH (Robert) : 220-XVIII-8.
 BRIAN-CHANINOV (Nicolas) : 94-VIII-3,
 95-VIII-4.
 BRISSON (Adolphe) : 258-XXIII-2.
 BRUNET (Gabriel) : 62-IV-5.
 BUENZOD (Emmanuel) : 35-II-19.
 CAILLOIS (Roger) : 54-III-7.
 CANDIDE : 164-V-19.
 CANUDO (Riccio) : 148-V-18.
 CASELLA (Georges) : 248-XXIII-1.
 CASSOU (Jean) : 114-XI-1, 167-VII-10.
 CASTIAUX (Paul) : 138-VI-7.
 CHALLAYE (Félicien) : 215-XVII-11.
 CHARPENTIER (John) : 18-II-4, 56-IV-2,
 116-XI-3, 117-XII-1.
 CONNOLLY (Cyril) : 47-II-28.
 COPEAU (Jacques) : 14-I-11.
 COQUET (James de) : 122-XIII-4.
 COUNE (Jean de) : 123-XIII-5.
 CRÉMIEUX (Benjamin) : 99-VIII-5,
 100-VIII-6, 119-XIII-1.
 CURTIUS (Ernst-Robert) : 38-II-22.
 DANIEL-ROPS (Henri) : 25-II-11.
 DEHERME (Georges) : 135-V-14.
 DELARUE-MARDRUS (Lucie) : 2-I-2.
 DEMOLDER (Engène) : 234-XIX-11.
 DESCAVES (Lucien) : 89-IV-13.
 DESSON (André) : 140-XIV-1.
 DOMINIQUE (Pierre) : 21-II-7.
 DUCLAUX (Mary) : 188-V-21.
 DUPONT (André) : 112-IX-4.
 F. (H.) : 71-IV-7.
 FERNANDEZ (Ramon) : 13-II-3.
 FILON (Augustin) : 230-XX-7.
 FONTANELLE : 238-XX-3.
 FORGERON (P.) : 61-IV-4.

- GALTIER-BOISSIÈRE (Jean) : 106-VIII-7.
 GAUTHIER-VILLARS (Henry) : 180-XVI-10.
 GERMAIN (André) : 152-XIV-7.
 GHÉON (Henri) : 7-I-7, 70-V-1, 246-XXII-1.
 GILLOUIN (René) : 30-II-16.
 GLOX (Em.) : 129-V-8.
 GOULD (Gerald) : 48-II-29.
 GOURMONT (Jean de) : 84-VII-4, 186-XIV-11.
 GOURMONT (Remy de) : 232-XIX-9.
 GREVE (Felix-Paul) : 104-I-18.
 GUÉRIN (Raymond) : 72-III-16.
 HARLAIRE (André) : 140-XIV-1.
 HENRIOT (Émile) : 254-XXVI-1.
 HERBART (Pierre) : 91-VIII-1.
 HERTZ (Henri) : 12-II-2.
 HESSE (Hermann) : 101-I-17.
 HIRSCH (Charles-Henry) : 239-XX-4.
 HONNERT (Robert) : 81-II-33.
 HOOG (Armand) : 65-III-11.
 HUELSENBECK (Richard) : 245-XVII-15.
 JAHAM-DESRIVAUX (Louis) : 34-II-18.
 JALOUX (Edmond) : 8-I-8, 39-II-23, 145-XI-5.
 JAMMES (Francis) : 126-V-5.
 JEAN (Lucien) : 10-I-10.
 JULIA (Édouard) : 179-XVI-9.
 KANTERS (Robert) : 64-III-10, 68-III-14.
 KEMP (Robert) : 42-III-1, 255-XXVI-2.
 KRONENBERGER (Louis) : 40-II-24.
 LA MALICE (M. de) : 26-II-12.
 LALOU (René) : 51-III-4, 86-IV-10, 160-VII-6, 242-XXI-1.
 LANDRY (Lionel) : 170-XIV-9.
 LAPORTE (René) : 52-III-5.
 LARBAUD (Valery) : 184-XVI-14.
 LARNAC (Jean) : 36-II-20.
 LASSERRE (Pierre) : 136-V-15.
 LATTARD (François) : 247-XXII-2.
 LAZARE (Bernard) : 227-XIX-4.
 LE GRIX (François) : 251-X-6.
 LE SIDANER (Louis) : 222-XIV-14.
 LIAUSU (Jean-Pierre) : 187-XIV-12.
 LIONNET (Jean) : 146-V-16.
 LUCINI (Gian Pietro) : 32-I-16.
 MAGNY (Claude-Edmonde) : 58-III-9.
 MALI (Marie) : 163-I-19.
 MANDIN (Louis) : 250-XXIV-1.
 MANN (Klaus) : 60-II-32.
 MARIN (Robert) : 210-II-37, 211-VII-12.
 MARTIN-CHAUFFIER (Louis) : 118-XII-2.
 MARTINEAU (Henri) : 59-II-31, 85-IV-9.
 MAUBEL (Henry) : 177-XVI-7.
 MAUCLAIR (Camille) : 171-XVI-1, 224-XIX-1.
 MAURRAS (Charles) : 154-XV-1, 231-XIX-8.
 MAURY (Lucien) : 93-V-3, 96-VI-4, 97-IX-1.
 MICHELFELDER (Christian) : 73-IV-8.
 MILANO (Paolo) : 120-XIII-2.
 MONTIÈRE (Georges) : 226-XIX-3, 236-XX-1.
 MORAND (Paul) : 46-II-27.
 MOREMANS (Victor) : 53-III-6.
 MORLAND (Jacques) : 131-V-10.
 NIZAN (Paul) : 92-VIII-2.
 NYSSEN (Hubert) : 67-III-13.
 O'BRIEN (Justin) : 55-III-8.
 ORVIETO (Angiolo) : 157-XV-4.
 PARROT (Louis) : 43-III-2.
 PAWLOWSKI (Gaston de) : 124-XIII-6.
 PELLISSIER (Georges) : 134-V-13, 235-XIX-12.
 PETIT (Georges) : 143-XIV-4.
 PICARD (Edmond) : 15-I-12.
 PICON (Gaëtan) : 75-III-18.
 PIERRE-QUINT (Léon) : 24-II-10, 168-VII-11.
 PILON (Edmond) : 147-V-17.
 PRÉVOST (Jean) : 27-II-13.
 PURDY Jr. (Theodore) : 49-II-30.
 RACHILDE : 1-I-1, 108-V-4, 109-VI-5, 110-X-3, 158-XV-5.
 RAGEOT (Gaston) : 244-XXI-3.
 RAMBOSSON (Yvanhoé) : 174-XVI-4.
 RAY (Marcel) : 79-VI-3.
 REDONNEL (Paul) : 228-XIX-5.
 RÉGNIER (Henri de) : 225-XIX-2.
 RENCY (Georges) : 5-I-5.
 RETTÉ (Adolphe) : 175-XVI-5, 237-XX-2.
 REVEL (Jean) : 159-VII-5.
 RICHARD (Élie) : 142-XIV-3.
 RIES (Nicolas) : 212-XI-7.
 ROLMER (Lucien) : 165-V-20.
 ROMAINS (Jules) : 125-VIII-9.
 ROUSSEAU (André) : 44-III-3, 87-IV-11, 219-XVIII-7, 252-VIII-10.
 ROZ (Firmin) : 229-XIX-6.
 SABORD (Noël) : 90-IV-14.
 SAINT-HUBERT (A. M. de) : 6-I-6, 128-V-7, 137-VI-6.
 SAINT-JACQUES (Louis de) : 176-XVI-6.
 SAINT JEAN (Robert de) : 240-XVII-13.
 SALOMÉ (René) : 103-X-1.
 SCHEFFER (René) : 4-I-4.
 SCHMIDT (Albert-Marie) : 66-III-12.
 SIEBURG (Friedrich) : 41-II-25.
 SIGNORET (Emmanuel) : 172-XVI-2.
 SOUDAY (Paul) : 22-II-8, 82-VII-2, 102-

- IX-3, 127-V-6, 111-X-4, 153-XI-6.
SOUPAULT (Philippe) : 214-XVII-10.
STIMPSON (Mansel) : 223-XIV-15.
STROWSKI (Fortunat) : 33-II-17.
THÉRIVE (André) : 23-II-9, 57-IV-3, 115-XI-2, 243-XXI-2.
THIBAUDET (Albert) : 37-II-21, 76-V-2, 78-VI-2, 105-X-2, 121-XIII-3, 144-XI-4, 161-VII-7, 216-XVII-12, 253-XXV-1.
TRAZ (Robert de) : 133-V-12.
TRÉNO (Robert) : 107-VIII-8.
TRUC 5gonzague) : 63-IV-6.
- VAN DEN BOSCH (Firmin)** : 241-XVII-14.
VANDÉREM (Fernand) : 83-VII-3.
VERHAEREN (Émile) : 233-IX-10.
VIELÉ-GRIFFIN (Francis) : 9-I-9.
VINCHON (Dr Jean) : 150-XIV-5.
VISAN (Tancrede de) : 77-VI-1, 249-V-24.
VOIROL (Sébastien) : 132-V-11.
[ANONYMES] : 16-I-13, 31-I-15, 45-II-26, 166-VII-9, 155-XV-2, 178-XVI-8, 182-XVI-12, 183-XVI-13, 213-XVII-9, 221-XVIII-9, 257-XXVIII-1.

INDEX DES PÉRIODIQUES

- ACCORDS** : 140-XIV-1.
ACTION FRANÇAISE (L') : 136-V-15, 220-XVIII-8.
AKADÉMOS : 164-V-19.
ANNALES (LES) : 258-XXIII-2.
ART MODERNE (L') : 5-I-5, 6-I-6, 128-V-7, 137-VI-6, 163-I-19, 183-XVI-13, 233-XIX-10.
AUJOURD'HUI : 10-I-10.
BANDEAUX D'OR (LES) : 138-VI-7.
CAHIERS DE RADIO-PARIS : 244-XXI-3.
CAHIERS DU SUD : 28-II-14, 29-II-15, 73-IV-8, 201-XVII-7.
CAHIERS LUXEMBOURGEOIS (LES) : 212-XI-7.
CALENDAR OF MODERN LETTERS (THE) : 205-II-35.
CANARD ENCHAÎNÉ (LE) : 106-VIII-7, 107-VIII-8.
CANDIDE : 144-XI-4, 121-XIII-3.
COMBAT : 144-XI-4, 121-XIII-3.
COOPÉRATION DES IDÉES (LA) : 135-V-14.
COQ ROUGE (LE) : 171-XVI-7.
DÉMOKRAT (DER) : 206-V-22.
DIAL (THE) : 46-II-27.
DIVAN (LE) : 59-II-31, 85-IV-9, 139-VI-8.
ÉCLAIR (L') : 182-XVI-12.
ÉLITES : 69-III-15.
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES : 226-XIX-3.
ERMITAGE (L') : 7-I-7, 14-I-11, 174-XVI-4, 229-XIX-6, 237-XX-2, 246-XXII-1.
EUROPE : 169-XIV-8, 214-XVII-10, 215-XVII-11.
EUROPE NOUVELLE (L') : 37-II-21, 216-XVII-12.
EXISTENCES : 217-XVIII-5.
FEUILLES LIBRES (LES) : 141-XIV-2, 260-XXIX-2.
FIGARO (LE) : 129-V-8, 130-V-9, 122-XIII-4, 178-XVI-8, 203-XVIII-3, 219-XVIII-7.
FIGARO LITTÉRAIRE (LE) : 44-III-3, 87-IV-11, 252-VIII-10.
FONTAINE : 75-III-18.
FRANKFURTER ZEITUNG : 41-II-25.
FRANSE BOEK (HET) : 160-VII-6.
GACETA LITERARIA (LA) : 167-VII-10.
GAZETTE DE FRANCE (LA) : 238-XX-3.
GAZETTE DE LIÈGE (LA) : 53-III-6.
GAZETTE DES LETTRES (LA) : 68-III-14.
GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE (LA) : 170-XIV-9.
GIL BLAS (LE) : 17-I-14.
GRINGOIRE : 124-XIII-6.
HUMANITÉ (L') : 193-XVII-3, 218-XVIII-6.
IDÉE LIBRE (L') : 181-XVI-11.
ILLUSIONS : 187-XIV-12.
IMAGES DE PARIS : 142-XIV-3.
INDÉPENDANCE BELGE (L') : 199-XVII-5.
INITIATION (L') : 236-XX-1.
INVERSIONS : 151-XIV-6.
ITALIA LETTERARIA (L') : 120-XIII-2.
JE SUIS PARTOUT : 62-IV-5.
JEUNE BELGIQUE (LA) : 234-XIX-11.
JOURNAL (LE) : 89-IV-13.
JOURNAL DE ROUEN : 197-XVIII-1.
JUIN : 72-III-16.
LETTRES FRANÇAISES (LES) : 43-III-2.
LIBRES PROPOS : 213-XVII-9.
LITERARISCHE WELT (DIE) : 196-XIII-7, 245-XVII-5.
LONDON MERCURY (THE) : 161-VII-7.
LU : 120-XIII-2.
MARGINALES : 67-III-13.

- MARIANNE** : 125-VIII-9.
MARSEILLAISE (LA) : 239-XX-4.
MARZOCCO (IL) : 31-I-15, 157-XV-4.
MERCURE DE FRANCE : 1-I-1, 18-II-4, 56-IV-2, 84-VII-4, 94-VIII-3, 95-VIII-4, 108-V-4, 109-VI-5, 110-X-3, 116-XI-3, 117-XII-1, 158-XV-5, 171-XVI-1, 186-XIV-11, 232-XIX-9.
MONDE (LE) : 254-XXVI-1.
MONDE ARTISTE (LE) : 180-XVI-10.
MONTHLY CRITERION (THE) : 190-II-34.
NATION (LA) : 227-XIX-4.
NAVIRE D'ARGENT (LE) : 27-II-13.
NEF (LA) : 65-III-11.
NEUE FREIE PRESS : 60-II-32.
NEUE RUNDSCHAU (DIE) : 38-II-22.
NEW STATESMAN (THE) : 47-II-28.
NEW YORK HERALD TRIBUNE BOOK REVIEW (THE) : 55-III-8.
NEW YORK TIMES BOOK REVIEW (THE) : 40-II-24.
NOUVELLE REVUE : 179-XVI-9.
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (LA) : 12-II-2, 13-II-3, 50-IV-1, 80-VII-1, 99-VIII-5, 100-VIII-6, 105-X-2, 114-XI-1, 118-XII-2, 119-XIII-1, 184-XVI-14, 204-XVIII-4, 259-XXX-1.
NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES) : 39-II-23, 42-III-1, 51-III-4, 86-IV-10, 145-XI-5, 168-VII-11, 194-XVII-4, 242-XXI-1, 253-XXV-1.
OBSERVATEUR FRANÇAIS (L') : 231-XIX-8.
OBSERVER (THE) : 48-II-29.
OCCIDENT (L') : 9-I-9, 126-V-5.
ŒUVRE (L') [Paris] : 19-II-5, 88-IV-12, 148-V-18, 202-XVII-8.
ŒUVRE (L') [Valence] : 247-XXII-2.
OPÉRA : 52-III-5.
OPINION (L') : 23-II-9, 127-V-6, 113-X-5, 115-XI-2.
PARIS-MIDI : 90-IV-14, 191-XVII-1.
PETIT BLEU (LE) : 16-I-13.
PETITE GAZETTE APTÉSIENNE (LA) : 149-VI-9.
PEUPLE (LE) : 15-I-12.
PHALANGE (LA) : 76-V-2, 78-VI-2, 79-VI-3, 112-IX-4.
PLUME (LA) : 4-I-4, 175-XVI-5, 176-XVI-6, 228-XIX-5.
POÉSIE 47 : 58-III-9.
POINT ET VIRGULE : 34-II-18.
PROGRÈS (LE) : 200-XVII-6.
PROGRÈS MÉDICAL (LE) : 150-XIV-5.
PROPYLÆEN (DIE) : 101-I-17.
RASSEGNA INTERNAZIONALE (LA) : 32-I-16.
RÉFORME : 66-III-12.
RENAISSANCE (LA) : 33-II-17.
RENAISSANCE LATINE (LA) : 8-I-8.
RÉNOVATION ESTHÉTIQUE (LA) : 165-V-20.
REVUE (LA) : 134-V-13.
REVUE BLANCHE (LA) : 2-I-2, 3-I-3, 156-XV-3, 173-XVI-3.
REVUE BLEUE : 93-V-3, 96-VI-4, 97-IX-1, 230-XIX-7, 256-XXVII-1, 257-XXVIII-1.
REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS (LA) : 241-XVII-14.
REVUE DE FRANCE (LA) : 24-II-10, 83-VII-3.
REVUE DE GENÈVE : 35-II-19.
REVUE DE HONGRIE : 147-V-17.
REVUE DE L'UNIVERSITÉ (LA) : 222-XIV-14.
REVUE DE PARIS : 11-II-1, 155-XV-2, 221-XXVIII-9.
REVUE DES DEUX MONDES : 98-IX-2.
REVUE DES JEUNES (LA) : 103-X-1.
REVUE DIPLOMATIQUE (LA) : 132-V-11.
REVUE DU SIÈCLE (LA) : 36-II-20.
REVUE ENCYCLOPÉDIQUE (LA) : 154-XV-1, 235-XIX-12.
REVUE EUROPÉENNE (LA) : 81-II-33, 152-XIV-7.
REVUE GÉNÉRALE (LA) : 189-XV-6, 207-V-23, 208-VI-10.
REVUE HEBDOMADAIRE : 63-IV-6, 146-V-16, 240-XVII-13, 251-X-6.
REVUE ILLUSTRÉE : 248-XXIII-1.
REVUE INDÉPENDANTE : 224-XIX-1.
REVUE NOUVELLE (LA) : 25-II-11, 143-XIV-4, 162-VII-8.
REVUE ROMANDE (LA) : 166-VII-9.
SAINT-GRAAL (LE) : 172-XVI-2.
SATURDAY REVIEW OF LITERATURE (THE) : 49-II-30, 185-XIV-10.
SÉLECTION : 195-XIV-13, 210-II-37, 211-VII-12.
SEMAINE LITTÉRAIRE (LA) : 30-II-16, 133-V-12.
SOIR (LE) : 21-II-7, 198-XXVIII-2.
SPECTATEUR : 54-III-7, 64-III-10.
TÉLÉGRAMME (LE) : 131-V-10.
TEMPS (LE) : 22-II-8, 57-IV-3, 82-VII-2, 102-IX-3, 111-X-4, 153-XI-6, 192-XVII-2, 243-XXI-2.
TIMES LITERARY SUPPLEMENT (THE) : 45-II-26, 188-V-21, 223-XIV-15.
UNE SEMAINE DANS LE MONDE : 74-

III-17.
 VAILLANT (LE) : 123-XIII-5.
 VENDREDI : 81-VIII-1, 92-VIII-2.
 VERS ET PROSE : 70-V-1, 77-VI-1, 249-V-24, 250-XXIV-1.

VOLONTÉ (LA) : 26-II-12.
 WALLONIE (LA) : 225-XIX-2.
 WELTBÜHNE (DIE) : 209-II-36.
 ZARATHOUSTRA : 159-VII-5.
 [Périodiques non identifiés] : 255-XXVI-2.

REVUE DES AUTOGRAPHES

LETTRES DE GIDE

À Marcel Arland, 30 mai 1929.	107/494.
À Jean-Louis Barrault, 14 lettres, été 1942 - 12 août 1950.	108/655-6.
À André Beaunier, 5 nov. 1900.	110-111/289.
À Pierre Bertin, 2 lettres, 22 et 25 oct. 1917.	112/439.
À Louis Bonnier, 34 lettres, 1904-1907.	112/438.
À Auguste Bréal, 12 juil. 1932.	105/183.
À Félicien Challaye, 14 févr. 1927.	113/123.
À Louis Chevasson ou à Mme, 7 lettres, 1935-1948.	113/126.
À Joseph Conrad, 13 lettres, 1912-1924.	112/438.
À Henry-D. Davray, 16 lettres.	108/654.
À Henry-D. Davray, 25 lettres, 1904-1915.	113/123-4.
À Jacques Drouin, 1942.	116/453.
À Marcel Drouin, 24 sept. 1923.	116/453.
À Édouard Ducoté, 1901.	107/494.
À Édouard Ducoté, févr. 1902.	106/361-2, 110-111/288.
À Édouard Ducoté, 8 nov. 1903.	106/361, 110-111/288.
À Édouard Ducoté, 1905.	106/362, 110-111/288.
À Louis Fabulet, 1913.	105/182.
À Louis Fabulet, 16 janv. 1914.	105/182-3.
À Louis Fabulet, 2 lettres, 20 déc. 1932 et 7 févr. 1933.	113/123.
À Paul Fort, juin 1898.	106/360, 110-111/288.
À Paul Fort, 1907.	113/122.
À Roberto Gatteschi, 10 oct. 1950.	113/126.
À Régis Gignoux, s.d.	107/494.
À Felix-Paul Greve, 11 févr. 1904.	112/436.
Au comte de Guerne, 1897 ?	105/182.
À Samuel Gunsbourg, 3 lettres, 3 mai et 15 juin 1948 et s.d.	112/435-6.
À Daniel Halévy, juin 1914.	113/127.
À Gabriel Hanotaux, 27 déc. 1926.	113/127.
À Pierre Herbart, janv. 1936.	112/436-7.
À G. Jean-Aubry, 51 lettres, 1905-1948.	112/438.
À Georges Knopff, 4 août 1893.	112/435.
À Pierre de Lanux, 9 juin 1910.	116/454.

À Yves-Gérard Le Dantec, 31 oct. 1932.	112/436.
À Abel Lefranc, 28 nov. 1950.	113/127-8.
À Michel Levesque, 31 lettres.	112/437.
À Robert Levesque, 20 lettres.	112/437.
À Pierre Louÿs, août 1894.	106/359.
À Eugène Montfort, 12 déc. 1903.	106/361.
À Muni, 8 juin 1949.	114-115/317.
À Claude Naville, 16 sept. 1935.	110-111/289.
À Jean-Jacques Pauvert, 2 lettres, 12 mai et 19 oct. 1947.	110-111/287.
À Charles Perez, 31 mai 1943.	116/454.
À Georges Pioch, s.d.	113/128.
À Rachilde, 9 août 1909.	112/437.
À Paul Redonnel, 11 juin 1892.	105/183.
À Eugène Rouart (?), 26 août 1897.	113/122.
À Eugène Rouart, 1911.	107/494.
À Jacques Schiffrin, 6 janv. 1948.	107/494.
À Paul Souday, 23 sept. 1915.	106/363.
À Philippe Soupault, 10 août 1930.	116/453.
À Philippe Soupault, 4 lettres.	116/453.
À Camille Spiess, 16 nov. 1933.	105/183-4.
À Pierre-Aimé Touchard, 21 févr. 1950.	113/127.
À Alfred Vallette, 4 déc. 1909.	109/138-9.
À Alfred Vallette, s.d.	106/359-60, 110-111/288.
À Alexandre Vialatte, 12 févr. 1931.	112/436.
À Daniel Wallard, 35 lettres, 1934-1942.	113/124-5.
À Fredly Westphal, mars 1892.	113/126-7.
À X..., 3 déc. 1890.	113/126.
À X..., 18 août 1891.	113/126.
À X..., 13 janv. ou juin 1896.	106/360, 110-111/288.
À X..., 13 oct. 1909.	109/139.
À X..., 17 févr. 1912.	106/362-3.
À X..., 17 sept. 1913.	110-111/287, 112/438-9.
À X..., 1915-16.	105/183.
À X..., 23 sept. 1917.	110-111/289.
À X..., 4 mai 1918.	113/122.
À X..., 19 juil. 1921.	109/139.
À Mme X..., 4 juin 1925.	107/494.
À X..., 3 mai 1928.	112/436.
À X..., 30 août 1930.	116/454.
À X..., 28 avr. 1932.	107/493-4.
À X..., 20 mars 1934.	113/122.
À X..., 20 mars 1935.	113/127.
À X..., 10 janv. 1950.	116/453.
À X..., s.d.	106/360-1, 110-111/288-9.

AUTRES MANUSCRITS

L.a.s. de Pierre Louÿs à Gide, 1888.	108/654-5.
L.a.s. de Pierre Louÿs à Georges Louis, avr. 1988	108/655.
Lettre de Gaston Gallimard à Gide, 18 juin 1914.	113/127.
Ms. du <i>Traité du Narcisse</i> .	109/138.
Ms. de <i>Paysages I : Environs de Dordrecht</i> , poème en prose.	107/494.
Ms. de <i>L'Immoraliste</i> .	109/138.
Ms. de la réponse à l'enquête sur l'influence allemande.	109/139.
Dact. corr. du <i>Retour de l'Enfant prodigue</i> .	108/654.
Ms. de l'art. <i>L'Avenir de l'Europe</i> .	109/138.
Ms. d'un poème de 38 vers.	106/363.
Ms. d'un poème (des <i>Nouvelles Nourritures</i>).	106/366.
Ms. notes sur la libre pensée.	112/436.
Ms. notes sur le chômage et sur Henry Monnier (ca 1935).	105/183.
Épreuves corr. de <i>Retour de l'U.R.S.S.</i>	112/439.
Ms. relatif aux critiques sur <i>Voyage au Congo et Retour de l'U.R.S.S.</i>	113/125-6.
Ms. de <i>Dieu « Fils de l'Homme »</i> .	109/139.
Ms. d' <i>Adagio</i> , avec dédicace à Florence Gould (mai 1949).	107/493.

RECHERCHE UNIVERSITAIRE

ASAKA (Mizuno) : <i>Journal et fiction dans l'œuvre d'André Gide</i> (Thèse, Univ. de Caen).	109/141.
CHAUBET (François) : <i>Les Décades de Pontigny</i> (Thèse en prép., Univ. de Paris IV).	107/497.
FROTIN (Christine) : <i>André Gide : corps et âme, des débuts à 1909</i> (Mém. Maîtrise, Univ. de Rennes).	107/497.
FUHRER (Mechthilde) : <i>André Gide et les frères Heinrich et Thomas Mann</i> (Thèse, Univ. de Caen).	109/141, 112/442.
GARREAU (Bernard-Marie) : <i>La Famille de Marguerite Audoux</i> (Thèse, Univ. d'Orléans).	110-111/292-3.
GUIHENEUF (Hervé) : <i>Un cas d'ouvrier intellectuel d'origine anarchiste en URSS : le cas d'Yvon (Robert Guiheneuf)</i> (Thèse, Univ. de Paris X).	112/442.
LIGIER (Christiane) : <i>L'Ironie et la place du lecteur dans l'œuvre d'André Gide</i> (Thèse, Univ. d'Aix-Marseille III).	109/141, 110-111/293.
MARTY (Éric) : <i>Le « Journal 1887-1925 » d'André Gide</i> (Thèse, Univ. de Paris IV).	112/442.
PEETERS (Kris) : <i>Un, deux, trois : discours et signification dans « L'Immoraliste »</i> (Mém. DEA, Univ. de Caen).	105/186.

SAVAGE (Sophie) : *Récits, soties, romans : une approche de la poésie romanesque d'André Gide* (Thèse, Univ. de Paris VII). 107/497, 108/658.

VITÉ (Arme) : *Le « Journal des Faux-Monnayeurs » et la conception du personnage de roman* (Mém. Maîtrise, Univ. de Caen). 105/186.

VIVERO (Maria Dolores) : *La Estructura temática del « Yo » en los escritos autobiográficos de André Gide* (Thèse, Univ. de Madrid). 112/442.

WEST (Russell Brian) : *Figures de la maladie chez André Gide* (Thèse, Univ. de Lille III). 110-111/293.

WITTMANN (Jean-Michel) : *Les premières œuvres romanesques d'André Gide : une réaction critique au symbolisme et à la décadence* (Thèse, Univ. de Nancy II). 108/658.

**La publication des tables et index
de la CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE
(Index des sujets traités, Index des noms cités,
Index des périodiques cités),
des VARIA
(Index des noms cités, Index des sujets traités),
de la rubrique NOS AMIS PUBLIENT...
et des NOTICES NÉCROLOGIQUES,
ainsi que la TABLE DES ILLUSTRATIONS
est reportée
au prochain numéro du BAAG.**

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1998

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	180 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	230 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Octobre 1997

ERRATUM

Par suite d'une erreur à la composition de ce numéro, sa pagination est incorrecte : les pages 351 (début de l'article de Fr. Chaubet) à 503 devraient être numérotées 357 à 509.

Que nos lecteurs veuillent bien nous excuser.

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

partenaire de l'Équipe d'Accueil
TEXTES LANGAGES IMAGINAIRE
UFR DE LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre
F 44036 NANTES CÉDEX

ISSN 0044 - 8133
Comm. parit. 52103

PRIX DE CE NUMÉRO : 85 F